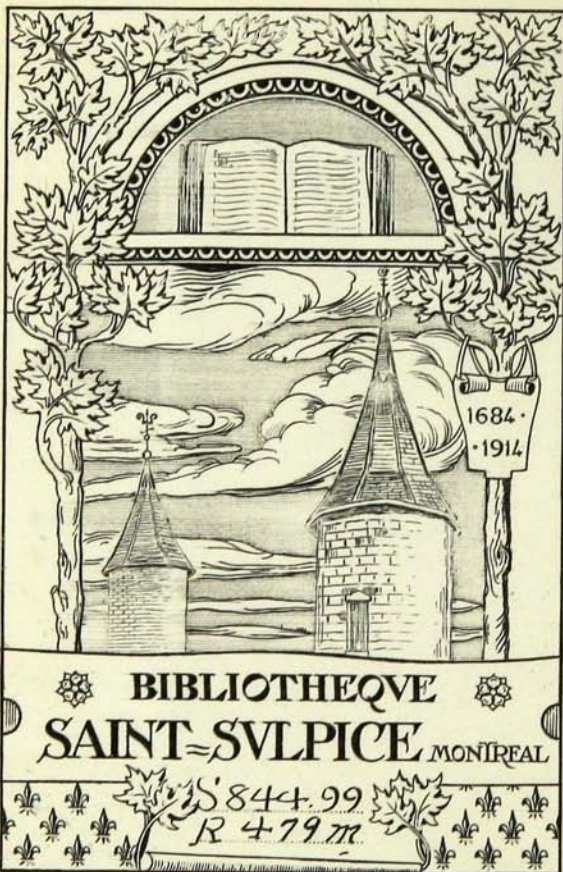
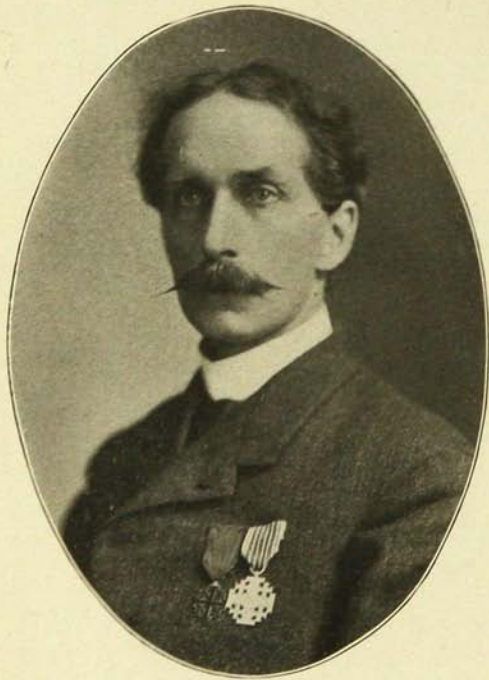


5203





DR. J. F. RIOUX, CHEVALIER DU ST-SÉPULCRE.
Médecin du Séminaire, etc., etc.—Président du Monument National.

MA
CADETTE.

CONFÉRENCES, &c.

PAR

D'ARRIOULES.

(Tous droits réservés.)



SHERBROOKE, QUEBEC.

Avril 1907.

REPRODUCED
FROM THE
BIBLIOTHEQUE

C848.5203

D225c

1907

Préface.

Mon "Premier NÉ" a fait son apparition dans la vie. Comment a-t-il été reçu? Voici : les uns lui ont fait fortes caresses ; étaient-elles sincères? peu lui importe, à lui, le cher mignon ! son père ne s'en occupe guère plus. Les autres l'ont trouvé mal conformé, rachitique, non viable, enfin ! Tant mieux et tant pis ! Tant mieux pour l'*enfant*, qui ne connaîtra de la vie que le bon côté, puisqu'il est condamné dès le berceau ; tant pis pour son auteur qui s'est permis de croire que sa *progéniture* ferait oublier ses défauts.

Quoiqu'il en soit, je ne me compte pas encore pour battu, puisque je présente *de nouveau* ma "Cadette," au *tribunal* du public, et voici pourquoi : ma femme, dans sa *légitime ambition*, voulait une fille, et la voilà. Comme elle va être déçue, pourtant, elle qui espérait qu'elle (sa fille) serait plus jolie que mon garçon ! . . . Mais, hélas ! hélas ! il faut bien qu'ils se ressemblent, puisqu'ils sont frère et sœur, *presque jumeaux, mes chers petits !*

Vous vous rappelez de l'histoire du hibou du bon Lafontaine?—(j'en suis un pour le moment). L'aigle, ce roi des airs, avait promis à celui-ci qu'il ne toucherait pas à ses petits, qu'il lui avait fait d'ailleurs beaux, mignons, gentils. Or, l'aigle trouvant un jour, dans un nid, trois vilaines petites bêtes laides *comme l'enfer*,—couvertes de *poils follets*, avec de gros yeux rouges et de larges becs qui

poussaient des cris rauques,—se dit en lui-même : “ *Ça !* ça ne peut être les petits de mon ami ! ” et il ne fit *ni un ni deux*, mais les goba tous les trois d'un trait.

Prenez garde, amis lecteurs, mes *petits* sont comme ceux de maître hibou, j'en conviens ; mais à moins que vous ne soyiez des *aigles*, n'y touchez pas ! car ils sont bien à moi—*c'est mon bien*, comme disait le meunier sans-souci, d'audacieuse mémoire, à Frédéric Second. Si non, si vous n'êtes que des paons, *foi de chevalier !* je vous enverrai un plomb sous l'aile gauche, si vous leur faites du mal !

A bon entendeur, salut !

D'ARRI.



Chez les Artisans.

*M. l'Administrateur, M. le Président Général, Mesdames
Messieurs,*

On m'a demandé, à la dernière heure, jeudi, je crois, de bien vouloir vous dire un mot, ce soir, comme Médecin des Artisans. Naturellement, j'ai été tenté de refuser, parce qu'on ne m'avait pas donné le temps de me préparer; mais on ne m'a même pas donné la chance de le faire (de refuser) puisque je vois mon nom au programme pour une causerie. Heureusement que vous venez d'entendre deux superbes discours; ça vous donnera la patience de m'écouter quelques minutes, en attendant les éloquentes paroles de M. l'abbé Auclair.—Donc, si j'arrive à la onzième heure—je me trompe, ce sont MM. les Directeurs qui m'ont demandé à la onzième heure—dans tous les cas, que ça soit de ma faute ou de la leur, je compte sur votre bonne indulgence. D'ailleurs, il est bien entendu que je serai très-court, car je ne veux pas vous faire perdre un temps précieux. Vous savez tous, du reste, que je suis plus habitué à faire avaler des pilules, voire même à extraire des dents, qu'à faire des discours.

Il y a quelques années, en 1894, il n'y avait que trois Artisans à Sherbrooke: MM. F. X. Boisvert, l'affable conducteur sur le Québec Central; Alfred Dion, notre habile contracteur, et Philibert Morin, excellent

ouvrier de l'usine Long.—Ces messieurs étaient venus me demander d'être le Médecin des Artisans ; je me rendis à leur désir, mais il fallait faire partie de la Société pour avoir l'honneur de soigner, de guérir ou de *faire mourir* ses membres ! Je fis donc un voyage *exprès* pour me faire examiner, et je revins avec mon certificat dans ma poche. Notre *succursale* s'était donc adjoint un quatrième membre en *ma personne*. Pendant près de quatre ans, j'ai été le médecin de la Société, le secrétaire, le trésorier, peut-être même un peu chapelain, bien que je n'aie jamais reçu mon *Celebret* ! Après ce laps de temps, nous avons été régulièrement installés, comme succursale, avec un effectif de quarante membres. Nous sommes maintenant au-delà de 200 ; c'est un beau chiffre, quand on regarde autour de soi, et qu'on constate le nombre toujours croissant des diverses sociétés de bienfaisance qui se sont implantées dans notre petite ville. Donc, depuis 1897, notre association a pris un nouvel essor, de nouveaux membres sont venus grossir nos rangs, comme vous voyez, et aujourd'hui nous sommes fiers de pouvoir faire une démonstration grandiose comme celle que nous allons clore ce soir. Nous avons le plaisir d'avoir parmi nous le Président-Général, M. Alfred Lambert, mon ami et ex-compagnon d'études, l'énergique manufacturier de Montréal.

Sous son habile présidence, la Société des Artisans a pris un nouvel élan. Il m'aurait fait plaisir de revoir l'organisateur en chef, M. Napoléon Lachance, qui est appelé, à juste titre, le *père* et le *général* des Artisans Canadiens-français du Canada et des États-Unis. Mais, que nous appartenions aux Artisans, à l'Union St. Joseph, à l'Alliance Nationale, ou à n'importe quelle société, donnons-nous tous la main et ne nous jalousons jamais : *l'union fait la force*. A la veille de chômer notre grande et belle fête nationale,

la St. Jean-Baptiste, groupons-nous sous la bannière de notre Saint Patron. Le 24 juin prochain, il n'y aura plus d'Artisans, de membres de l'Union St. Joseph, ni de Forestiers, mais il n'y aura que des Canadiens-français, avec la feuille d'érable à la boutonnière pour emblème, et le castor industriel comme modèle de notre travail journalier.

Le mot Artisan veut dire homme de métier, tel que menuisier, ouvrier, charpentier, peintre, etc.,—c'est-à-dire homme de travail.—A ce titre, nous sommes tous artisans, puisque nous travaillons tous à la place que Dieu nous a assignée. Nous devons nous compter, nous aider les uns les autres et savoir nous unir dans l'occasion.

Vous n'ignorez pas, messieurs, que, depuis quelque temps, il se fait un mouvement pour élever ici même, à Sherbrooke, un édifice, un "Monument National," si vous voulez, qui, à l'instar de ceux des grandes villes de notre pays, sera pour tous les Canadiens un lieu de réunion. Nous avons déjà une magnifique somme de souscrite, dont une bonne partie est payée. Les directeurs du Syndicat du Monument National ont acheté l'école anglaise, connue sous le nom de "Young Ladies' Academy," près de l'Evêché, du Séminaire, des Sœurs de la Sainte-Famille et du nouveau palais de Justice. On ne pouvait choisir un plus beau site : à l'ombre du clocher qui domine notre belle petite ville ! Nous y serons sous la protection de St. Jean-Baptiste, patron de notre nationalité, et sous l'égide de St. Michel, patron de notre paroisse. Nous n'aurons donc rien à craindre, tant que nous marcherons dans le chemin de l'honneur et du devoir, en fils soumis de l'Eglise. Nous tâcherons de nous respecter toujours nous-mêmes, si nous voulons l'être par les autres races qui nous entourent et avec lesquelles nous devons vivre en bonne harmonie.

Soyons bons, justes, charitables les uns pour les autres ; et voici le moment d'être tout cela, car la direction du Monument National compte sur tous les Canadiens-français, et en particulier sur les artisans, pour faire cette œuvre belle et grande. Au-delà de quatre-vingt citoyens ont déjà souscrit des parts de \$100—plusieurs de \$25—et enfin de \$10.

Les directeurs se sont donc mis à la portée de toutes les bourses, afin que *tous* les Canadiens puissent se glorifier d'avoir fourni leur quote-part à cette œuvre nationale et patriotique.—Mai 1905.



Conférence au Séminaire.

Messieurs les élèves,

Il est très-agréable, et même très-instructif, d'assister aux jolies séances qui se donnent ici sous les auspices de l'Académie St. Pierre.—Mais encore faut-il que le choix d'un conférencier tombe sur quelqu'un d'accoutumé aux joutes littéraires, qui a une belle diction et qui fait profession de parler en public. Malheureusement, ce soir, celui que vous voyez devant vous se croit tout à fait incapable de vous intéresser, malgré sa bonne volonté. Au commencement de l'année scolaire, M. le Supérieur m'avait demandé de vous expliquer ce que c'est que la tuberculose ou la consommation ; la maladie est venue dans le temps m'empêcher de me rendre à son désir. Au mois de janvier, M. le Supérieur est revenu à la charge et m'a dit de me préparer à donner ma conférence non plus seulement devant vous, mais en présence de tout le personnel du Collège et de quelques invités. Vous comprenez, messieurs, qu'un pauvre médecin comme moi, plus habitué à vous faire avaler des pilules qu'à vous faire des conférences, devait hésiter de paraître devant un auditoire d'élite comme celui que je vois ici ce soir. Et vraiment, il n'y a que l'obéissance que je dois à mon Supérieur, comme médecin du Collège, qui m'a décidé de le faire ! Si M. le Supérieur n'a pas fait un choix judicieux du conférencier, il ne sera que juste, il me sem-

ble, qu'il partage ma disgrâce.—J'en appelle à votre tribunal !

Messieurs les académiciens,

J'espère que ma pauvre prose ne sera pas disséquée en tous sens, comme la vôtre et vos alexandrins, par votre savant et infatigable Directeur, M. l'abbé Auclair, car je serais bien sûr de ne jamais posséder un fauteuil dans votre belle et florissante Académie St. Pierre ! Et ce pauvre Piron, qui mourut de dépit parce qu'il ne put entrer à l'Académie et qui, comme vous savez, voulut qu'on gravât sur sa tombe :

Ci-git Piron,
Qui ne fut rien,
Pas même académicien !

ne connaissait assurément pas l'Académie St. Pierre, car il aurait désiré en faire partie. Pour moi, ma suprême ambition serait qu'on gravât sur la mienne :

Ci-git Dr. Rioux,
Qui fit de tout,
Un peu chirurgien,
Même académicien !

LA TUBERCULOSE, LA CONSOMPTION OU LA PHTHISIE.

Messieurs,

Au sortir des mains de leur créateur, Adam et Ève ne connaissaient pas les maux innombrables qui devaient affliger leurs infortunés descendants.—Je pense qu'ils se seraient abstenus de manger du *fruit défendu*, s'ils les eussent connus ! Ce ne fut qu'après leur chute funeste qu'ils se virent la

proie des maladies de toutes sortes qui ravagent depuis sans pitié la grande famille humaine. Nous avons hérité d'eux, il n'y a pas de doute possible, et ils sont la cause primordiale de tous nos malheurs. Et comme l'héritage fatal qu'ils nous ont légué est lourd à porter parfois ! L'homme, qui se vante d'être le roi de la création, porte en lui les germes de toutes les maladies : les diathèses scrofuleuses, dartreuses, cancéreuses, phthisiques, etc., etc., les vices d'organisation, les névroses en général, les névropathies de tous genres, les désordres de l'intelligence, l'idiotisme, l'aliénation mentale, qui hélas ! se transmettent plus fréquemment que les bonnes qualités. Ah ! l'atavisme ! une génération semblera échapper quelquefois à l'hérédité morbide, mais les descendants de la troisième ou quatrième génération seront presque invariablement frappés. Pauvre nature humaine ! ce n'était pas assez des disgrâces physiques, il fallait encore que tu fusses sujette aux dégradations morales, à la folie ! Il fallait, pour mettre le comble à tes misères, que cette terrible maladie devint aussi héréditaire ! Dieu, dans sa justice, a frappé l'ange révolté et l'a condamné à l'éternel châtement ! Il a aussi châtié l'homme déchu, mais, au moins, Il lui a donné des armes pour se défendre ! Donc, plus heureux que Lucifer, l'être le plus parfait de la création, l'homme souffre quelque temps ici-bas, mais espère être récompensé dans l'autre vie.

Dès les premiers âges du monde, il est fait mention de plaies hideuses qui couvraient tout le corps ; on a sans doute voulu parler de la lèpre. En remontant vers notre époque, mais au-delà de quatre siècles avant Jésus-Christ, Hippocrate, le plus célèbre médecin de l'antiquité, avait déjà décrit les symptômes de la tuberculose, prescrit des remèdes assez semblables à ceux dont nous faisons usage de nos jours.

Galien, 200 ans plus tard, recommandait l'air frais et pur comme adjuvant au traitement de la consommation.

En 1550 de notre ère, Montani a décrit cette implacable maladie, ses symptômes et un mode de traitement analogue, sous plusieurs rapports, à celui qui est en vogue aujourd'hui ; il dit que l'expectoration, c'est-à-dire les crachats des tuberculeux portent en eux les éléments de la contagion : il était par conséquent certain que c'était une maladie qui pouvait se communiquer. En 1750, un magistrat de Nancy ordonna que le linge et tous les effets appartenant à une pauvre femme, morte de tuberculose, fussent brûlés sur la place publique ! A Naples, un édit royal, paru en 1783, ordonnait l'isolement des consomptifs et la désinfection de leurs habitations par l'alcool, l'eau de mer et des fumigations de différentes sortes, sous peine d'être condamné aux galères pendant trois ans ! Les magnifiques découvertes du Dr Allemand Kock, nous montrent que la nature de ce mal terrible est produite par de petits animalcules qu'on est convenu d'appeler de son nom, ou bacilles de Kock. Après de nombreuses expériences, Kock avait cru non seulement découvrir la cause de la tuberculose, mais aussi un sérum qui devait attaquer l'ennemi dans sa forteresse, c'est-à-dire les poumons humains. Il fut même décoré par l'empereur d'Allemagne pour sa prétendue belle découverte.—Malheureusement, hélas ! ce fameux sérum est déjà tombé dans l'oubli.

En France, l'éminent physicien Pasteur a fait un pas immense dans le domaine de la bactériologie—et c'est lui, le grand Pasteur, qui a mis Kock sur la voie des bacilles, bien que j'aie parlé de celui-ci le premier. Oui, c'est Pasteur qui est le père de toutes ces belles découvertes, mais la mort, cette implacable faucheuse, est venue trop tôt le ravir

à l'amour des siens, à l'espoir de la profession médicale toute entière et à l'attente de l'humanité, qui avaient les yeux tournés vers la *ville lumière*, ce beau Paris, où un de ses plus nobles enfants travaillait dans l'ombre pour la gloire de son pays ! Il n'avait aucun titre flamboyant, lui, il n'a jamais été premier ministre comme l'habile Combes ; mais il a fait plus de bien dans son cabinet de chimiste, l'humble savant, oui, il a fait plus de bien à la France et au monde tout entier, que n'en pourront jamais faire les Combes et consorts ! . . .

Un autre médecin éminent aussi, le Dr Marmoreck, a découvert le sérum anti-streptocoque. Il a travaillé longtemps sous les ordres de Pasteur, et la flamme divine qui brûlait dans le cerveau du maître s'est transmise à son disciple. Le Dr Marmoreck a présenté récemment à l'académie des sciences, à Paris toujours, les résultats de ses expériences pour le traitement de la tuberculose ; il s'est servi d'un nouveau sérum qui lui a donné d'excellents résultats depuis un an.

Un jour, un message pressant, de l'empereur François-Joseph d'Autriche, fut reçu par Marmoreck (car il est Autrichien) qui était dans son laboratoire. Distrayant comme tous les savants, Marmoreck, en manches de chemise, ne pense pas de mettre son paletot, saute dans une voiture, se fait conduire à la gare, prend le train de grande vitesse qui s'élance à toute vapeur vers Vienne, vers l'Autriche, sa patrie. Mais y a-t-il une patrie particulière pour les grands savants ? non, le monde est leur patrie, car ils travaillent pour l'humanité toute entière ! Il arrive à la capitale.—On l'introduit dans un laboratoire, où un jeune médecin venait d'être empoisonné en faisant des expériences ; cinq ou six de ses aides étaient déjà dans les affres de l'agonie : aucun médecin viennois n'avait voulu courir les risques

de la contamination. Marmoreck, *lui*, sans peur devant le danger, pénètre dans l'appartement, injecte les compagnons du docteur défunt et a le bonheur de les rappeler tous à la vie ! A sa sortie du laboratoire, la voiture de gala de l'empereur l'attendait à la porte ; les aides-de-camp de François-Joseph le font monter et le conduisent au palais. L'empereur lui serre la main, cette main encore souillée de sérum, et lui accroche à la poitrine la croix d'honneur ! Voilà ce que doit toujours faire un vrai médecin ; rien ne doit l'arrêter : ni peste, ni picote, ni fièvre paludéenne, ni lèpre—rien ! le devoir l'appelle—“ En avant ! ” Il doit suivre l'exemple du prêtre et de la Sœur de Charité—ils doivent former, à eux trois, une espèce de Trinité, pour faire un peu de bien ici-bas, aider les malheureux, et leur “ motto ” doit être : “ Guérir souvent, mais au moins soulager toujours, ”—oui, soulager par un bon mot, une parole d'encouragement, un simple sourire qui fait quelquefois plus de bien à l'infortuné que de longs discours !

A son retour d'Autriche, Marmoreck reçut une autre dépêche de l'abbesse d'un couvent de Normandie, pour aller traiter une jeune sœur qui se mourait de consomption. Il arrive au couvent, frappe à la porte.—On l'introduit près de la malade qui était recouverte d'un grand drap blanc qu'on eut plutôt pris pour un suaire ; la sœur qui conduisait le Docteur était également voilée. Marmoreck voulut voir la figure de la moribonde, l'examiner, l'ausculter, mais la Supérieure lui dit qu'il ne pouvait pas même voir la figure de la malade—et que, d'ailleurs, aucun homme ne pénétrait jamais dans le couvent. Marmoreck était perplexe. Mais enfin, dit-il, il faut absolument que je vois cette malade pour la traiter ou je retourne immédiatement à Paris ; alors l'abbesse réunit son conseil et l'on décida de laisser faire le médecin. En soulevant le suaire, il vit une

espèce de squelette couvert d'ulcères—il lui pratiqua tout de même une injection de sérum, injection qu'il répéta durant quelques jours. Il ne quitta la commune, où était situé le couvent, que lorsqu'il s'aperçut que la sœur était sauvée !

J'ai foi en Marmoreck, mais il n'est pas encore péremptoirement prouvé que son sérum guérisse tous les cas. Pour ma part,—d'après ce que j'ai vu, lu et expérimenté,—il me semble que si l'on pouvait faire pénétrer dans les poumons, au moyen d'inhalations, un agent assez puissant pour détruire les bacilles, sans nuire aux malades, on aurait découvert un remède plus efficace que n'importe quel sérum ; mais quand il s'agirait de tuberculose des articulations, ou autres parties du corps, le sérum serait, dans ces cas, le meilleur remède. A part les sérums, les inhalations, etc., il y a les lois hygiéniques à observer, car il vaut mieux prévenir les maladies que les guérir. Il est presque superflu de vous parler d'hygiène (d'ailleurs, cet important sujet sera traité plus tard dans une autre causerie), il est presque inutile, dis-je, de parler d'hygiène dans une maison hygiénique comme celle que vous habitez. Vous êtes dans une des plus belles et des plus vastes institutions du genre dans le pays ; vos dortoirs sont spacieux, bien éclairés, bien ventilés,—et c'est l'essentiel :—vos salles d'études, de récréation, vos classes, la chapelle, etc., sont presque parfaites au point de vue hygiénique. Les autorités de cette maison ont fait les plus grands sacrifices pour vous rendre la vie agréable ici, et se proposent d'ajouter à ce beau séminaire, déjà si vaste, une aile ou addition, où vous aurez encore plus de confort pour l'infirmerie et les salles à manger. Vous avez déjà un commencement de gymnase (qui sera complété plus tard, je l'espère,) où vous pouvez faire divers exercices qui développent vos muscles et donnent de la vigueur à tout votre

corps. Les messieurs du Séminaire ont de plus acheté une ferme, où vous allez prendre vos ébats, respirer l'air pur de la campagne, les jours de congé, chaque fois que le temps le permet.—A part cela, vous avez Mont-joie, sur les bords d'un petit lac enchanteur, *Mont-Joyeux* que MM. les finissants visitent à la fin de leur cours.—Dites-moi, mes jeunes amis, y a-t-il dans la province de Québec, et même dans tout le Canada, un seul collègue qui puisse être comparé à celui de Sherbrooke ?

Dans mon jeune temps, au Collège de Rimouski, —“ le collègue ! ”—savez-vous ce qu'il était alors ? une vieille chapelle de pierre brute, dans laquelle nous étions entassés les uns sur les autres, comme des sardines dans une boîte. Le dortoir était juché, oui juché est le mot, dans un comble pointu, avec de petites lucarnes par lesquelles pénétraient quelques rayons de soleil—et tout le reste était à l'avenant. Le réfectoire, par exemple, était si bas, que les plus grands d'entre nous touchaient le plafond de la main. Vous comprenez, messieurs, que, dans un tel local, les microbes, les *crobes* et, en général, toutes les *bébêtes*, pour me servir d'une expression vulgaire, s'en donnaient à *cœur-joie*. Mais je crois que votre savant naturaliste, M. l'abbé Bégin, dont je ne veux pas blesser la modestie pourtant, aurait pu classifier toutes ces petites bêtes *ex omni genere* ! C'est bien changé depuis, car le Collège de Rimouski est maintenant un imposant édifice qui domine la ville et le majestueux St. Laurent. A propos, ça me rappelle une petite anecdote de ce bon vieux temps :—Des mécréants, parmi les écoliers, s'étaient permis d'importer toute une colonie de petites bêtes, inconnues jusqu'alors au collège, et de faire de l'élevage sur une grande échelle. Comme un malheur n'arrive presque jamais seul, dit-on, outre que nous étions très-mal logés, et pas trop bien nourris, (je parle toujours du temps

passé) nous n'avions pas, comme vous avez aujourd'hui, les belles vacances de Noël et du jour de l'An. J'étais petit bonhomme, dans le cours commercial; M. le Supérieur vint annoncer à l'étude que, comme les années précédentes, il n'y aurait pas de vacances: les élèves de la ville, seulement, auraient la permission d'aller dîner dans leur famille, après la grand'messe, et cela le jour de l'An même. On entendit aussitôt un bruit insolite, un frottement de pieds sur le plancher, en commençant par les bancs d'en arrière, où étaient assis MM. les philosophes; et d'arrière en avant, le bruit se propagea tellement qu'on aurait dit les deux cents élèves pris tous ensemble de mouvements épileptiques. Vous comprenez si M. le Supérieur avait les yeux gros; il sortit de la salle sans ajouter un seul mot: c'était un homme d'esprit! mais le maître d'étude restait, un M. L., contre lequel personne ne regimbait, et gare à l'infortuné qui tombait sous sa férule,—j'y ai goûté une fois et je m'en rappelle encore. A la récréation du soir, tous les *gros bonnets* se réunirent dans un coin de la salle; le sort des vacances de Noël, du jour de l'An et même des Rois avait probablement été décidé dans ce conciliabule, car on entendit tout à coup des éclats de rire et ces mots: Ça y est! "Motus!" C'était le 15 décembre. MM. les philosophes gardèrent bien leur secret: on n'est pas philosophe pour rien! Dans ce temps-là, ces messieurs faisaient bande à part et les jeunes les craignaient autant si non plus que les maîtres; aussi il fallait voir comme ils nous regardaient avec dédain; et ils étaient loin de nous faire connaître leurs projets, je vous l'assure.

Mais on savait qu'il devait arriver quelque chose, car Pinault était à la tête du mouvement,—le colonel Pinault, aujourd'hui sous-ministre de la milice à Ottawa. C'était déjà un colosse à cette époque, et tout le monde le craignait,

bien qu'il fut un excellent garçon. Par contre, nous avions pour maître de salle un M. de Beaumont, petit, rachitique, mais qui avait eu le malheur d'avoir son brevet de capitaine à l'école militaire de Québec; Pinault était son lieutenant: voyez d'ici le contraste! En marchant dans la salle, Pinault rencontre M. de Beaumont et lui dit d'une voix de stentor: "Capitaine, prenez garde à vous! Beaumont, si tu as entendu ce que j'ai dit, n'en souffle pas un mot, ou je te casse le cou!"... Il me semble encore voir ce pauvre M. Beaumont trembler de tous ses membres—et il répondit de sa voix grêle: "Motus, lieutenant."...

Pendant plusieurs jours, tout marcha comme d'habitude au collège, chacun semblait avoir oublié les scènes des jours précédents; mais voilà qu'au 22 décembre, les *coque-relles* firent leur apparition dans toutes les salles: au dortoir, à la chapelle, au réfectoire, partout. Impossible de manger ni boire; ces vilaines bêtes tombaient du plafond, qui était peu élevé, comme je vous l'ai dit,—tombaient, dis-je, dans les plats, le thé, etc.: c'était une vraie plaie d'Égypte, quoi! Les professeurs et les élèves ne mangeaient plus; que faire? On ne connaissait pas de poison pour détruire ces gros microbes d'un nouveau genre, et il fallait nécessairement les faire geler.—"Eureka!" le tour était joué!—Le lendemain de la fameuse scène de la salle d'étude, qui était un jour de congé, Pinault et tous les externes étaient descendus à Ste. Luce, à trois lieues de la ville, où il y avait un petit moulin à cardes; c'est là que les cultivateurs faisaient préparer leur laine. Ce moulin était *bondé* de coque-relles; les externes en remplirent plusieurs petites boîtes, qu'ils emportèrent, le lendemain, au collège et en distribuèrent des *essaims* dans tous les appartements. Quand M. le Supérieur s'aperçut de la chose, en homme intelligent qu'il était, il demanda un congé à Sa Grandeur Mgr Langevin,

qui l'accorda volontiers, depuis la veille de Noël jusqu'au lendemain des Rois.

Je disais donc, il y a quelques instants, que vous habitez un collège superbe sous tous les rapports, mais il faut que chacun y mette du sien et le conserve propre. Personne ne doit cracher par terre, encore moins sur les murs ; ça se fait cependant. Imaginez-vous, maintenant, un écolier qui chique ! Horreur ! Y en a-t-il parmi vous ? je le crains ; je sais qu'il y en a.—Au moment où je vous parle, si je pouvais faire ouvrir la bouche de plusieurs, peut-être verrais-je de fameuses *chiques* !—“ And for the benefit of a little bit of a man that I know, a mere child twelve years old, I say that tobacco is injurious to health ! ”

Savez-vous que l'usage du tabac est contraire à votre santé ? Un jeune homme ne devrait pas fumer avant vingt-un ans, et encore vaut-il mieux ne jamais le faire. Quand le Rév. Père Girard était supérieur de cette maison, un jeune écolier de Waterloo, je crois, avait avalé une chique. Tous les maîtres s'étaient coalisés pour le prendre en flagrant délit, mais le coquin savait toujours se tirer d'affaire. Cette fois, cependant, le Père Girard l'avait bel et bien surpris ; malgré tout, le gaillard avala sa *chique*, et une grosse, je vous l'assure, une demi *torquette*, comme disent les vieux chiqueurs. Mais après quelque temps cet élève fut pris de crampes et de douleurs atroces d'estomac ; j'eus beaucoup de misère à le faire vomir, et il fut malade pendant plusieurs mois.

Morale : Fumez rarement, mais jamais avant vingt-un ans.

Quant à la chique, qu'il n'en soit jamais question, surtout chez les jeunes, car elle altère encore plus la santé, affaiblit plus les poumons, assèche plus l'estomac, qu'elle

prive du suc gastrique indispensable à la bonne digestion, que la pipe. J'ai connu aussi un fumeur enragé, qui se cachait dans la cave du vieux collègue pour fumer ; comme il y avait deux issues, quand M. le directeur le guettait par une porte, l'élève se sauvait par l'autre : à la fin, il finit par être pris, lui aussi, ce qui arrive toujours, du reste, quand on se cache pour mal faire.

Il y a vingt-un ans que je suis avec intérêt les progrès immenses qui se font chaque année pour améliorer l'état sanitaire de cette maison. On est presque arrivé à la perfection ; il y a plusieurs externes qui peuvent confirmer ce que j'avance : n'est-il pas vrai que quelques-uns se trouvent mieux, quand ils sont au collège, que quand ils sont dans leurs propres familles ? J'en connais, mais la compagnie présente étant toujours exceptée, n'en parlons plus, et suivez-moi un instant dans un des pauvres logements de Sherbrooke. Il n'y a pas bien longtemps, je soignais un pauvre homme, jeune encore,—il a à peine trente ans,—mais l'infortuné va infailliblement mourir de consommation. Il habite sous un toit, au troisième étage d'une maison, deux mauvais appartements, dont l'un sert de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher, en un mot, de tout ce que vous voudrez,—l'autre pièce étant trop froide pour être habitée pendant l'hiver rigoureux que nous avons eu. Cette cuisine a à peu près quatorze pieds carrés ; il y a le poêle au centre, une table boiteuse dans un coin, une mauvaise couchette dans un autre et une paille sale, par terre, dans le troisième, sert de lit aux trois enfants. La pauvre mère, voyant son mari malade, va laver à la journée autant que ses forces le lui permettent, car elle aussi, la malheureuse, finira par la consommation, et ses trois enfants seront des tuberculeux ! Quel tableau déchirant ! mes jeunes amis, lorsque sans feu, sans pain, un homme entend ces mots : “ Papa, j'ai froid,

j'ai faim!" Je n'exagère pas, il y a en ville des pauvres honteux qui aiment mieux souffrir que mendier.

J'ai vu de ces scènes douloureuses pendant les grands froids que nous venons d'avoir. La St. Vincent de Paul fait son gros possible, mais ne peut cependant soulager toutes les souffrances; d'ailleurs, il y en a qui lui sont inconnues. Comment voulez-vous que cette pauvre famille ne finisse pas toute par la tuberculose, dans de telles conditions hygiéniques?

Remerciez donc la Providence de vous avoir fait naître de parents plus fortunés, qui vous font instruire ici, où vous avez tout le confort possible: une nourriture abondante et saine; des exercices variés qui développent vos corps, en même temps que vous recevez une instruction solide, qui fera de vous plus tard des hommes vaillants—*mens sana in corpore sano*—des hommes prêts toujours à marcher dans le chemin de l'honneur! Laissez-moi vous répéter encore ce qu'on vous a dit si souvent: "Vous appartenez à une race noble et fière," apprenez pendant que vous êtes sous ce toit à vous respecter vous-mêmes et à respecter les autres; de cette façon, vous pourrez sans honte porter la tête haute et l'on dira de vous: "Ce jeune homme a reçu une instruction soignée au Collège de Sherbrooke, qui ne le cède en rien aux autres maisons de ce genre sur ce continent." Il ne faut pas non plus négliger l'éducation, qui doit marcher de pair avec l'instruction. La première, il est vrai, s'acquiert surtout sur les genoux de la mère et dans la famille, mais doit se perfectionner au collège. Le Rév. M. Roy, ex-supérieur de cette belle institution, me disait encore, l'année dernière, dans une visite que j'eus le plaisir de lui faire: "C'est consolant, Docteur, de voir comme les jeunes gens qui font leur cours à *notre* collège font des hommes, une fois lancés dans le monde!" Entendez-vous? M. Roy di-

sait : “ Notre collègue ; ” il l'aimait tant son collègue, aussi. Il est exilé, oui, exilé volontairement, bien entendu, mais il pense toujours à ses confrères qui sont restés sur la brèche pour continuer son œuvre ; il pense toujours à ses chers enfants pour lesquels il a bien souvent donné son maigre salaire de \$10.00 par mois, avant même qu'il fut gagné ! C'était un cœur d'apôtre et de père ; il était un disciple de Mgr Kniepp, le grand promoteur de la cure d'eau. A propos, cette cure d'eau a du bon, mais il ne faut pas en abuser.—Ça me rappelle un petit incident : M. Roy portait et porte encore la toile recommandée par le bon Père Kniepp, et il avait même essayé de marcher sur la neige, pieds nus ; il en fut quitte pour une fameuse bronchite. Quelques élèves essayèrent de l'imiter ; mal leur en pris : deux ou trois se gelèrent les pieds tellement, que je fus obligé de les envoyer à l'hôpital.—Vous voyez par là que les excès sont toujours condamnables.

Je vous ai dit que l'usage du tabac était nuisible à la santé, surtout chez les jeunes ; que dirais-je donc de la boisson ? Ah ! le premier n'est qu'un défaut, mais le second conduit à une passion brutale, qui ruine à la fois l'âme et le corps ! Il n'est peut-être pas très-utile de vous en parler, du moins pour le moment, mais vous êtes jeunes et l'on prend vite le goût des mauvaises choses ; c'est à votre âge qu'on doit être mis en garde contre toutes les passions qui font d'un enfant fort, robuste, intelligent, une espèce d'être chétif, courbé, rachitique, stupide, qui n'est déjà plus, à vingt ou vingt-cinq ans, qu'une espèce de squelette ambulante ! L'abus de *soi-même*, la cigarette et l'alcool font de ces jeunes gens des épaves humaines, de *jeunes vieillards* ! Ah ! si jeunesse savait et si vieillesse pouvait ! Mais non, la jeunesse s'éveille radieuse, s'épanouit un instant aux beautés de la vie, mais bientôt elle est défigurée par les vi-

ces de toutes sortes qui affligent la pauvre nature humaine ! Malheur ! Ah ! oui, mille fois malheur et malédiction à ce grand élève qui enseigne le mal à un petit compagnon de dix, douze à quinze ans ! J'appuie sur ce point, si répugnant pourtant, parce que l'abus dont je vous parle conduit fatalement à la consommation. Ah ! j'aime à croire que tous les élèves du Collège de Sherbrooke sont de bons enfants, et qu'il n'y a pas de brebis *galeuses* parmi eux ! S'il y en a eu, ils ont été chassés ignominieusement !

D'après de récentes statistiques, il est prouvé que la consommation (ainsi que toutes les formes de la tuberculose,) est, en Canada, la cause d'une mort sur huit—et, qu'entre tous les décès qui ont lieu entre l'âge de quinze à trente-cinq ans, près de la moitié sont dûs à la consommation ! On a calculé qu'il y a dans ce pays trente à quarante mille personnes qui en souffrent ! n'est-ce pas effrayant ? et cependant la consommation est une maladie que l'on peut prévenir.

Parmi les maladies qui affligent les humains, il n'y en a peut-être pas de plus traîtresse que la phthisie, qui pénètre insidieusement en nous de différentes manières, et même par l'air ambiant que nous respirons. Elle ne nous avertit pas de son approche et ce n'est, bien souvent, que lorsqu'elle est confortablement installée dans la place, que nous nous apercevons de sa présence. Aussi, alors, est-il très difficile de l'en déloger. Prenez une plaie externe, si mauvaise qu'elle soit, on peut toujours la combattre efficacement, parce qu'on la voit, on la sent, on la touche ; mais la plaie blanche, elle, est invisible, la sournoise : elle accomplit son œuvre de mort, pour ainsi dire, à notre insu, et l'espérance est si bien ancrée au cœur de l'homme, que les consomptifs

espèrent jusqu'à la fin et font même des projets d'avenir jusqu'aux derniers moments !

Entr'autres, j'ai revu ici, il y a quelque quinze ans, une femme de mon pays, de là-bas, des bords du St. Laurent. Son mari s'était fait tué dans un accident de chemin de fer ; la pauvre, que je connaissais depuis mon enfance, puisque nous étions du même village, était restée veuve avec deux jeunes enfants : un garçon et une fille. Elle était montée à Sherbrooke, avec ses adolescents qu'elle plaça un peu plus tard dans les manufactures. Mais bientôt la consommation saisit ces deux pauvres petits, accoutumés aux émanations salines de notre beau fleuve ; ils étaient venus s'étioler dans les usines ! Je les vis mourir l'un après l'autre dans les bras de leur pauvre mère éplorée.—La fillette partit la première.—Oh ! je m'en rappelle comme si c'était hier. A la mort du garçon, la mère affolée nous dit (le Dr Paré, de douce mémoire, était présent) : “ Mes chers Docteurs, je vais donc rester seule au monde ! Sauvez au moins mon fils, ma pauvre petite fille, ma Jeanne, est partie il y a à peine un an ! ” Le jeune homme, qui n'avait que seize ans, fut admirable en cette circonstance. Il tachait de consoler sa mère et lui disait : “ Allons, maman chérie, ne pleure pas—je ne mourrai pas, je vais rester avec toi, et nous irons passer l'été *chez nous*, c'est là que mes forces reviendront, puis je travaillerai bien pour toi, va ! ”

Que dire à cette pauvre femme ? Les mots de consolation nous montent bien au cœur, à nous aussi, allez ! mais enfin, c'est plutôt au prêtre qu'il incombe de consoler. Je fis demander en toute hâte le bon et vénérable Grand Vicaire, le Rév. M. Dufresne, qui, lui aussi, repose là-bas à côté de son vieil ami, le Dr Paré.—Comme ils ont fait du bien ensemble, ces deux braves cœurs, et comme ils doivent être heureux

là-haut pendant que leur enveloppe mortelle repose paisiblement sur le coteau, en attendant la résurrection! . . . M. Dufresne arriva quelques instants après et, d'un coup d'œil, il se rendit compte de la scène angoissante qui se passait dans l'humble logis de la pauvre veuve, qu'il avait appris à aimer et à admirer. Cette infortunée, qui était réduite à la misère, avait connu de meilleurs jours; elle possédait une instruction solide et avait été très-bien élevée. Il ne put, lui non plus, lui dire un mot de consolation; son dernier enfant agonisait, enlevé à la fleur de l'âge par la consommation! Il se contenta de placer, d'une main, son crucifix sur les lèvres du moribond, pendant que, de l'autre, il montrait le ciel à la mère désolée, et deux grosses larmes coulaient lentement de ses paupières! J'ai rencontré cette brave femme, il y a trois ans; elle porte maintenant le nom de Sœur du Calvaire, dans un de nos couvents canadiens.

Je vous ai dit, il me semble, que la phthisie se contracte par l'introduction dans l'économie d'un germe ou microbe, ce qui a lieu surtout par inhalation. Des conditions très-variées rendent le système susceptible à l'invasion de ce bacille: telles sont, par exemple, un trop grand nombre de personnes qui habitent des appartements sales, obscurs, mal ventilés; une nourriture mauvaise ou insuffisante; l'abus de la boisson, de la cigarette (du tabac en général), et surtout l'abus de soi-même, et une foule d'autres excès; les maladies qui affaiblissent la constitution et diminuent ainsi la capacité de résistance. On rencontre ces germes dans les crachats desséchés des consommateurs; ces microbes proviennent uniquement des personnes atteintes de consommation.

Les expectorations ou crachats des tuberculeux n'infectent pas l'air tant qu'ils sont humides, mais quand ils sèchent, ils se répandent alors partout sous formes de micro-

bes ou bacilles. Il est donc urgent de placer des crachoirs en différents endroits, dans les salles d'étude, les classes, les salles de récréation, etc. Ces crachoirs doivent être à demi remplis d'eau contenant un peu de chlorure de chaux, de sulfate de cuivre, d'acide carbolique, etc., afin que ceux qui crachent puissent le faire dans ces récipients.

Il est bien entendu que, quiconque souffre de consommation serait mieux dans un sanatorium, espèce d'hôpital pour les tuberculeux, mais il en faudrait au moins un dans chaque municipalité, entretenu à ses frais, et peut-être subventionné par l'état. Nous n'en avons que deux ou trois, aujourd'hui, dans tout le Canada, et il n'y a guère que les riches qui peuvent s'y faire traiter, car comment voulez-vous qu'un pauvre puisse payer trente, quarante à cinquante dollars par mois, quand il n'a pas même le pain nécessaire pour nourrir sa famille? Les personnes atteintes de consommation (qui peut se vanter de ne pas l'être?) doivent bien se garder de cracher par terre dans la maison, dans les voitures, les chars ou autres véhicules.—A New-York, par exemple, on affiche, dans les chars urbains, que les gens qui seront pris à cracher par terre paieront une amende de \$500.00; c'est un peu *raide*, si vous voulez.—Les consommateurs ne doivent cracher nulle part ailleurs que dans un crachoir contenant un peu d'eau, comme je vous l'ai dit. A défaut de crachoirs convenables, il faut bien qu'ils crachent dans leurs mouchoirs; mais il serait mieux de le faire dans un morceau de chiffon ou de papier que l'on ferait brûler ensuite. Une personne en consommation ne doit ni donner ni recevoir de baisers sur la bouche et, quand elle tousse, elle devrait toujours placer son mouchoir sur ses lèvres, afin de ne pas le faire dans la direction d'une autre personne.

Maintenant, voici quelques précautions générales à

prendre, et je termine. Il faut vivre autant que possible en plein air, au soleil. A New-York, encore, il y a entre autres, un hôpital pour les tuberculeux, où ceux-ci sont pour ainsi dire saturés par les rayons du soleil qui pénètrent en abondance dans l'édifice par d'immenses fenêtres. Il y a même de grosses lentilles qui font converger les rayons lumineux vers les poumons. Le toit de cet hôpital est un véritable jardin ; les tuberculeux y passent les trois-quarts de leur temps, soit à lire, à faire de la gymnastique ou autres exercices. Donc, que toutes les chambres, occupées par des personnes en consommation ou non, soient aussi bien éclairées et ventilées que possible.

L'air frais et pur, la lumière et le soleil sont autant de préventifs de la consommation. Il y a danger, pour une personne saine, de coucher dans la même chambre avec une personne tuberculeuse. Il faut autant que possible, surtout en été, tenir les cheminées et les fenêtres ouvertes ; la plus grande propreté doit toujours régner aux alentours d'une habitation, tant pour la guérison que pour la prévention de la phthisie. Il faut toujours bien mouiller les planchers avant de les balayer, afin de ne pas faire lever ni voler les poussières. On ne doit jamais se servir d'une chambre qui a été occupée par une personne en consommation, sans auparavant l'avoir bien désinfectée, comme on fait du reste pour la diphthérie, la picote, etc.

Si quelques-uns d'entre vous étaient tentés de se décourager, parce qu'ils toussent un peu ou qu'ils se sentent faibles, qu'ils reprennent courage, car moi qui vous parle, ai pensé plus d'une fois mourir de consommation. A mon arrivée en cette ville, il y a vingt-un ans, c'est à peine si je pouvais me traîner. J'attribue ma guérison, au moins passagère, (et c'est assez long, une guérison passagère de vingt-

un ans, n'est-ce pas ?) j'attribue ma guérison, dis-je, à la vie active que j'ai menée, à mes courses à la campagne, aux nombreuses marches forcées que j'ai faites, les deux premières années de ma pratique. Je n'avais pas voulu acheter de voiture afin d'être obligé de faire mes visites de ville à pied. Et pendant ces vingt-un ans, que de fois n'ai-je pas été en face de la mort, que j'ai pourtant cherché à combattre avec les meilleures armes que la science nous procure, mais combien, hélas ! sont partis pour le *grand* au-delà d'où l'on ne revient plus ! Même ici, au collège, plusieurs élèves sont morts depuis vingt-un ans ; récemment encore, deux ou trois finissants ont été enlevés à la fleur de l'âge, à l'amour de leurs parents et à l'affection de leurs amis. La mort fauche à droite et à gauche et ne respecte rien. Que lui fait le talent, l'instruction, la richesse, la jeunesse ? On dirait vraiment que la marâtre a des prédilections pour tout ce qui est jeune et beau ; elle laisse là des vieillards infirmes, décrépits, *en enfance*, tandis qu'elle enlève à leur côté un jeune homme, l'espoir et l'orgueil de ses parents. Mais il faut toujours se soumettre aux desseins de Dieu, car Lui seul dit à la mort : Frappe cet enfant, ravis-le à la tendresse de son père, à l'amour de sa mère !

Messieurs, il est temps que je m'arrête, car il me semble que j'empiète un peu sur un terrain qui n'est pas le mien et que je tourne au sermon ; il faut me pardonner, j'en entends si fréquemment des sermons, voyez-vous, et d'ailleurs, un médecin voit si souvent souffrir, qu'il a parfois des pensées lugubres. . . .

Si les quelques conseils que je vous ai donnés peuvent vous aider à finir l'année scolaire sans fumer, et surtout sans chiquer, je serai fier de moi et surtout de vous. J'espère que vous suivrez mes avis, même pendant vos vacan-

ces, et que vous nous reviendrez en septembre plus gais et plus dispos.

Avant de nous séparer, laissez-moi vous dire un petit secret : quand vous partez, à la fin de l'année, il me semble qu'il se fait un vide quelque part ; je vous avoue cette faiblesse : je trouve les vacances longues, moi, bien entendu. Je suis habitué à en taquiner quelques-uns d'entre vous ; j'ai le plaisir d'en voir plusieurs chaque jour : aussi il faut avouer que nous faisons assez bon ménage et j'espère qu'à l'avenir, nous continuerons, comme par le passé, à être de bons amis.



Quelques observations sur la Tuberculose, l'Hygiène et les Rayons X.

POUR LE TROISIÈME CONGRÈS DES MÉDECINS DE LANGUE
FRANÇAISE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Monsieur le président, messieurs,

Vous savez, aussi bien que moi, ce que c'est que la tuberculose ou la consommation ; mais vous ignorez, comme moi, hélas ! le remède efficace qui pourrait enrayer les progrès de cet affreux mal qu'on a appelé si justement la "Plaie blanche." La médecine, dans les immenses progrès qu'elle a faits depuis quelque temps, n'est pas encore parvenue à découvrir le remède spécifique pour arrêter dans sa marche ce fléau de l'humanité et, chaque année, des milliers et des milliers d'êtres humains succombent, moissonnés par cette impitoyable faucheuse.

A qui s'attaque-t-elle de préférence ?—Est-ce au vieillard décrépît, à la vieille femme courbée par les ans ? non, non, elle a une prédilection marquée pour tout ce qui est jeune et beau . . . Qui d'entre nous n'a pas eu à pleurer un des siens, enlevé à la fleur de l'âge ? Si nous n'avons pas eu ce malheur chez nos proches, du moins, combien de fois n'avons-nous pas été les témoins impuissants de ces

morts précoces qui semaient le deuil, la désolation et le désespoir dans nombre de familles! Et ce n'est pas d'hier que cette épouvantable maladie se promène en *vainqueur* sur toute la surface de la petite planète que nous habitons — car depuis la création du monde, il est fait mention, à différentes époques, de ce fléau qui tue chaque année un plus grand nombre d'individus que la guerre et toutes les autres maladies réunies.—Plusieurs savants ont fait de suprêmes efforts pour *enrayer* ce mal, qui semble *indélogeable* une fois qu'il a pénétré dans la forteresse humaine, le poumon.

Tous les sérums inventés jusqu'à nos jours, dont quelques-uns avaient pourtant donné de si belles espérances, sont tous venus, comme les autres remèdes préconisés au paravant, faire un triste naufrage à ses pieds... Et, quoi donc! faudra-t-il s'avouer vaincus parceque, jusqu'à présent, ni l'huile de foie de morue, ni les hypophosphites, ni la créosote et *tutti quanti*, ni même les sérums, n'auront pu arrêter les ravages causés par la consommation? Non, mille fois non! Médecins, mes chers confrères, donnons-nous la main pour prévenir, pour empêcher d'entrer dans la place cet ennemi caché, qui est d'autant plus à craindre qu'il y pénètre à notre insu en sournois et en traître. S'il attaquait en face ceux que nous avons mission de défendre, de protéger, de guérir, oh! alors nous serions forts comme le chirurgien qui taille, qui retranche, qui coupe avec le fer, avec le feu, et qui, s'il est vaincu, peut dire au moins qu'il a défendu le terrain pied par pied, pouce par pouce, ligne par ligne, et ajouter, comme autrefois Henri IV: "J'ai tout perdu, *fors* l'honneur!" Mais non, le pauvre médecin, lui, ne peut pas même se rendre ce témoignage dans son âme et conscience, car il n'a pas même d'armes pour combattre et il fait volte-face honteusement devant cette grande enne-

mie du genre humain . . . N'est-ce pas humiliant ?—Qu'allons-nous donc faire ? allons-nous cesser le combat et désertter en lâches le grand champ de bataille qui s'étend, s'étend toujours, qui encercle, qui meurtri dans ses serres hideuses le globe tout entier ? . . . Non, encore une fois, non ! nous aurons des armes inégales, il est vrai, mais au moins nous combattrons jusqu'au bout, *en braves* ; nous prônerons partout les lois de l'hygiène, nous tâcherons de saper par sa base ce géant qui fait tant de victimes autour de nous et même dans nos familles. Pour cela, messieurs, jurons une haine implacable à l'alcool et à la cigarette ; combien de victimes ces deux agents seuls ne font-ils pas ? . . . Que dire de la débauche, de l'abus des plaisirs ; combien d'enfants se ruinent par les excès de tous genres ? Ah ! vous savez que cet abus conduit fatalement à la consommation. Mettons les parents sur leurs gardes—s'il en est temps encore—avertissons-les des suites funestes de tout abus en général, et de l'abus de la boisson, de la cigarette, et surtout, oui surtout, de l'abus de soi-même en particulier. Il y a bien l'atavisme—voyez ces petits malheureux qu'on rencontre surtout dans les grandes villes.—Ah ! ceux-là ont bien hérité des vices des auteurs de leurs jours, mais enfin ; à force d'avertissements, parviendrons-nous à remettre dans une meilleure voie la génération présente, qui aura des descendants plus vigoureux, plus forts, plus aptes à leur tour à procréer des êtres non déjà viciés dès leur formation.

S'il incombe aux prêtres, aux ministres des différentes religions, de fulminer contre le vice du haut de la chaire sacrée, *comme moralistes*, il incombe aux médecins aussi, *comme hygiénistes*, de dénoncer ces mêmes vices au point de vue de la longévité. Si nous sommes chrétiens—et nous le sommes tous, Dieu merci—formons nos rangs, faisons ensemble, comme un seul homme, face à l'ennemi ;

je devrais dire aux nombreux ennemis qui nous environnent, tels que, par exemple : les logements trop étroits, sales, infects, que d'avares propriétaires emplissent de chair humaine sans s'occuper de l'hygiène, pourvu que ça paie ! Je connais de ces richards qui se bouchent le nez pour ne pas respirer les miasmes impurs qui s'échappent des cloaques qu'ils louent deux, trois à quatre piastres par mois ; qui se bouchent le nez d'une main, dis-je, et qui *grappent* l'argent de l'autre. . . . voilà une source féconde où fourmillent en toute liberté les microbes de tous genres et même les bacilles de Koch. Allons ensemble, ou allez seuls visiter quelques usines et les taudis dont je viens de parler, (il y en a dans toutes les villes) et tâchons de faire entendre raison à ces propriétaires sans entrailles.

Une autre source de dangers—et celle-là pénètre aussi bien dans les palais dorés que dans les chaumières, je n'exagère pas—c'est une ennemie qui entre effrontément chez vous, chez moi, en plein jour, par un beau soleil, comme la pluie et la tempête ; devinez-vous ce que c'est ? Ce que c'est ? mais c'est la nourriture du riche et du pauvre : c'est le pain pétri bien souvent par des tuberculeux, par des syphilitiques, par des mains couvertes d'exzéma ; c'est ce pain transporté sur des voitures sales, exposé à tous les microbes de l'air ambiant ; ce pain, notre nourriture première, distribué par des mains ordurières qui conduisent la voiture, etc., etc. ; ce pain mis en contact avec un habit crasseux qui se frotte sans cesse au cheval. Voilà un abus criant qui révolte ! Il y a des boulangers propres ; j'en connais, donc je n'en doute pas—mais on ne guide pas impunément son cheval sans se salir les mains—et je suis convaincu que chaque boulanger, (dans n'importe quelle ville ou campagne) qui distribue le pain, ne devrait s'occuper que de cela et avoir un garçon pour conduire sa voiture.

Il devrait aussi avoir un costume spécial de toile blanche et des gants *idem* ; un panier d'osier recouvert d'une toile cirée *immaculée* ; tout son pain devrait être enfermé dans dans une voiture bien propre, également doublée d'une étoffe blanche quelconque, et non pas exposé en dessus, voilà ! Toutes les boulangeries et pâtisseries devraient être inspectées une fois la semaine, *au moins*, de même que les garçons-boulangers et pâtisseries ; les autorités civiques et municipales sont tenues *en honneur et conscience* de faire des règlements à cet effet.

En observant bien ces quelques règles de l'hygiène et toutes celles que vous connaissez déjà comme moi, nous parviendrons peut-être à réduire le nombre toujours croissant des tuberculeux : il vaut mieux prévenir la maladie que la guérir, n'est-il pas vrai ?

Encore un mot et je termine. Nous avons un agent *mystérieux* avec lequel on a déjà commencé à faire des expériences qui ont donné d'assez bons résultats jusqu'à présent : je veux parler des rayons X.

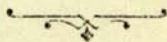
Le Dr Béclerc, de l'hôpital St. Antoine à Paris, a une foi illimitée dans ce nouvel agent thérapeutique. Je l'ai vu à l'œuvre ; c'est un croyant dans son art.

Le Dr Morton, du Post Graduate, de New-York, est son digne émule ; j'ai également suivi ses cliniques avec beaucoup d'intérêt. Au Polyclinique de Rome, immense hôpital à pavillons, on a aussi un département spécial où l'on fait de la radiographie, de l'électro-hydrothérapie et toutes espèces d'expériences sur une haute échelle.

Nous nous sommes servis des rayons X, à l'hôpital du Sacré-Cœur, à Sherbrooke, dans des cas de goître et d'exostose chez des tuberculeux ; quelques-uns ont été soulagés et beaucoup améliorés—j'oserais même dire presque guéris—

et je crois que nous aurions obtenu une guérison complète, si le traitement avait été continué plus longtemps.

On dit que les rayons X dirigés sur les cellules des poumons tuberculeux, surtout au début, détruisent les bacilles de Koch : espérons qu'il en est ainsi. Je les ai vu *employer* à Rome ; je me propose de m'en servir à la prochaine occasion, à l'hôpital, et je vous en ferai connaître les résultats.



Conférence au Séminaire.

UN PEU DE TOUT ET D'HYGIÈNE.

Monsieur le Supérieur, Messieurs,

Le peu de bien que je vous ai fait l'année dernière, la bienveillance avec laquelle vous m'avez reçu ma encouragé à venir de nouveau vous entretenir d'un sujet d'une extrême importance : l'hygiène. Dans ma dernière conférence, je vous ai parlé de la consommation, cette maladie implacable qui cause tant de deuils dans le monde entier. La guerre est horrible en soi—nous en lisons tous les jours les détails navrants ; mais des lois internationales en règlent au moins les différentes phases, et on *tue*, on *égorge*, méthodiquement, si je peux m'exprimer ainsi—les malins diront peut-être : c'est à peu près la manière de faire des médecins ! mais passons ; d'ailleurs, il n'y a guère plus de deux nations aux prises à la fois, tandis que la *plaie blanche*, elle, s'attaque à tous les peuples, elle pénètre partout, aussi bien dans les palais que dans les chaumières. Des milliers d'êtres humains, à la fleur de l'âge, sont moissonnés chaque année par cette insatiable faucheuse qui ne se lasse jamais. Elle semble jouir, à la vue des monceaux de cadavres qu'elle entasse partout, sur la surface de la pauvre petite planète que nous habitons : personne n'est exempt de ses coups. J'ai beau chercher une rivale à la consommation, je ne lui en trouve pas ; la guerre est affreuse, vous le savez comme

moi, et on invente chaque jour des engins plus destructeurs les uns que les autres afin d'en finir plus vite avec ses ennemis : malgré tout cela, la consommation ou la tuberculose fait plus de ravages que la guerre et toutes les maladies réunies.—Nous allons donc voir ensemble les moyens les plus efficaces de nous prémunir contre cette épouvantable ennemie du genre humain.

L'HYGIÈNE.—Hygiène veut dire se bien porter—en deux mots, c'est l'art de conserver sa santé—et pour cela il s'agit tout simplement de bien faire chaque jour ce que nous faisons, pas autre chose. Voici deux écoliers, par exemple, qui sont sensés se lever à la même heure, prendre les mêmes repas, faire les mêmes devoirs, les mêmes exercices, suivre les mêmes règlements. Comment se fait-il que l'un se porte toujours bien et que l'autre soit toujours malade ? ça peut dépendre de la différence de tempérament, je le concède—de l'idiosyncrasie ou prédispositions différentes d'un chacun,—mais, le plus souvent, l'un fait bien ce qu'il doit faire, va droit au but, est toujours content, toujours gai : la gaieté c'est la santé—tandis que l'autre louvoie, s'échappe par la tangente, est toujours en retard, il manque d'ordre en tout et partout. Il faut être Spartiate, mes jeunes amis, c'est-à-dire s'accoutumer à l'endurance. Il faut avoir son petit caractère ; j'aime mieux un garçon décidé, mais droit, qu'un garçon mou et efféminé. Il faut endurer les contrariétés, les misères inhérentes à notre pauvre nature humaine et qu'on rencontre partout. Ici comme ailleurs donc, vous aurez vos petites misères—je dis petites, avec intention, car des écoliers n'en ont point d'autres au collège.—C'est plus tard, quand ils seront lancés dans le monde, qu'ils s'apercevront que la vie d'étudiant était encore la plus belle. Il n'y a que quelques années, il me semble, j'étais comme vous au collège, ayant pour profes-

seurs des hommes instruits et dévoués comme les vôtres, dont la plupart dorment déjà leur dernier sommeil. J'étais avec de joyeux compagnons qui sont maintenant dispersés aux quatre coins du pays et aux Etats-Unis ; plusieurs sont partis pour le grand voyage sans prendre de billets de retour. Oh ! quel beau temps que celui d'écolier ; gentille insouciance de ma jeunesse, où êtes-vous allée ? De nombreux fils argentés parsèment ma chevelure d'ébène d'autrefois ; ils m'avertissent, quand je les regarde, que la vieille est déjà arrivée, que la décrépitude commencera bientôt. Si je pouvais revenir sur mes pas, revivre cette belle vie d'étudiant qui, hélas ! passe si vite, et que je n'ai peut-être pas assez appréciée, moi non plus ; mais non, il faut avancer toujours : vains regrets, fol espoir, marche mon ami, cède ta place aux jeunes ! Oui, cède ta place à cette joyeuse jeunesse qui s'avance, le sourire aux lèvres, et qui nous jette en passant un regard narquois qui semble dire : Allons ! place, vous êtes déjà une antiquité. Et cependant, il me semble qu'hier j'étais comme vous, tant le temps fuit rapidement. C'est pourquoi on le représente (le temps) par un cercle avec des ailes, pour nous montrer sa rapidité vertigineuse... A peine commence-t-on la vie qu'on la sent déjà finir !...

Je voudrais redevenir écolier pour un jour seulement, quitte à faire des pensums, à copier le même verbe vingt fois, voire même à me mettre à genoux dans un coin de la salle—et que sais-je encore ? nos bons maîtres ont tant d'inventions plus pratiques les uns que les autres pour redresser, pour mater la jeunesse pleine de sève qui se cabre si souvent contre l'autorité ! De mon temps, il y avait ce qu'on appelait la chambre des tortures—les plus grands, les savants, les philosophes, l'appelaient la salle d'inquisition. Il y avait là une férule de quatre pieds de longueur sur un

demi pouce d'épaisseur ; un fouet de cuir avec des nœuds : je vous garantis que ça pinçait, quand ça nous tombait *dessus*—j'y ai goûté une fois et je m'en rappelle encore—aujourd'hui ça n'existe plus. Tous vos maîtres, à commencer par votre droit et juste Supérieur, M. le Directeur et vos professeurs sont des agneaux (que ces messieurs me pardonnent la comparaison !) oui, sont des agneaux comparés à nos maîtres de jadis ; mais je ne veux pas leur faire trop de compliments, ni surtout leur donner l'idée de se servir du fouet à trois queues, car vous m'en voudriez, bien sûr, et je tiens à conserver votre bonne amitié. D'ailleurs, vous savez que je fais toujours mon possible pour vous rendre service, dans la mesure de mes forces, sans trop ébrêcher vos règlements, par exemple ; je sais bien qu'on s'ennuie quelque peu au collège, qu'on trouve la vie dure par fois. Cette cloche infernale qui vous casse les oreilles à tout moment, surtout le matin, quand il fait froid, l'hiver, et que le lit douillet est bien chaud, tout cela fatigue bien un peu ; mais courage, mes jeunes amis, tout passe et la récompense est au bout : je connais vos petits chagrins pour les avoir vécus. Oh ! la navrance des adieux, par exemple, je la connais, allez ! J'ai été jeune comme vous, et il me semble que je le suis encore. Je sais que vous avez quitté, pour le collège, une mère tendrement aimée, des petits frères et des petites sœurs espiègles qui vous taquinaient bien un peu, mais que vous aimiez bien tout de même, malgré les bons tours qu'ils vous ont joués ; je sais que vous avez quitté un bon père, qui peine dur peut-être pour payer votre instruction. Non, mes jeunes amis, vous n'avez rien oublié de tout cela, et je croirais vous faire injure, si j'en doutais un moment. Je sais aussi que, dès le commencement de l'année, vous vous êtes mis à l'œuvre avec ardeur pour dédommager vos bons parents des sacrifices qu'ils font pour vous. Mais comment

pourraient-ils récompenser leurs parents, ceux qui, pour le moindre petit *bobo*, passeraient la moitié de leur temps à l'infirmierie, qui est plutôt pour eux une hôtellerie? Ceux qui sont réellement malades savent avec quelle sollicitude vraiment maternelle ils sont soignés ici par les bonnes sœurs infirmières. Ils savent aussi que messieurs les directeurs de cette maison négligent rien pour leur donner les soins voulus. Ils savent de même, n'est-ce pas, que moi, qui ai l'honneur d'être le médecin de ce beau collègue, fais tout ce qui dépend de moi pour les soulager? même, on pourrait peut-être me reprocher d'être un peu tendre pour ceux qui viennent flâner à l'infirmierie de temps en temps. Cependant, j'aime mieux pécher de cette manière que par excès contraire. Je comprends bien, qu'à certains jours, on n'est pas soi-même sans être malade; on a besoin de quelques heures de repos pour se retremper un peu, se détendre les muscles et se reposer le cerveau, qui est toujours en ébullition, surtout chez les jeunes; mais il ne faut pas en abuser, par exemple, car vous comprenez, messieurs, qu'on n'a pas soigné des écoliers, pendant près de vingt-deux ans, sans connaître les tours qu'ils peuvent jouer—d'ailleurs on a passé par la filière. Ça me rappelle un fait assez drôle: Un jour, il y a bien douze ans de cela,—c'était dans l'infirmierie de la vieille maison St. Charles—un écolier, qui aimait par trop l'infirmierie à ses heures, se plaignait d'avoir un choléra incontrôlable, je dis incontrôlable, parce qu'il me semble que je lui avais donné tous les remèdes qui pouvaient mettre un frein à ce *déluge* d'un nouveau genre. J'avais bien un peu de doute sur la véracité de mon jeune ami et, en fin de compte, je voulus voir s'il ne me trompait pas. A ma visite du soir, je mis la clef des *grands cinq minutes* dans ma poche, et je lui recommandai de se servir du *bol traditionnel*; à ma visite du lendemain, le dit bol était intact et le déluge était

fini ! Il va sans le dire que le prétendu malade fût renvoyé à l'étude tout penaud. Mais, messieurs, n'allez pas croire que ce garçon a mal tourné ; au contraire, il a aujourd'hui une très-belle position dans une ville prospère des Etats-Unis ; il est médecin habile, et nous avons bien ri ensemble, la dernière fois que je l'ai vu, du tour qu'il avait voulu me jouer et de celui que je lui ai joué, moi. Imaginez-vous maintenant que ce jeune homme mettait sa maladie sur le compte du hachis que M. le Procureur lui faisait manger plus souvent que de raison ! Le Procureur ! mais c'est la bête d'un collège.—Pardon, Monsignor, vous faites exception.—Oui, si la soupe a tourné, si le hachis est trop clair ou trop épais, ou revient plus de quatre à six fois par semaine, plus ou moins, si le beurre est rance, etc., c'est la faute du Procureur. Je vous dis, moi, que j'aime encore mieux *être dans ma peau* que dans celle d'un Procureur, car il ne peut satisfaire tous les goûts, et je le plains.

De mon temps, nous avions pour économiste,—c'était le titre d'alors,—nous avions, dis-je, un M. Dumas, un laïque et vieux célibataire. C'était une bonne pâte d'homme cependant, mais très-comique : il était *court sur pattes*, avait une grosse tête et portait lunettes sur un nez aplati—des grands pieds ! je crois qu'il chaussait des dix, des mains en battoirs—enfin, c'était un vrai type. Pauvre M. Dumas, qu'il doit se moquer, du haut du ciel, des écoliers et de tous les bons tours qu'ils lui ont joués. La porte de la procure donnait sur la cour de récréation et, au lieu d'avoir une clochette, cette porte était flanquée d'un gros marteau comme on en voit encore de nos jours. Les gamins,—*et j'étais du nombre*,—attachaient une ficelle au marteau, s'éloignaient de la porte, tiraient sur la ficelle, puis frappaient à coups redoublés. Alors, le bon M. Dumas arrivait à la porte, ajustait ses lunettes, regardait partout et ne voyait rien.—Eh bien !

eh bien ! qu'est-ce donc ? des revenants ! des loups garous ! il croyait à cela le bonhomme. D'autres fois, la peur le prenait et le vieux cafard se mettait à égrener son chapelet fièvreusement ; cinq minutes après, le même carillon recommençait, et c'était toujours le soir, bien entendu. Vous comprenez si nous riions sous cape. Ce fut un vrai martyr pour le pauvre économe, jusqu'au jour où M. le Supérieur prit les dits revenants en flagrant délit, et qui n'étaient autres que quelques externes qui retournaient dans leurs familles, après l'étude du soir. Les écoliers, voyez-vous, bien, bien ! ne seront toujours que des écoliers : c'est la jeunesse exubérante qui déborde ; mais il faut prendre garde de pousser les choses trop loin. Qu'on s'amuse, en faisant de petites farces, mais n'en abusons pas—surtout, il faut être franc, loyal, poli envers ses maîtres et ses camarades—les enfants grossiers, menteurs, hypocrites, rendent les autres malheureux et le deviennent encore plus eux-mêmes, car ils sont bientôt détestés de tout le monde. J'ai connu des écoliers très gentils, affables, aimant à rendre service ; par contre, j'en ai vu d'autres vraiment impossibles, et je ne comprends pas comment leurs maîtres pouvaient les souffrir.

Avant de vous parler de l'hygiène proprement dite, ou hygiène du corps, il y a ce que j'appellerai l'hygiène de l'âme :—*Mens sana in corpore sano* !—Oui, une âme saine dans un corps sain forment un tout de la plus exquisite beauté. O mon âme ! image de Dieu, je te sens, va, mais je ne te vois pas. L'âme, c'est ce qui pense en moi, ce qui aime, ce qui espère. Oh ! notre âme, mes amis, respectons-là, respectons le corps qu'elle habite ; c'est sa prison, mais adoucissons-lui les quelques années d'exil qu'il lui faut passer en sa compagnie.—O mon âme ! dompte ce corps de boue qui se révolte si souvent contre ton autorité ; commande à cette charpente osseuse, à ses muscles, à cette chair

qui frémit si souvent sous l'aiguillon, et tu vaincras, car ton intelligence te guidera. Les bêtes, elles, n'ont que l'instinct pour les guider, mais il semble vraiment que parfois elles ont plus de bon sens que l'homme, qui se proclame pourtant le roi de la création.—Au mois de juillet dernier, un merle était accroché par une patte dans un arbre de mon jardin ; il poussait des gémissements plaintifs et semblait appeler au secours. Je le pris délicatement et je m'aperçus qu'une de ses pattes était fracturée et prise entre deux branches ; je la lui clissai et l'entourai d'un peu de plâtre : c'était vraiment merveilleux comme le pauvre petit oiseau se laissait faire et me regardait tout le temps avec ses petits yeux qui semblaient me dire : merci ! Quand l'opération fut terminée, je le plaçai sur ses deux pattes, tout fier du service que je lui avais rendu ; mais l'ingrat s'envola aussitôt en poussant des pépiements joyeux ; j'avais oublié qu'il avait des ailes.—Il partit sans cérémonie, tout comme un écolier en rupture de bans ! cependant je l'accusais à tort d'ingratitude, car, en me retournant, j'aperçus mes deux chats aux aguets : alors je compris pourquoi il s'était envolé si vite. Il ne faut donc jamais juger trop vite et les gens et les bêtes !

La lecture de bons livres est l'hygiène de l'âme.

N'est-il pas vrai qu'on se sent ému et que l'on verse souvent des larmes, au récit d'une belle action, d'un dévouement sans borne, d'un acte héroïque ? Notre jeune pays se compose d'une pléiade d'hommes illustres : poètes, orateurs, écrivains dans tous les genres, habiles prédicateurs, politiciens hors ligne, etc. "Notre histoire est une épopée des plus brillants exploits," comme dit le poète. Or, ce qu'ont fait nos devanciers, ne pouvons-nous pas le faire ? au moins il faut tendre à les imiter. Pour cela, étudiez bien, messieurs,—les trésors de l'intelligence restent

tant que celle-ci n'est pas viciée par les élucubrations d'esprits malades.—Évitez donc de lire des mauvais livres ; ornez votre esprit et, comme le philosophe Bias, vous aurez peut-être occasion de dire un jour : "*Omnia mecum porto*,"—Oui, je porte tous mes biens avec moi,—c'est-à-dire les seules vraies richesses, celles de l'esprit, qui ne peuvent se perdre comme les autres, dans des transactions hasardeuses, et où trouvez-vous ces richesses ? dans les bons livres, qui sont de vrais amis. On a trois classes d'amis, dit-on : les amis qui nous aiment, les amis indifférents et les amis qui nous détestent. Je sais bien que c'est ennuyeux parfois d'étudier toujours, du matin au soir, et peut-être vous dites-vous souvent : Que c'est long six, huit à dix ans d'étude ! que j'ai hâte d'être en belles-lettres, en rhétorique, en philosophie ! Oui, mais après ?—Bien, j'étudierai une profession. Après ?—Bien, je ferai comme vous, je gagnerai ma vie par mon travail.—Très-bien, j'admire votre noble ambition, elle est légitime ; mais pour cela, étudions bien et ne nous ennuyons pas trop de *chez nous*.

L'hygiène de l'âme consiste aussi dans les paroles ; accoutumez-vous, messieurs, à avoir toujours un langage choisi : corrigez votre prononciation, évitez les mots baroques, les expressions triviales, vulgaires, qui sonnent si mal dans la bouche d'un homme instruit. Vous venez ici, non-seulement pour acquérir de l'instruction, mais aussi pour perfectionner votre éducation domestique, si faire se peut et s'il y a lieu ; employez tout votre temps, étudiez bien pendant l'étude et amusez-vous bien de même pendant les récréations : quand vous serez tentés de vous ennuyer, de vous décourager, rappelez-vous du proverbe : "Veux-tu que le travail ne t'ennuie pas, pense que tu fais plaisir à quelqu'un." Est-ce que l'étude alors pourrait vous ennuyer, puisqu'il y a là-bas, au foyer, à la maison paternelle, une tendre mère,

un bon père qui seront fiers de vos succès. Oh ! les joies du jeune âge, comme elles reviennent en foule à certains moments et les tristesses aussi. . . .

Ce soir, je me revois à votre âge ; j'arrive à la maison, je revois une vieille mère qui me tend les bras et me couvre de baisers, mon vieux père à cheveux blancs qui me serre la main, en me disant, de sa voix chevrotante : " Ton vieux père a encore le bonheur de te revoir, mon fils." Tous deux, hélas ! dorment leur dernier sommeil depuis longtemps, oh oui ! depuis combien longtemps. . . . Chaque été, je vais faire un pieux pèlerinage sur leur tombe ; je m'entretiens avec leur chère ombre, je leur parle comme quand j'étais enfant : je leur raconte mes joies et mes douleurs, et il me semble qu'ils m'entendent encore, car je sens une paix nouvelle descendre dans mon cœur ! Plus heureux que moi, messieurs, vous avez encore vos bons parents ; de grâce, ne faites jamais pleurer votre mère, n'attristez pas votre père par votre inconduite : cherchez plutôt à leur faire plaisir. Je comprends que tous ne peuvent remporter les mêmes succès, car tous n'ont pas les mêmes talents, mais tous peuvent orner leur esprit, par exemple ; comme vous êtes content quand vous avez fait votre devoir et, par contre, n'est-il pas vrai, qu'après une mauvaise action, vous vous sentez humilié, vous avez honte de vous-même : vous tournez les yeux, vous vous cachez comme Caïn !—oui, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère Abel ? Oui, vous qui avez eu le malheur d'enseigner le mal à un petit compagnon, vous êtes pire que Caïn, car lui, au moins, n'a tué que le corps d'Abel, tandis que vous, vous avez perdu l'âme de votre petit frère. O ! mes jeunes amis, évitez les plaisirs solitaires qui ne laissent que des remords : ils détruisent le corps et réagissent sur l'intelligence qui s'arrête dans sa marche ; mais quand l'intelligence se développe sans entrave, elle

produit des choses merveilleuses, elle va même jusqu'au génie qui apparaît de loin en loin comme un météore. Un grand poète a dit : " L'âme a des illusions comme l'oiseau a des ailes, et c'est ce qui la soutient." Les illusions valent bien quelque chose, mais je dirai, moi, qui ne suis pas poète : l'âme a des espérances et c'est ce qui la console dans les épreuves de la vie ; car vaudrait-il la peine de vivre si nous n'avions pas d'espérance ? . . .

De mon temps, au collège, un jeune homme finissait ses études classiques à l'âge de dix-huit ans—il avait fait un cours très-brillant—il avait remporté chaque année tous les premiers prix, il avait eu même le prix du Prince de Galles, en un mot on disait que c'était un prodige ; mais le malheureux avait pris la mauvaise habitude de fumer, de chiquer, et il était notoire depuis quelque temps qu'il s'épuisait par ses abus de tous genres. Ses succès l'avait grisé, et il finit par croire que son corps était une machine qu'il pouvait faire marcher à son gré. A la fin de juin—on ne partait pour les vacances, dans ce temps-là, que le 1er ou le 2 juillet, pour revenir le 1er septembre—quelques jours avant la sortie des élèves, le malheureux fut pris d'une toux opiniâtre, cachectique qui dégénéra bientôt en consommation *galopante* : Quelque temps après la rentrée des écoliers—je crois que c'était le 8 septembre,—M. le Supérieur vint nous annoncer à l'étude que le jeune homme en question se mourait, et il voulait que nous allions le voir le lendemain, qui était un jeudi ; en effet, le jour suivant, tous les professeurs et les écoliers se rendirent chez le père de notre pauvre confrère qui habitait sur le bord du fleuve St. Laurent. Sa maison était entourée d'une immense galerie ; du côté nord, la vue était splendide—pendant les hautes marées, les vagues venaient clapoter sur les fondations. Quand il fai-

sait beau, le malade passait ses grandes journées là, assis ou plutôt couché sur une chaise longue, en face de la mer. . . .

Il était plus mal, ce jour-là. En deux mois, quels ravages épouvantables la consommation avait faits ! elle l'avait réduit à l'état de squelette : ses joues étaient creuses et livides, son teint cadavérique, ses traits crispés, ses grands yeux brillants de fièvre étaient fixés sur la mer qui semblait pousser des sanglots, à la vue de ce pauvre enfant qui était déjà dans les affres de la mort. Tout à coup, il se tourne vers nous, paraît nous reconnaître et dit, en parlant par saccade : " Pardon, pardon—adieu ! " Il se dressa sur sa couche, un flot de sang s'échappa de sa poitrine opprimée et m'éclaboussa ainsi que quelques autres, puis il tomba sur sa chaise—il était mort—oui, mort à dix-huit ans, parce qu'il n'avait pas su mettre un frein à ses passions honteuses. M. le Supérieur nous dit : " A genoux ! messieurs, à genoux ! " puis, récita de sa voix grave qui me tinte encore aux oreilles comme un glas funèbre : "*Ego te absolvo in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, Amen !*" Ah ! je n'oublierai jamais cette scène angoissante. Chaque fois que je descends là-bas, depuis, depuis des années, je vais visiter cet endroit, où j'ai connu les premières et tristes émotions de ma vie. . . .

Nous avons vu en quelques lignes, messieurs, ce que c'est que l'hygiène de l'âme, voyons un peu en quoi consiste l'hygiène du corps. D'abord, la tête, qui est la partie la plus noble de l'homme animal, nous fait juger en un clin d'œil l'individu qui la porte. Le front est pour ainsi dire l'image de l'âme, car il en reflète les impressions—les yeux en sont le miroir ; parlez-moi d'un jeune homme qui ne craint pas de vous regarder en face et qui ne baisse pas les yeux devant son semblable : c'est une marque qu'il n'a pas à rougir de ses actions. Un écolier doit toujours être

bien peigné et se laver la tête de temps à autre ; il doit aussi se laver les oreilles et avoir le plus grand soin de ses dents qui se carient si facilement.

Il peut donner plus de soin à sa bouche, surtout s'il n'a pas de temps à perdre à soigner sa *moustache*, qui n'est pas encore bien longue durant ses années d'études. Il doit être bien prudent pour changer de linge et d'habits avec les saisons ; pendant l'été, les camisoles doivent être de soie, de mérinos ou autre tissu léger, mais dès que commencent la saison des froidures, il doit alors les changer pour des flanelles plus chaudes, afin d'éviter les rhumes, les bronchites, les maux de gorge, généralement si fréquents à cette époque de l'année. Il doit prendre des bains de temps à autre, d'après les règlements passés à cet effet dans cette maison. Messieurs, ne portez jamais ces jarretières élastiques qui vous serrent trop les jambes et empêchent la bonne circulation, mais attachez vos bas à vos caleçons avec des épingles de sûreté. Ne portez jamais ces ceintures qui compriment les intestins ; il faut que tout le corps soit bien libre de tous ses mouvements. Les ongles des doigts doivent être entretenus avec le plus grand soin ; ne me parlez pas de ces garçons qui vous arrivent avec des mains sales et des ongles *idem* : on dirait qu'ils sont en deuil. Les ongles des doigts doivent être coupés en rond, mais pas trop courts, je dis coupés, mais pas rongés avec les dents. On doit se laver les pieds au moins une fois par semaine et se couper aussi les ongles des orteils, mais moins en rond que ceux des doigts, plus carrés, car, quand ils poussent mal, ils pénètrent dans les chairs, ce qui cause des douleurs insupportables. Les chaussures doivent être assez larges pour ne pas du tout comprimer les pieds ; laissez cette vanité aux Chinoises.....

Il y a quelques années, je soignais ce qu'on est convenu d'appeler une grande dame :—elle est morte maintenant—elle s'était donnée une entorse et je fus obligé de voir son pied malade. Mais quelle ne fut pas ma surprise en jetant un coup d'œil sur ses orteils ! elle avait les ongles longs et fins comme des griffes d'oiseau. Je poussai une exclamation qui ne lui échappa pas probablement. Il paraît que cette personne ne s'était jamais coupé les ongles, par préjugé ; c'est invraisemblable, mais c'est vrai : je l'ai vu de mes yeux.

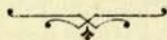
Dans l'exercice de sa profession, un médecin voit bien des choses qui l'étonnent, il entend bien des histoires qui le surprennent ; mais il doit être discret comme un confesseur, à moins que les personnes qui lui ont causé ces surprises ne soient trépassées ou inconnues à son auditoire. Quelques jours après mon arrivée à Sherbrooke, en 1883, on vint me chercher en toute hâte pour un malade qui était à l'extrémité, me dit-on ; je pris mon chapeau et ma trousse, fier enfin d'avoir un patient : c'était mon premier. Chemin faisant, je me promettais bien de faire mon possible pour soigner mon malade de mon mieux. Enfin, j'arrive à la maison désignée ; une vieille Irlandaise me dit, tout essoufflée : “ Quick, Doctor, quick, my poor Popsy is dying ! he has fits, I believe.”—Où est votre malade ? lui demandai-je. “ Here, Sir.”—Mais où, madame ? Ici !—Il y avait une petite boîte, près du poêle, dans laquelle était un beau petit chien. Imaginez donc ma déconfiture ; m'appeler, moi, pour soigner un chien ! . . . Je me redressai, indigné, et dis à cette bonne femme que je n'étais pas un vétérinaire, et je sortis de cette maison puante avec toute la dignité possible. Cette bonne vieille gardait toute une ménagerie dans son logement ; chiens, chats, lapins, poules, dindons : il y avait de tout. Entendez la cacophonie ; et l'odeur,

donc ! c'était à répandre la peste dans tout le voisinage. Pareille chose ne serait pas tolérée aujourd'hui par le bureau d'hygiène.

En résumé, messieurs, il faut être propre sur soi et autour de soi ; propreté dans ses habits : quand bien même ils seraient un peu fanés, un peu passés, s'ils ne sont ni tachés, ni déchirés, on a toujours l'air propre.

Tâchez de vous rappeler toujours qu'un jeune homme est jugé d'après son apparence et ses manières : son maintien modeste, son beau langage, sa propreté en tout et partout ; enfin, par sa bonne tenue.

Je vous demande pardon de vous avoir ennuyés peut-être trop longtemps, et je vous remercie de m'avoir écouté avec tant de patience, ce qui prouve une fois de plus votre bonne éducation.



La St. Jean-Baptiste.

(AU PARC.)

Mesdames et Messieurs,

Pourquoi sommes-nous ici en ce moment ? Pourquoi toutes ces figures réjouies, cet air de fête ? Pourquoi, ce matin, cette procession, ces drapeaux, ces oriflammes déployés ? Pourquoi ces fanfares qui jouaient nos airs nationaux, cette nombreuse jeunesse, ces cadets qui faisaient le pas militaire comme de vieux soldats et tous ces citoyens qui paraient dans nos rues pavoisées de pavillons et de banderolles ? Pourquoi cette messe solennelle, pendant laquelle, il me semble, nous avons prié avec plus de dévotion que d'habitude ? Pourquoi ce sermon de circonstance, où l'orateur sacré a mis toute son âme pour faire vibrer dans les nôtres l'amour de la patrie ? Pourquoi, même, cette ancienne coutume du pain bénit, si ce n'est pour nous rappeler que nous sommes tous enfants de la même famille, puisque nous prenons part au même festin. Pourquoi ? Ah ! c'est parce que c'est la fête de notre nationalité.

Ensuite, pour répondre à ma première question, pourquoi sommes-nous ici ? Ah ! pourquoi ? C'est parce que nous voulons ensemble causer de la Patrie, des ancêtres, des vieux parents qui dorment là, peut-être, à deux pas de nous, ou dont les ossements reposent plus loin, dans une autre

ville, dans une autre paroisse, dans un hameau, mais au moins dans un petit coin de terre de notre beau Canada, de la patrie qui nous est chère. Plusieurs, hélas ! attendent aussi la résurrection sur une terre étrangère. Oui, nous sommes ici, en ce moment, pour parler des vertus de nos pères, des bons exemples qu'ils nous ont donnés. Il fait bon, au moins une fois l'an, de faire une revue générale, afin de voir si nous progressons comme peuple ou bien si nous périlions. J'ai bien souvent entendu des orateurs faire l'éloge du peuple canadien ; il n'y a pas de doute qu'on aime à s'entendre louer, — c'est le faible de l'humanité, — mais il faut aussi être francs et sincères ; personne n'aime à entendre parler de ses défauts, cependant il faut être assez hommes pour les reconnaître et faire des efforts pour s'en corriger.

Nous ne sommes pas parfaits, tant s'en faut, soit comme peuple, soit comme individu, mais nous le sommes autant que les autres races. Le bon Dieu a permis que la grande famille humaine fut composée, formée de différentes races, ayant chacune sa langue, ses goûts, ses usages, ses aspirations ; il avait ses vues, et nous ne pouvons douter de sa sagesse, car c'est Lui qui gouverne tout l'univers. Ah ! qui ne se rappelle l'histoire sainte, qui ne se souvient d'avoir lu la description de l'entrée des Hébreux dans la terre promise ? On ne peut s'empêcher, il me semble, de comparer leur histoire à la nôtre, car il y a beaucoup d'analogie entre les deux.

Voici un petit peuple, conduit par Moïse, et qui prospère tant qu'il suit les commandements du Seigneur. A des siècles de distance, voilà un autre petit peuple de 60,000 individus, (cinq fois plus que la population de Sherbrooke) abandonné sur des rives lointaines, soumis à de nouvelles lois et ayant juré allégeance à de nouveaux maîtres, ses

ennemis d'hier. Quel est l'habile pilote qui va conduire ce petit peuple à travers les mille écueils qu'il doit nécessairement rencontrer dans le chemin de la vie? Ah! je ne crains pas de le dire et de l'affirmer, et je le répéterais à la face des démagogues français qui font la honte de notre ancienne mère-patrie et la douleur de l'univers chrétien : c'est un nouveau Moïse, c'est notre clergé qui a soutenu nos pères et qui soutient encore les générations actuelles dans le chemin de l'honneur et du devoir. Il y a bien par-ci par-là des défections sur la route couverte de ronces et d'épines, mais le gros de notre petite armée canadienne passe à travers les obstacles et arrive *en général* à bon port, guidé par ses habiles pilotes, soit religieux, soit politiques.

De 60,000 que nous étions, lors de la conquête, nous sommes maintenant audelà de 3,000,000, tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Ce qui a fait et ce qui continuera à faire notre force, ce sera l'union entre nous; mais une union plus intime.—“Toute maison divisée contre elle-même périra,” tout peuple divisé périra aussi.—Il faut nous compter, nous unir, nous entr'aider les uns les autres, non pour nous faire craindre, mais plutôt pour nous faire admirer et respecter par les autres races qui nous entourent; nous ne leur sommes pas inférieurs. Pour cela, il faut que nous soyions pour ainsi dire des modèles. N'oublions pas que nous sommes un peuple conquis, bien que libre; mais, enfin, nos conquérants ont l'œil ouvert sur nous et nous ne devrions jamais donner prise à leurs sarcasmes. Imitons-les, si vous voulez, dans ce qu'ils ont de bon, mais ne soyons jamais serviles ni esclaves au point même de troquer le nom de nos pères pour les leurs. Ah! quelle honte pour un Canadien-français qui porte un nom bien souvent respecté, sinon illustré par ses aïeux, quelle honte de le traduire en une langue étrangère : Isray Goodheart

pour Israël Francœur, c'est plus que ridicule, n'est-ce pas ? Ah ! messieurs, ne rougissons pas de notre nom ni de notre langue, la plus belle langue du monde, la langue diplomatique de tous les grands peuples ; apprenons l'anglais, l'allemand ou ce que vous voudrez, pour les besoins ordinaires de la vie : il le faut, notre propre intérêt nous le demande, mais de grâce, conservons intacte notre langue française et appliquons-nous à la bien parler.

Comme je le disais tout à l'heure, qu'est-ce qui nous divise, nous, Canadiens-français ? ce sont nos jalousies. Il n'y a qu'une manière de s'envier, à mon sens : c'est de tâcher de faire mieux que son voisin—voilà une belle et noble ambition ; mais si nous voyons ce voisin prospérer plus que nous, ne le jalousons pas, mais aidons-lui, plutôt. Qu'est-ce qui nous ruine ? c'est le luxe, ce sont les dettes et surtout, oui surtout, c'est l'ivrognerie ; elle n'est pas générale, heureusement, cependant il y a encore beaucoup trop d'ivrognes parmi nous : la boisson est la ruine de familles entières et la plupart des crimes lui sont attribuables. Ah ! chers compatriotes, je m'adresse à ceux qui boivent, s'il y en a ici ; cessez de boire et le bonheur reviendra dans vos foyers. Je voudrais avoir le temps de faire passer devant vos yeux quelques tableaux déchirants, mais frappants de vérité, causés par l'ivrognerie

Encore un mot et je termine. Je vous ai dit qu'il fallait s'unir—vous le savez aussi bien que moi, du reste ;—voici un moyen infallible de cimenter cette union si nécessaire entre nous ; il est question, que dis-je ? il a été décidé de fonder ici même, à Sherbrooke, un Monument National où nous serons tous chez nous, mais chacun doit y mettre la main, c'est-à-dire fournir quelque chose pour aider le syndicat. Chacun de vous peut devenir, non seulement peut, mais doit devenir membre de ce syndicat en prenant

une part suivant ses moyens ; ce n'est pas nécessaire d'être riche pour cela, car il y a des parts de \$100, de \$25, de \$10 et même de \$5 pour les jeunes gens. Allons, messieurs, un peu de patriotisme et venez donner vos noms pour cette œuvre nationale. N'importe quelle somme sera bien reçue, et vos noms seront inscrits dans le livre d'or du Monument.

Merci d'avoir eu la patience de m'écouter.



La St. Jean-Baptiste.

(SALLE ST. JOSEPH—SOIR.)

Mesdames et messieurs,

Quand on m'a fait l'honneur de m'élire président de la St. Jean-Baptiste, il y a environ un mois, j'ai été très-flatté et en même temps assez perplexe, parceque je ne savais trop si je pourrais m'acquitter de cette tâche, si douce qu'elle soit ; mais j'ai été bien vite agréablement désabusé, car tout le monde est si enthousiaste pour chômer dignement notre fête nationale, qu'on a vraiment *qu'à laisser faire*.

Je remercie tous ceux qui, de loin ou de près, ont bien voulu *prêter* leur concours pour en rehausser l'éclat.

Il est bon de constater, au moins une fois l'an, le patriotisme qui anime nos concitoyens.—“ Le patriotisme est comme la foi : il aide à bien mourir,” a dit un écrivain célèbre.—Mais qu'est-ce donc que le patriotisme ? C'est l'amour ardent de sa patrie ; ardent amour veut dire : amour vrai, amour désintéressé, amour sincère. Qu'est-ce que la patrie ? La patrie, c'est le pays qui nous a vu naître ; c'est la ville, le village, le hameau où l'on a grandi ; c'est la montagne familière à nos regards ; ce sont les champs verdoyants qu'on a parcourus dans notre enfance ; c'est le petit lac aux eaux paisibles, c'est le ruisseau qui serpente en gazuillant dans la prairie, c'est le fleuve géant qui roule ses

ondes vers l'océan immense ; c'est le clocher qui nous a abrités de son ombre, c'est la vieille maison paternelle où l'on a vu le jour. La patrie, c'est la jeune mère qui a guidé nos premiers pas ; c'est le bon père qui a peiné fort, bien souvent, pour nous donner du pain et l'instruction ; c'est la bonne vieille grand'mère qui nous a appris, sur ses genoux, à balbutier les doux noms de *papa ! maman !* On ne peut pas oublier ces choses là ; ce sont des souvenirs toujours jeunes, même dans des cœurs déjà vieux. La patrie, c'est le prêtre qui nous a baptisés, qui a entendu notre première confession enfantine ; qui nous a donné pour la première fois le pain de vie et qui, plus tard, a béni l'anneau que le radieux fiancé passait au doigt de sa jeune épouse. La patrie, c'est le vieux curé qui a assisté, à leurs derniers moments, les bons parents que Dieu, dans sa miséricorde, nous avait donnés pour guides et soutiens. La patrie, mais c'est le cimetière où dorment les ancêtres. La patrie, c'est tout cela et plus encore : c'est même le vieux mendiant qui vient frapper régulièrement à notre porte, pour nous demander l'aumône, au nom de Dieu trois fois saint qui nous a placés, nous, à l'abri du besoin ; ce sont les miséreux, les pauvres qui souffrent, qui ont faim, qui grelottent de froid, l'hiver. La patrie ! mais c'est tout un peuple qui parle la même langue et qui se prosterne aux pieds du même autel. Voilà ce que c'est que la patrie, mesdames et messieurs.— Faisons un sérieux examen de conscience et demandons-nous bien sincèrement si nous sommes de bons patriotes, de bons fils, de bons pères, de bons citoyens observant bien les lois de notre pays.—Oui, pour être patriote, il ne suffit pas de le prôner bien haut, de faire des discours patriotiques une fois l'an, mais il faut pratiquer ce qu'on dit.

Pour être patriote, il faut vivre et laisser vivre ; l'égoïsme tue le patriotisme : donc, celui qui ne pense qu'à

soi n'est qu'un égoïste et ne sera jamais un patriote. Il n'a pas la moindre idée du patriotisme celui qui, malgré sa fortune, craint de dépenser un sou pour aider son frère dans le besoin ; ne connaît pas non plus ce que c'est que le patriotisme celui qui refuse d'aider un mouvement national et patriotique. Or, je profite de l'occasion pour supplier tous les Canadiens-français qui n'ont pas encore souscrits, de fournir leur obole, chacun suivant ses moyens, afin d'élever, sur la colline qui domine cette salle où nous sommes en ce moment, un Monument National où nous pourrons fêter la St. Jean-Baptiste, l'an prochain.

Le syndicat du Monument National est formé et incorporé—au-delà de 10,000 piastres sont déjà souscrites, dont une bonne partie est payée—c'est un magnifique résultat ; je remercie du fond de mon cœur tous nos compatriotes qui ont bien voulu prendre des parts dans cette œuvre nationale, et je compte que tous se feront un point d'honneur de les payer intégralement.

J'ai relu il y a quelque temps que, dans une guerre entre deux grands peuples de l'antiquité, l'argent étant venu à manquer d'un côté, les dames vendirent leurs bijoux pour acheter des munitions, afin de permettre à leurs maris, à leurs fils, à leurs frères, à leurs fiancés, de continuer la guerre.— Je ne vous demanderai pas ce sacrifice, ce soir, mesdames, car le syndicat du Monument National n'a pas l'intention de partir en guerre contre qui que ce soit ; au contraire, il désire vivre en bonne harmonie avec les différentes races qui nous entourent, et il veut simplement construire un édifice digne de la population française et catholique de Sherbrooke. Je vous demande donc, mesdames, de dire un bon mot, qui à vos époux, qui à vos fils, à vos frères et même à vos fiancés, en faveur de notre futur Monument National, où vous serez toujours les bienvenues—Ce que femme veut,

Dieu le veut !—Je continuerai à recevoir des souscriptions de parts de \$100, de \$25, de \$10 et même de \$5 pour les jeunes gens, afin de permettre à tous de contribuer à cette belle œuvre ; notre trésorier, M. Dugal, gérant de la Banque Nationale, recevra les fonds qu'on voudra bien lui confier.

Merci, mesdames et messieurs, d'être venus en si grand nombre clore cette journée, qui doit être mémorable pour nous tous, car elle nous rappelle les gloires du passé ; mais si nous ne voulons pas dégénérer, marchons toujours dans les sentiers tracés par nos pères.—Nous continuerons maintenant notre programme, que je vous prie de consulter, afin de ne pas perdre de temps à vous annoncer chaque numéro ; mais je ne puis me priver du plaisir de vous présenter l'orateur de la soirée, M. l'abbé Castonguay, un des actionnaires du Monument National, qui a bien voulu se déranger pour venir nous faire le discours de circonstance ici ce soir.



Voyage en Orient.

CONFÉRENCE AU SÉMINAIRE.

M. le Supérieur, messieurs,

Je ne vous obligerai pas de partir avec moi de Sherbrooke pour vous rendre à New-York ; de là, à travers l'Atlantique jusqu'au Havre, et du Havre à Paris : non, car je veux être seul au début de mon grand voyage, pour penser à ceux que j'aime et que je laisse derrière moi. Donc, si vous le voulez bien, nous partirons ensemble de Marseille, le plus grand port de mer de la Méditerranée.

Le 15 de mars 1906, j'arrivai de Paris à Marseille, à neuf heures du matin, après avoir passé la nuit sur le rapide P. L. M., ou Paris-Lyon-Méditerranée, en compagnie du Rév. Père Summa, Dominicain. Je me rendis immédiatement à l'hôtel de Rome, où m'avait donné *rendez-vous* Mgr Potard, de Paris, directeur de voyages en Terre Sainte.

Marseille est une grande et belle ville de 400,000 habitants, située sur la Méditerranée ; c'est la ville la plus commerçante et la plus florissante de tout le littoral : elle fut fondée, environ 600 ans avant Jésus-Christ, par des Phocéens venus de l'Asie Mineure.

L'hôtel de ville est remarquable par sa grandeur et son architecture ; l'aigle du grand capitaine, Napoléon Ier,

déploie ses ailes d'or audessus de la porte d'entrée principale. En général, les rues sont étroites et tortueuses ; mais il y en a de très-larges, très-longues et plantées de beaux arbres : entr'autres la "Cannebière," le grand boulevard des Marseillais, qui croient véritablement qu'il n'y a rien de comparable au monde, même à Paris, puisqu'un d'entre eux a dit plaisamment : "Eh ! mon *fioux*, — il parlait à un parisien — si vous aviez la Cannebière à Paris, on croirait que c'est un petit Marseille !" Pas difficile, le marseillais, hein !

Comme je n'avais qu'environ quatre heures pour visiter la ville, je me hâtai de monter en finiculaire sur le sommet de la montagne, où est construite la célèbre et splendide église de Notre-Dame de la Garde. Une immense statue de la Vierge Marie est placée sur une haute tour qui regarde la mer. De cette élévation, on a une vue vraiment féérique sur toute la ville qui étend ses ramifications presque sur les montagnes, qui la *bordent* de trois côtés de leur verdure, comme pour lui faire une couronne. On a devant soi la mer, à *perte de vue*, sillonnée de gros et de petits bateaux en nombre incalculable. La petite île d'If est à un mille et demi du rivage ; c'est sur cet îlot que François Ier fit construire le fameux château du même nom, ou château d'If, qui servit pendant longtemps de prison d'état. J'en ai visité les affreux donjons — quelle horreur ! des espèces de *niches* de six pieds carrés, taillées dans le roc ou construites d'énormes pierres de *taille* et d'égale hauteur, assez grandes pour qu'un homme puisse s'y tenir debout ou couché.

Ces *niches* sont éclairées par le haut par un petit *judas* de six pouces de diamètre surmonté d'un tuyau de même dimension. Je n'ai jamais rien vu de plus sombre et de plus sinistre que ces affreux cachots, même dans la trop fa-

meuse Tour de Londres qui a pourtant ses salles de torture et ses oubliettes. Je me trompe pourtant, j'ai vu *pire* que tout cela dans le palais des Doges, à Vénise, en revenant de Rome ; dans l'historique *pont des soupirs*, à côté, dessus et dessous, il y a des cachots partout. J'étais en compagnie de cinq Canadiens, dont quatre prêtres et un avocat ; comme je m'attardais un peu plus qu'il ne fallait à examiner un *couperet* ou guillotine, qui avait fait tomber tant de têtes dans les eaux vert-sombre du canal, un coup de vent violent fit tourner, en grinçant sur ses gonds rouillés, une énorme porte de fer qui se referma sur moi, me laissant dans une complète obscurité. Vous dire ce que j'éprouvai d'effroi, durant à peu près un quart d'heure, (pire que le quart d'heure de Rabelais !) serait impossible. Cette phrase cynique me vint tout à coup à la mémoire : " Vous qui entrez ici, perdez toute espérance ! " Il me semblait entendre les gémissements des malheureux prisonniers qui avaient tant souffert dans cette sombre cellule. Cependant, mes compagnons ne me voyant pas les suivre, revinrent sur leurs pas avec notre guide (Cicerone) qui comprit bien vite ce qui m'était arrivé ; il se hâta de me faire sortir—il me semble que j'étouffais déjà ! Il va s'en dire que je lui donnai une bonne *elemosina*, aumône ou pourboire.

Mais revenons à Notre-Dame de la Garde : pourquoi appelle-t-on ainsi cette église ? C'est parceque—je vous l'ai dit plus haut—une grande et belle statue de la Vierge Immaculée tend les bras vers la mer comme pour protéger les matelots, les pêcheurs, tous les navigateurs enfin qui s'élancent au hasard sur les flots bleus si perfides parfois de la Méditerranée.—*Ave stella maris !* oui, salut étoile de la mer ! Cette statue domine la ville, les phares et l'immensité des eaux ; quand elle est éclairée à *giorno*, le soir, c'est vraiment splendide. O Vierge bénie, que j'ai eu le bonheur

de saluer et de prier un moment, protégez, oh ! protégez le monde tout entier. Protégez la France qui, hélas ! est bien coupable ; cependant il y a encore *du bon* en elle, malgré les persécutions religieuses qui font en ce moment même pleurer les meilleurs de ses enfants.

L'excursion, ou pèlerinage si vous voulez, dont je faisais partie (nous étions 55), était presque toute composée de Français ; il y avait quelques prêtres, mais la majorité était des laïques. Eh bien ! tous ces Français, que des hommes à idées étroites veulent nous apprendre à mépriser, sont de même race, de même origine que nous. Voyons, soyons justes : prenons une famille de huit, dix à douze enfants, dans notre propre pays, et s'il se trouve un scélérat parmi eux, faudra-t-il pour cela jeter de la boue à la face de la pauvre mère, qui souffre pourtant bien assez de l'inconduite de son fils ? Va-t-elle le renier pour ses fautes ? Non ! son cœur maternel ne l'en aimera que plus. N'y a-t-il pas eu un Judas parmi les douze disciples du Sauveur ? et cependant, le Divin Maître n'a-t-il pas dit à cet égaré : " Mon ami, que venez-vous faire ici ? " — J'ai foulé de mes pieds indignes, oh combien ! la terre bénie du jardin de Gethsémani, où Jésus a passé et où Il a prononcé ces paroles de mansuétude. Il me semble que, depuis ce temps là surtout, je me sens plus de miséricorde au cœur pour ceux qui pourraient m'offenser, même malicieusement. . . .

Je disais donc que tous ces Français, mes chers compagnons de voyage, étaient profondément religieux. Comme j'ai été ému, lorsque l'un d'eux, un célèbre avocat du barreau de Paris, entonna d'une voix mâle et fière, ce beau chant bien français que j'ai appris quand j'étais enfant de chœur au collège :

" Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur,
Sauvez, sauvez la France
Au nom du Sacré-Cœur ! "

S'il se rencontre un mauvais fils sur douze enfants, s'il s'est trouvé un judas parmi douze apôtres choisis par Dieu Lui-même, à plus forte raison doit-il y avoir des milliers de méchants sur une population de 40 millions de Français. Oui, la France est bien coupable, mais elle ne peut périr ; non, la France ne périra pas : la France de Clovis, la France de St. Louis, la France de Jeanne d'Arc, la France de tant de Saints et de Martyrs, est immortelle ! Je sais qu'ici on enfonce les portes des églises, mais aussi je sais que là on adore Dieu et on vénère les reliques des Saints. La balance penchera du bon côté, je l'espère, et malgré la profanation du Calvaire de Tréguier, de ma Bretagne chérie, la patrie de mes ancêtres—(j'étais à Paris quand cette indigne profanation a eu lieu)—où j'ai vu de mes yeux enfoncez une église, malgré tous ces sacrilèges, dis-je, je crois en l'honneur de notre ancienne mère-patrie, parceque le peuple s'est soulevé comme un seul homme pour défendre son Dieu et ses autels. N'est-ce pas que le Tout-Puissant doit protéger du haut du ciel la France toute entière, mais en particulier ce petit peuple breton si profondément attaché à la religion de ses pères ?

A quatre heures de l'après-midi, je m'embarquai à bord du beau navire "l'Equateur," un des paquebots de la nombreuse flotte des Messageries Maritimes qui fait le service en Orient. Me voilà enfin sur cette mer Méditerranée, si fameuse dans l'antiquité par les combats homériques qui ont été livrés sur ses eaux. Ma première nuit fut très-agitée—j'étais fatigué et impressionné de tout ce que j'avais vu jusque-là.

A six heures du matin, "l'Equateur" longe les côtes de la Corse, la patrie de mon héros, du petit caporal qui fut le grand Napoléon qui a bouleversé le monde par ses guerres et ses conquêtes ; mais il a passé comme un météore qui

brille au ciel un moment, pour ne laisser après lui qu'une obscurité plus profonde, et combien de deuils et de monceaux de ruines! . . . "*Sic transit gloria mundi!*"

Les côtes de la Corse sont très-accidentées : partout des pics élancés, qui semblent défier la fureur des vagues qui viennent en gémissant mourir à leurs pieds : tels les rois de l'univers qui venaient humblement se prosterner aux pieds du vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, etc., etc. Je dévorais des yeux cette petite île aux montagnes couvertes de neige, où naquit, à Ajaccio, ce petit Corse intrépide que la trahison envoya prisonnier sur une autre île,—Ste. Hélène, dans l'Atlantique,—où il a du tant souffrir ; sa dépouille mortelle a été transportée aux Invalides de Paris, où j'ai vu son tombeau.

A dix heures a. m., nous entrons dans le détroit de Bonifacio, qui sépare la Corse de la Sardaigne. C'est là, m'a-t-on dit, qu'en 1855, sous l'empereur Napoléon III, la frégate *La Séduisante*, portant 3,000 soldats qui se rendaient à Sébastopol, en Crimée, vint se briser sur les rochers et se perdit corps et biens. Ce fut un épouvantable désastre pour la France ; mais ça n'empêcha pas les deux plus grandes puissances du monde, la France et d'Angleterre, de s'emparer du château-fort de toutes les Russies, de la tanière de l'Ours Moscovite. Une tour de pierre s'élève sur un pic avancé dans la mer pour rappeler aux voyageurs un des nombreux sinistres qui ont affligé notre ancienne mère-patrie. La Méditerranée n'en roule pas moins ses flots bleus ; les rochers *immuables*, où Napoléon vit le jour, n'en sont pas moins menaçants ! Nous voguons maintenant en pleine mer dans la direction de Naples. Vers trois heures du matin, j'entendis tout à coup les cris stridents de la sirène de "l'Equateur."—Pour moi, il n'y a rien de plus sinistre que ces coups de sifflet répétés de minute en minute et

surtout la nuit.—Je me levai en toute hâte, craignant un accident, mais le capitaine, qui avait oublié de nous prévenir, la veille, avait pensé à ce moyen pour faire lever les passagers, afin de leur faire admirer un des plus beaux spectacles que je ne verrai de ma vie, vivrais-je encore cent ans ! Nous étions à l'entrée de la baie de Naples, en face du Vésuve ; ce volcan était en pleine éruption : on entendait de fortes détonations, semblables aux bruits d'une puissante artillerie, puis une fumée épaisse sortait du cratère, mais se dissipait bientôt, pour laisser voir une lave rouge comme l'écarlate qui coulait le long du volcan—c'était sublime et terrifiant ! Je restai sur le pont du navire jusqu'au matin, en contemplation devant ce spectacle que je n'oublierai jamais.

La baie de Naples est une des plus belles du monde. A gauche, nous voyons l'île de Capri, où le tyran Tibère passa les derniers jours de sa vie criminelle ; a droite est la ville de Castellamare, élevée sur les ruines de Stabies, prise par Sylla, et ensevelie sous les cendres du Vésuve, comme sa voisine Pompéi, en l'an 79 de notre ère. Les églises de Naples sont d'une richesse inouïe, toutes construites de marbre de Sorrente, de Carrare et de Porphyre. J'ai vu dans la cathédrale deux ampoules contenant un peu de sang coagulé du martyr St. Janvier, évêque de Bénévent ; il se produit ici un fait extraordinaire, m'a-t-on dit : quand ce sang est exposé à la vénération des fidèles, il se liquéfie et entre en ébullition à la fête du saint évêque, le 19 septembre.

Que dire de Pompéi dont on a déjà dit tant de choses ? Il faut voir de ses yeux pour bien se rendre compte ; j'avais déjà lu bien des descriptions de Naples, de Pompéi et de ses ruines colossales, du Vésuve que des auteurs ont comparé à l'entrée de l'enfer, mais je n'en avais qu'une idée vague avant de les voir. En parcourant ces ruines grandio-

ses, on est littéralement saisi d'émotion, d'horreur et d'épouvante en pensant aux milliers d'êtres humains ensevelis sous les cendres et les laves du volcan ; oui, des milliers et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, lancés dans l'éternité, devant le juge suprême des vivants et des morts, si peu préparés cependant pour recevoir leur sentence. Les mœurs de ce temps-là étaient bien dépravés ; les ex-votos et les gravures le prouvent amplement : la luxure était le dieu de la majorité pour ne pas dire de tous les citoyens. Ah ! Dieu tout-puissant, pitié pour ces infortunés ! mais non, la mesure était comble ; le cratère vomit des flammes et lança des torrents de feu sur ces infidèles qui furent bientôt calcinés. L'enfer et les démons les attendaient, Dieu vengeur, si vous ne leur avez fait miséricorde ! . . . J'avais hâte de m'éloigner de toutes ces horreurs ; je descendis de la montagne, sautai dans une barque (elles sont légions) et me fis conduire sur le territoire français, c'est-à-dire sur "l'Équateur," qui était à l'ancre dans le hâvre. *A reviderlo, Napolitani!* non, pas au revoir ! mais adieu, Napolitains.

Notre bateau se dirige maintenant sur Athènes, la capitale de la Grèce. Vers minuit, plusieurs passagers se lèvent pour voir le volcan Stromboli, dans une des îles de Lipari, qui était aussi en éruption, comme le Vésuve. Les forges des Cyclopes sont donc toujours en opération dans les entrailles de la terre ! A deux heures, nous entrons dans le détroit de Messine qui sépare la Sicile de l'Italie, au sud des Calabres. Je passai le reste de la nuit en cauchemars : les Titans, les Cyclopes et tous les diéux infernaux s'étaient coalisés pour m'empêcher de dormir tranquillement dans les bras du bienveillant Morphée. Je me réveillai, le matin, plus brisé que la veille ; le soleil, qui était déjà haut à l'horizon, brillait dans tout son éclat, "L'Équateur" fendait

les ondes de la mer Ionienne qui était légèrement agitée par de doux zéphirs. C'était dimanche matin, le 18 mars ; un autel avait été dressé sur le pont, par ordre du capitaine, et les drapeaux de la France en formaient le fond. La messe commencée, on entonna le *Credo*, tout comme en Canada ; une dame belge chanta avec *brio* le beau cantique à Marie :

Vierge, étoile des mers,
Levez-vous sur ma tête ;
Calmez les flots amers
Et chassez la tempête !

Je me sentis si ému que de douces larmes coulèrent de mes yeux ; ce chant me rappelait de si doux souvenirs, à des mille lieues de ma patrie ! j'avais entendu et chanté moi-même ce cantique suppliant et mélodieux, à la maison paternelle et au collègue.—J'admire les Belges, qui sont très-polis, très-instruits, bons causeurs et excellents chrétiens ; nous en avons plusieurs ici, à Sherbrooke, qui sont de braves citoyens : quand la *tête est bonne*, n'est-il pas vrai que tout le corps s'en ressent ?—Les Belges vivent heureux dans leur beau et prospère petit royaume, sous la houlette d'un bon roi, sa très-gracieuse Majesté Léopold II.

Dans l'après-midi, on chanta les vêpres, à trois heures ; puis le chapelet et la prière du soir, à neuf heures.—N'était-ce pas édifiant ? Les nombreux passagers Arméniens, Coptes, Russes, Turcs, Musulmans s'approchaient toujours de notre groupe, nous regardaient et nous écoutaient tout ébahis. Il y en avait un grand nombre *entassés* dans la troisième classe avec leurs chiens aussi hargneux et aussi sales qu'eux-mêmes.

Le 19 mars, fête de St. Joseph, nous passons entre le Péloponèse et l'île de Cérigo, ou ancienne Cythère, (où la belle Vénus avait ses autels) qui est aride et désolée, proba-

blement en punition de ses infamies. En passant près du cap de Matapan, nous voyons sur son sommet un hermitage d'où un vieux moine nous salue de la main.—Heureux mortel ! Aux pieds du cap, au fond de la baie de Calamata, est le beau village du même nom, composé de maisons toutes blanches qui ressemblent de loin à d'énormes boules de neige. Nous passons ensuite près de l'île d'Hydra, puis nous entrons dans le Pyrée, aux portes d'Athènes. A l'arrivée du bateau, une foule de petites barques se pressent à l'entour ; les bateliers nous tirent par nos habits pour nous y faire monter. Ce sont des cris, même des jurements, d'après les figures courroucées, mais je ne comprends rien au grec moderne ; je n'en ai guère jamais plus compris à l'ancien.

En 1571, le saint Père Pie V, dominicain, eut une vision : Sa Sainteté vit en songe la destruction des flottes mahométanes dans le golfe de Lépante. Cette victoire rendit l'indépendance au petit peuple grec, si brave et si courageux ; mais en 1827, la Grèce opprimée de nouveau par ses terribles et puissants voisins les Turcs fit appel à la France, à l'Angleterre et à la Russie, dont les flottes réunies détruisirent pour jamais, je l'espère, la puissance musulmane, à la grande bataille de Navarin.

Athènes était autrefois une ville célèbre de l'Attique, célèbre surtout par ses beaux-arts et ses hommes éminents. Elle compte environ 100,000 âmes ; elle est depuis longtemps la capitale de la Grèce. Je suis passé devant le palais du roi George ; c'est un grand parallélogramme sans prétentions architecturales, mais très-propre, avec en avant de splendides jardins de fleurs et d'arbustes rares. Toute la ville d'Athènes m'a d'ailleurs paru très-propre, excepté le vieux quartier qui laisse un peu à désirer sous ce rapport.

Après avoir visité la ville, nous montons sur une espèce de grand monticule où sont encore les ruines du temple de Minerve, du Parthéon, de l'Acropole enfin, où tant d'orateurs distingués ont fait retentir les échos de leurs non moins célèbres accents ; où tant de sages philosophes ont enseigné les lois : tels que Périclès, Sophocle, Solon, Démosthènes, Alcibiade, Socrate et tant d'autres. Les fûts de colonnes de marbre, de porphyre, d'onyx, de mosaïques s'entassent pèle-mêle—c'est une véritable *orgie* de marbres ! si je puis m'exprimer ainsi.—Le panorama qui se déroule à nos yeux, de l'Acropole, est vraiment ravissant ; à nos pieds est la fameuse arène des Jeux Olympiens. J'ai vu la prison où est mort Socrate dans le flanc d'un rocher, à un demi mille de la ville ; c'est un cachot fermé de barres de fer rouillé, où ce grand philosophe, accusé injustement d'athéisme, fut condamné à *boire* la *ciguë*.

Vers trois heures p. m., nous retournons prendre notre bateau qui se dirige sur Smyrne ; à six heures, il entre dans la mer de l'Archipel, ancienne mer Égée. A droite est Solamine, où combatit Thémistocle ; Marathon est non loin de là ainsi que Samos qui est une petite république indépendante des Grecs, mais qui paie une indemnité aux Turcs. C'est de là qu'eut lieu la déportation de milliers de jeunes Grecs, garçons et filles, tout comme les malheureux Acadiens. Tout près des côtes, nous voyons d'énormes banquises blanches que quelques passagers croient être de glace, tandis que ce sont des bancs de sel déposé par la mer. Nous longeons l'île de Ténados, en face de laquelle se trouvait Troie qui soutint un siège de dix ans contre les Grecs. Un peu plus loin nous voyons la belle, la riche et grande île de Mitylène.

Nous sommes maintenant dans les eaux turques, puisque nous approchons de Smyrne, construite en amphithéâtre au

fond d'une baie magnifique. Cette ville renferme 175,000 âmes ; elle a d'énormes bazars, que nous appelons magasins, où l'on vend de tout. Il est difficile d'en faire une description ; cependant, imaginez, par exemple, une rue large de dix à douze pieds, longue de quatre, six, douze à quinze arpents, bordée des deux côtés par des enfoncements dans les murs de huit à dix pieds de largeur, hauts de six à huit pieds ; toutes ces petites cases sont sous un même toit et séparées les unes des autres par une frêle cloison, et vous aurez une idée des bazars d'Orient. Il va sans dire qu'il y en a de beaucoup plus grands. Chacune de ces cases est remplie, qui de soiries les plus variées, qui de vieilles armes turques, qui de ferrailles hétérogènes, de légumes ; une autre de fruits, une autre de café, de thé, etc. : c'est vraiment curieux. Aux deux bouts de chaque rue se trouve un comptoir où vous pouvez changer l'argent de tous les pays (mais pas sans vous faire voler !) pour les affreuses pièces turques qui n'ont de valeur qu'en Turquie, je crois. Quand on a vu un bazar dans une ville turque, on a vu tous les autres, car ils se ressemblent tous. Nous avons été faire une petite visite à Mgr Marengo, archevêque de Smyrne, qui nous a très-bien reçus, mais à la mode orientale ; Sa Grandeur nous a fait servir un petit bol de café noir et des cigarettes turques, même aux dames.

Nous quittons Smyrne à cinq heures p. m., pour Constantinople, ou Stamboul en langue turque. Dans l'Archipel, le long des côtes, sont échelonnés de beaux et grands villages aux maisons blanches qui font un très-joli contraste sur les arbres et les champs verts qui les environnent. La nuit répand bientôt son ombre sur ces superbes paysages, à mon grand désappointement. Pendant mon sommeil, je fus éveillé en sursaut par des coups redoublés à la porte de ma cabine ; je me levai d'un bond, croyant le feu au navi-

re, mais c'était ma voisine, une grande et anguleuse anglaise de Londres qui donnait des signes de folie depuis notre départ de Marseilles : elle fut mise *au secret*. Au point du jour, nous entrons dans les Dardanelles que je désirais voir depuis si longtemps. L'entrée du port émerveille ; de nombreux minarets de la ville, que nous voyons de loin, s'élancent dans les airs comme pour défier le ciel. Il y a de belles et puissantes fortifications de chaque côté de la rade.

En 1444, Constantinople fut prise par Mahomet II ; les Grecs étaient commandés par Constantin. Ils se réfugièrent dans Ste. Sophie, immense cathédrale bâtie sous Justinien, au nombre de 60,000, croyant échapper au glaive musulman ; mais hélas ! tous furent massacrés, même les femmes et les enfants qui étaient plus nombreux que les hommes, puisque ceux-ci combattaient au dehors : ce fut un atroce carnage. Un large escalier de pierre, aux marches presque insensibles, fait le tour de cette grande église et monte en spirale jusque sur le toit. Mahomet II, couvert du sang des chrétiens, entra dans Ste. Sophie par cet escalier, monté sur son fier coursier blanc, couvert d'écume et de sang, et il en prit possession au nom d'Islamisine. Constantin I le Grand, empereur romain, contribua à l'établissement du Christianisme dans son empire dont il transporta le siège à Byzance qui prit en son honneur le nom de Constantinople.

N'entre pas qui veut à Stamboul ; il faut être muni d'un bon *passé-port bien en règle* et visé au consulat. Cependant, malgré toute la police du Sultan, qui craint toujours d'être assassiné par les étrangers, les Turcs se sont fait jouer un bon tour dont nous avons bien ri, par un Canadien, un prêtre de Chicago, qui voyageait avec nous. Ce bon abbé avait égaré son *passé-port*, ou l'avait perdu, je ne

sais trop ; dans tous les cas, il lui était impossible de descendre du navire sans cette pièce d'identification. Il était à côté de moi sur la passerelle, quand il pensa tout à coup à son *celebret* qui était respectueusement plié dans sa poche —le sortir, le déplier majestueusement aux yeux ébahis de l'officier turc fut l'affaire d'un moment. Ce Musulman ne comprit rien au latin de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Chicago, mais quand il vit "United States of America" écrit en gros caractères, surmontés de l'aigle américain, il s'inclina poliment et M. l'abbé passa.

Constantinople est une grande ville de près de 500,000 habitants ; elle est belle de loin, mais pas de près. Elle se divise en quatre grands quartiers : Scudari, Péra, Gale-ta et le vieux Stamboul, le Constantinople des Byzantins. Les nombreux palais du Sultan *rouge*, Abul-Amid, sont merveilleux, surtout celui qu'il habite ordinairement. La belle et très-vaste église de Ste. Sophie, dont je parlais tout à l'heure, a été convertie en Mosquée musulmane ; les fresques et les splendides mosaïques ont été *défigurées* par d'affreux badigeonnages à la chaux ; les autels du Dieu vivant ont été démolis pour faire place à des espèces de chaires surmontées de baldaquins bigarrés, où un disciple quelconque de Mahomet lit le Coran.

Savez-vous qu'il n'est pas permis à un chrétien d'entrer dans une mosquée sans enlever ses souliers, ou mettre pardessus d'affreuses *clagues* sales que les Turcs appellent *babouches*, et encore faut-il payer deux francs pour leur usage, pendant la visite du temple. "*Dura lex, sed lex Turcorum!*"—oui, la loi est dure, mais c'est la loi des Turcs.

Les Musulmans prient dans Ste. Sophie, comme dans toutes leurs mosquées, d'ailleurs, en se prosternant le front contre terre et tournés du côté de La Mecque, leur ville sainte, qu'on dit posséder le tombeau de Mahomet, le fondateur de

la religion musulmane ; ils prient également n'importe où : sur les places publiques, dans les chars, sur les bateaux, etc. Ils nous font ôter nos bottines pour entrer dans leurs temples, mais eux gardent sur leur tête le fez traditionnel, ou bonnet rouge que tout bon Turc doit porter par tous les temps.

Ça me rappelle un petit incident drolatique,—mais qui aurait fort bien pu tourner au tragique—arrivé dans l'église du Saint Sépulchre, à Jérusalem ; une petite sœur de St- Vincent-de-Paul, toute de blanc habillée, que j'avais rencontrée, le matin même dans la mosquée d'Omar, en fut la héroïne. Comme il y avait beaucoup de visiteurs ce jour-là, la sœur ne put se procurer des babouches pour mettre par dessus ses souliers, pour entrer dans la mosquée. Or, un grand soldat turc, d'au moins six pieds, obligea la sœur à se mettre en *pieds de bas*. Dans l'après-midi, on rencontra le même soldat qui était de garde au tombeau de Notre-Seigneur, et la petite sœur,—qui n'avait pas cinq pieds—y faisait sa visite en même temps que nous. Elle reconnut aussitôt son bourreau du matin dont la nuque était recouverte d'un long fez rouge ; faire un bond prodigieux, enlever le fez du Turc et le jeter par terre fut l'affaire d'un moment pour la petite sœur, qui lui dit : “Grand saligaud de musulman, tu m'as fait ôter mes bottines dans ta mosquée, ce matin, eh bien ! ôte ton fez dans l'église du Saint Sépulchre !” Le Turc furieux dégaina à demi son grand sabre, mais le replaça aussitôt dans sa gaine—heureusement pour la petite sœur aux yeux pétillants de malice,—parce qu'il vit qu'il y avait au moins une cinquantaine de chrétiens prêts à la défendre. Plusieurs portent le turban, grand mouchoir enroulé autour de la tête ; le *coufief* est un autre espèce de mouchoir blanc dont les étrangers surtout couvrent leurs chapeaux pour se préserver des rayons

trop ardents du soleil d'Orient. Le *burnous* est un grand manteau blanc ou jaune dont on se recouvre tout entier, aussi pour diminuer l'intensité de la chaleur; mais ce qui m'a paru le plus curieux, c'est la culotte turque; un peu taillée à la zouave, et qui pend si drôlement entre les jambes, presque jusqu'à terre, que ça donne une apparence ridicule à celui qui la porte. Ici comme à Smyrne, il y a d'énormes bazars, divisés en infinité de compartiments sous un même toit. Nous avons fait une jolie excursion sur le Bosphore, aux eaux merveilleuses d'un vert émeraude, mais tellement claires, transparentes, que sur le pont du bateau, on distingue les cailloux à une grande profondeur.

Les femmes musulmanes sortent toujours voilées dans les rues, sur le bateau, dans les chars, etc.; ce n'est pourtant pas pour cacher leur joli minois aux regards des curieux, car les trois ou quatre spécimens que j'ai entrevus sans voile n'avaient rien de bien attrayant. Presque tous les Turcs portent à la main une chaînette de graines de corail, d'ambre ou de pierres précieuses, ressemblant un peu à notre chapelet, moins la croix qui est remplacée par un gland jaune, rouge, bleu, vert ou violet. Que disent-ils sur ces grains? pas l'*Ave Maria*, bien sûr, mais ces mots: "Allah! Allah! Mahomet rasouli Allah!" c'est-à-dire: Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Le vrai chapelet musulman est formé de 99 grains représentant les 99 attributs de l'Être divin, d'après le Coran. En faisant glisser chaque grain entre leurs doigts, les Turcs répètent un attribut d'Allah, quand ils les savent, mais le plus souvent ils disent ce que je viens de vous répéter.

Les rues sont d'une malpropreté extraordinaire et sans pareille; il n'y a pas de bureau d'hygiène—c'est dire qu'il n'y a pas d'officiers qui s'occupent de la propreté ni de la santé publique, comme notre brave chef de police de Sher-

brooke.—Les nombreux chiens jaunes ou bigarrés de toutes nuances, sales et puants, sont les officiers de la voirie ; (*sic* !) malheur à l'étranger qui se permettrait d'en frapper un qui lui barrerait le passage sur le trottoir, même d'en pousser un du pied : il faut en faire le tour, en passant dans la boue ou dans quelque chose de pire, voilà ! A Galata, le quartier aristocratique de tous les *pachas* et de tous les noms en A, se trouvent les ambassades de l'Asie, de l'Europe et des deux Amériques. La Corne d'or coule ses eaux paisibles dans le Bosphore, qui lui-même est une *décharge* de la Mer Noire, et va se jeter dans le détroit des Dardanelles.

Adieu Stamboul, *tu n'auras pas mes os* !—Je respire enfin de nouveau sur la terre française, sur mon superbe bateau, "l'Equateur," qui semble souffrir de voir sa carène mouillée dans les eaux impures de la Turquie.

Notre navire vient de nouveau faire escale à Smyrne, d'où nous nous rendons à Ephèse, en chemin de fer, en trois-quarts d'heure. Cependant, avant d'arriver aux ruines colossales de cette ancienne ville célèbre, il nous faut marcher une demi heure, ou bien monter de petits ânes aussi revêches que leurs propriétaires. Il y a ici les ruines de la cathédrale de St. Jean l'Evangeliste, 1er évêque d'Ephèse, le disciple bien-aimé du Sauveur. La bienheureuse Vierge Marie y habita avec St. Jean après la consommation de la plus grande iniquité de l'univers : la mort du Christ sur le Golgotha de Jérusalem. C'est là aussi que fut tenu le troisième concile œcuménique.

Tout est maintenant bien désolé et couvert de ruines et quelles ruines ! des marbres à profusion et toujours des marbres de couleurs variées ; des mosaïques, en gros et petits morceaux, sont éparpillés partout dans les champs. Dans la cathédrale, dans le temple de Diane, l'hippodrome, les théâtres, la bibliothèque, etc., il n'y avait que du

marbre ; il y en a beaucoup plus qu'à Athènes. L'amphithéâtre était bâti sur le penchant d'une montagne, dont les gradins, tous construits de marbre, pouvaient loger 100,000 personnes ; ça dépasse tout ce que l'imagination peut rêver ! Dans le temple de Diane est maintenant un marais, où les grenouilles croassent en paix, en se chauffant au soleil, sur les fûts de colonnes de marbre et de porphyre renversées.

En quittant de nouveau Smyrne, après l'excursion d'Éphèse, nous nous dirigeons sur l'île de Rhodes, si célèbre autrefois par les prouesses de ces fiers chevaliers de toute l'Europe, qui se donnaient là rendez-vous, avant de se rendre à Jérusalem pour défendre les lieux saints. Rhodes est une petite ville de quatorze mille habitants, à peu près la population de Sherbrooke ; elle est le chef-lieu de l'île, qui est une des îles les plus fertiles de l'Archipel. Il y a encore des fortifications formidables. La plus belle rue porte le nom de Rue des Chevaliers ; sur le fronton de chaque porte des maisons de cette rue sont encore les écussons des braves qui les habitaient du temps des croisades. On voit là les plus grands noms de France et de Navarre ; plusieurs de ces maisons, ou petits châteaux-forts, sont encore flanquées de bastions surmontés des armes de la France et de tous les pays catholiques de l'Europe. En 1522, une petite armée de preux, 600 chevaliers et 6,000 Arabes en tout, se défendit vaillamment pendant trois jours contre une armée formidable de 200,000 Musulmans ; c'est incroyable ! Les assaillants étaient sur le point de se retirer, quand un traître livra la place aux Turcs qui ont élevé un tombeau (que j'ai vu) à ce nouveau Judas. Le colosse de Rhodes reposait sur deux tours que l'on voit à l'entrée du port.

Nous partons maintenant pour Beyrout, en passant près de l'île de Chypre, où nous ne pouvons arrêter à cause de la tempête. L'Orient est plein de villes en ruines qui ont été glorieuses dans le passé. Beyrout ressemble un peu à Québec de loin, elle en a à peu près la population ; c'est là que nous prenons le chemin de fer pour Damas. Ce trajet ressemble à celui des montagnes rocheuses, dans l'ouest de notre pays, mais les montagnes sont ici celles du Liban si souvent mentionnées dans la bible, à cause de ses fameux cèdres qui ont servi à Noé pour la construction de l'arche et à Solomon pour celle du temple de Jérusalem.

Notre train serpente gracieusement à travers monts et vallées—c'est féérique. Audessus de nos têtes, on voit d'énormes pics couverts de neige tandis qu'à nos pieds se trouvent des fleurs et de la verdure ; sur le penchant des collines, il y a des oliviers et des vignes en abondance. A certains endroits, le train monte en zigzags sur un chemin à crémaillère jusqu'à une altitude de 4,000 pieds. Il y avait une heure que nous avions quitté Beyrout quand, tout à coup, nous vîmes de nouveau apparaître la ville à nos pieds. C'est ici, qu'en 1852, Abd-el-Kader, fait prisonnier en Algérie, fut envoyé pour pacifier les Arabes du Liban. Enfin, après maints détours dans les montagnes, notre train file à toute vapeur sur Damas ; il *stoppa* à *Zehlei*, belle ville de 30,000 âmes, la plus considérable du Liban, d'où viennent nos braves concitoyens, les MM. Shasha. Damas est une belle ville de 150,000 habitants qui ressemble à un oasis dans un désert ; il y a une très-belle et très-grande Mosquée, celle des Omniades, où l'on prétend que se trouve le tombeau de St. Jean-Baptiste : il y a en effet un très-beau mausolée au centre du temple, mais est-ce bien là que se trouve la dépouille mortelle de notre saint patron ?...J'ai visité la maison d'Ananias, où St. Pierre, le chef des Apô-

tres, demeura quelques temps. A quelques milles de la ville, on nous montre l'endroit précis où St. Paul fut terrassé quand Jésus lui apparut et lui dit : "Saul, pourquoi me persécutes-tu?"

Cette ville renferme beaucoup de souvenirs historiques, entr'autres, le tombeau du grand Saladin; l'empereur Guillaume y a déposé une couronne, lors de son voyage en Terre Sainte. Les Révs. Pères Jésuites y ont une très-belle église qui renferme la maison où vivait St. Jean-Damas-cène. On rapporte que ce *bon saint* eut la main droite coupée par ordre du khédive de Damas, mais il supplia tellement la Ste. Vierge qu'Elle fit un miracle en sa faveur : son divin Fils colla la main de son fidèle serviteur; des chrétiens le descendirent dans un panier d'osier par une fenêtre, que j'ai vue, et il s'enfuit à Jérusalem où il se fit moine. J'ai entendu la messe dans la maison même où St. Paul fut baptisé par Annanias.

A quelques heures de Damas se trouvent les ruines de Baalbec, l'ancienne Héliopolis. Nous avons pris le temps de faire une courte visite au Patriarche d'Antioche—c'est le pape de l'Orient.—Sa *Béatitude* nous a reçus d'une façon très-cordiale, grâce toujours à notre habile et dévoué guide, Mgr Potard, de Paris. Sa cathédrale est splendide : des marbres à profusion, du porphyre, de l'agate et des mosaïques. Il n'y a pas de tabernacle dans l'église, mais le *St. Sacrement* est placé dans une colombe d'argent, incrustée d'or, suspendue audessus de l'autel. Il y a dans la ville des fabriques très-curieuses d'objets de cuivre; de nombreux enfants travaillent à ces différents objets d'art, avec des petits marteaux et des *repoussoirs*—c'est très-intéressant.—Quand nous passons près des divers groupes d'enfants, chacun d'eux nous demande un *bachiche* ou aumône.

A Damas, nous prenons le train pour Tibériade et nous recommençons à *zigzaguer* dans les montagnes du bas Liban. Ça dût être un travail de vrais Titans de bouleverser ces masses énormes de rochers, de les couper, de les percer peut-être à cent endroits différents. Après des détours innombrables, nous arrivons tout à coup au lac. Quelle vue splendide, quels souvenirs s'y rattachent ! C'est bien ici que Jésus, fils de Dieu, a commencé ses prédications ! C'est bien ici qu'un jour, marchant sur les eaux, Il dit à St. Pierre : "Homme de peu de foi, que craignez-vous ?" C'est bien ici qu'a eu lieu la pêche miraculeuse !

Nous sautons dans des barques conduites par des bateliers aux mêmes costumes, aux mêmes allures que du temps de Notre-Seigneur. Nous traversons la mer de Galilée pour nous rendre à la petite ville de Tibériade, bâtie par Tibère, sur les bords du lac du même nom.

Quelles poignantes émotions s'emparent de mon pauvre cœur au souvenir des miracles accomplis ici par le Sauveur ! Comme j'aurais voulu les partager ces émotions avec tous ceux que j'ai aimés, mes amis de l'enfance, et avec tous ceux que je connais et que j'aime à Sherbrooke ! Oh ! comme je suppliai le Dieu *trois fois* saint d'avoir pitié de moi et de mes amis du Canada ! Comme je me reconnaissais indigne, oh, combien ! de naviguer sur les eaux où avaient marché Jésus et St. Pierre !—Enfin, après deux heures de promenade sur le lac, nous arrivons à la ville, où nous logeons chez les Pères Franciscains.

Un jour, un Américain qui voyageait dans ces parages, prit une barque en demandant au batelier de le conduire partout où Notre-Seigneur avait marché. Le cicerone qui n'était pas fon, mais pas scrupuleux, promena mon Yankee pendant une demi-journée sur les eaux du lac, prétendant

que Jésus avait marché partout. Après cette promenade, l'Américain demanda son compte à l'Arabe ; celui-ci lui dit : “ 50 francs, votre altesse ! ” L'Américain, flatté du titre d'altesse qu'on venait de lui décerner, (il n'y a que des colonels, des généraux ou des professeurs dans son pays) paya, mais fit cette réflexion : “ By jove ! la prochaine fois que je reviendrai ici, je marcherai moi aussi sur l'eau, ça coûtera moins cher ! ”

De Tibériade, nous partons à cheval pour le mont Thabor, où eut lieu la transfiguration ; il nous faut chevaucher pendant neuf heures sans désemparer, à travers des montagnes et des fondrières. Nous traversons la plaine où Saladin et ses Musulmans anéantirent les croisés commandés par Guy-de-Lusignan ; des milliers de chrétiens furent faits prisonniers, beaucoup eurent la tête tranchée par le formidable cimetière des disciples de Mahomet. Vers le soir, nous arrivons sur le sommet du Thabor, littéralement *moulus* ! tous les os nous font mal ; pour ma part, je me laissai glisser de mon cheval et ne pus me mettre sur mes pieds qu'avec l'aide du bon Père Ignace, qui est un prédicateur hors ligne. Un petit bol de café noir me remit un peu, puis je visitai, avec les autres membres de la caravane, les solides fortifications des anciens chevaliers des croisades. Quelle vue, quel panorama ! Le soleil se couchait derrière les montagnes, où est bâtie Nazareth, que l'on entrevoyait à droite ; il lançait ses reflets d'or sur le mont Thabor qui paraissait tout en feu, sur le mont des béatitudes, à gauche, et sur l'immense plaine déjà couverte de verdure aux tons variés. Vraiment, j'étais tenté de dire comme St. Pierre : “ Seigneur, Seigneur, je crois ! Je veux ici planter ma tente pour y vivre de votre amour et de la vue de vos merveilles. ”

Après quelques heures de repos bien mérité, je vous l'assure, nous montons à dos d'âne pour nous rendre à Na-

zareth. Encore un voyage bien fatigant de cinq heures ; mais qu'étaient ces petites misères comparées à celles de la Ste. Famille ? le bonheur de voir pour la première, et peut-être pour la dernière fois, ces lieux bénits, nous en dédommageait bien.

Nazareth a le même aspect qu'il y a dix-neuf siècles, nous dit-on. C'est ici que l'ange Gabriel a annoncé à Marie qu'Elle serait la Mère de Dieu ; c'est là que l'on voit la crypte où habita la Sainte Famille. Plus loin, cette grotte taillée dans le roc est bien l'atelier de St. Joseph, où Jésus-enfant faisait de petites croix, en jouant ; de belles chapelles ont été élevées sur ces sites vénérables. La Synagogue est construite sur la pointe d'un rocher ; Jésus y fit son premier sermon, mais les Juifs, scandalisés de sa mansuétude pour les pécheurs, voulurent le précipiter en bas— cependant, Il leur échappa et s'enfuit à Magdala, au bout du lac Tibériade, patrie de Ste. Madeleine repentante. Nazareth est la ville la plus propre de l'Orient. Les hommes sont revêtus d'une espèce de tunique, tout comme au temps de Notre-Seigneur ; les femmes portent encore un costume semblable à celui que portait la Vierge Immaculée. Quelles douces figures ont ces femmes et surtout les jeunes filles, de vraies madones ! quelle gracieuseté dans leur démarche et tous leurs mouvements ! J'en ai vu plusieurs venir puiser de l'eau à un ruisseau avec des amphores (cruches ou urnes) qu'elles placent avec beaucoup de grâce sur leur tête nue ; j'ai eu peine à en soulever une avec mes deux mains. Elles vont aussi pieds nus et elles relèvent avec modestie leurs jupes en entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

Nous avons visité le couvent des Sœurs de Nazareth et celui des Sœurs de St. Joseph ; puis l'école des Frères des Ecoles Chrétiennes, qui instruisent les enfants des Arabes, des chrétiens et même des Turcs. Ces sœurs et ces frères

sont Français pour la plupart ; ils nous ont fait chanter une chanson de Botrel en français, va s'en dire, et une autre en arabe.

Enfin, nous sommes montés sur la partie la plus élevée de la ville, chez les frères Salésiens, fondés par Dom Broco ; c'est un orphelinat superbe qui domine Nazareth, la plaine et tous les environs. Nous avons été reçus chez les bons frères de St. François de Sales ou Salésiens, comme on les appelle, au son de la fanfare. Sur le toit de ce bel établissement, on aperçoit le mont Thabor, à gauche, où il nous a été si pénible de monter hier ; à droite, on voit Naïm, où Jésus ressuscita le fils de la veuve. On aperçoit dans le lointain un coin de la mer Méditerranée ; Séphorée, la patrie de notre grande Thaumaturge, Ste. Anne ; plus loin, très-loin, le mont Carmel. Les frères ont une très-belle et spacieuse chapelle ; audessus de l'autel se dresse la plus belle statue que l'on puisse voir de Jésus adolescent. Quelle figure divine, dont les yeux nous suivent à quel- qu'endroit que nous nous placions ; les lèvres semblent sourire, et quel sourire ! Je n'ai pu savoir le nom de l'artiste sculpteur qui a fait ce chef-d'œuvre, mais je retournerais en Palestine seulement pour revoir cette statue presque déifiée.

Je quittai Nazareth avec regret pour me rendre à Caiffa—en voiture pendant six heures, sur une assez belle route (ancienne voie romaine). Caiffa est bâtie au fond d'une belle et grande baie dans laquelle il y avait, à notre arrivée, trois navires à l'ancre et une infinité de petites barques. Nous montons directement sur le mont Carmel, où de bons moines—les Carmes déchaussés,—nous reçoivent avec la plus grande urbanité. Le couvent est construit sur une pointe de rocher qui s'avance dans la mer. Le soleil, cet astre lumineux qui éclaire le monde, disparaissait en ce moment derrière des nuages de pourpre ; la mer azurée

en reflétaient les rayons lumineux. On voyait à nos pieds Caïffa ou ancienne Porphyre avec des maisons blanches à toits plats ; le couvent des Dames du Carmel, à plusieurs pavillons blancs, ressemblant aux ailes blanches de l'alcyon étendues sur un beau tapis vert aux nuances variées. C'est ce qui frappe le plus en Orient dans les champs de quelques arpents ; on voit l'herbe par bandes de différentes couleurs : vert pâle, vert foncé, vert émeraude, ondulées par la brise—c'est très-joli. Les vagues déferlaient sur les rochers, en poussant des gémissements plaintifs, qui ressemblaient aux sanglots du prophète Elie qui vécut dans une grotte, en amont de la pointe du Carmel, environ 900 ans avant Jésus-Christ ; Elie, comme son émule le prophète Enoch, fut enlevé au ciel par les anges. Il paraît que ces deux bons saints reviendront sur la terre, en compagnie de Notre-Seigneur, au jour du jugement.

A droite du Carmel, de l'autre côté de la baie, on voit St. Jean d'Acre, ancienne Ptolémaïs, qui eut l'audace de résister au général Bonaparte qui en fit vainement le siège pendant deux mois, en se rendant en Égypte. Nous faisons le trajet de Caïffa en voitures, et quelles voitures ! quelque chose qui ressemble aux *express* de nos bouchers, ou aux *roulottes* des Bohémiens entourées d'une toile qui a été blanche jadis ; vous dire que les ressorts sont *durs* n'est pas exagéré. Nous partons dans l'après-midi, vers trois heures, et nous n'arrivons à Zamaria, petit village juif, qu'à neuf heures du soir, passablement fatigués. Il faisait très-chaud et il n'y avait pas d'arbres le long du chemin ; les arabes les détruisent tous. Le déboisement systématique est la ruine de la Galilée, de la Judée et de la Palestine.

Après un frugal repas, nous sommes dispersés dans trois mauvaises auberges où les puces et les punaises avaient élu domicile peut-être du temps de Judas l'Isariote ; c'est vous

dire que nous n'avons dormi que d'un œil. Il fallait bien se débarrasser de ces puces juives qui aiment tant à sucer le sang des chrétiens (sans calembour). A bout de patience—et je ne pêche pas sous ce rapport—j'allumai ma chandelle, il n'y avait pas de lumière électrique, c'est sûr, ni même de lampe à pétrole, j'allumai donc une chandelle d'un suif jaune qui nous donnait des nausées.

Quel spectacle s'offrit à mes yeux, *horrible visu* ! mon compagnon de voyage, M. l'avocat Granger, de Chicago, ronflait à poings fermés, mais sa robe de nuit était littéralement couverte d'une armée de ces bêtes plates, jaunes et puantes (plus grosses que les nôtres) que, dans tous pays, on appelle *punaises*. Une quantité incroyable d'une autre espèce de petites bêtes noires (aussi plus grosses que les nôtres) qu'on appelle *sauteuses* par là-bas et *puces* dans tous les pays civilisés, étaient en guerre ouverte avec les premières et avec la peau de mon ami. Je m'amusai quelque temps de ce combat plus qu'homérique, mais enfin je réveillai le disciple de Thémis qui était tout sanglant des coups qu'il venait de recevoir. Je lui dis qu'il n'aurait pas besoin que je lui pratique une saignée, mais je lui conseillai d'intenter un procès aux gens et aux bêtes de Zamaria.

Nous quittâmes ce vilain endroit à quatre heures du matin, par une pluie battante, à la lueur des éclairs et au grondement du tonnerre ; de nombreux chiens jaunes, à museaux de loups, jappaient en courant après nous jusqu'à la sortie du village. Nous n'arrivâmes à Jaffa que le soir, après dix-sept longues heures de voiture, c'est-à-dire dans nos *carrosses* de la veille, trempés jusqu'aux os, fourbus, ne pouvant à peine nous tenir sur nos jambes engourdis. Avant d'arriver à la ville, une odeur suave vint flatter nos facultés olfactives, c'était celle de l'oranger en fleurs ; comme nous respirions à pleins poumons,

pour nous rattrapper un peu des parfums *canins*, etc., de Zamaria ! Nous descendîmes à la Casa-Nova des Révs. Pères Franciscains, magnifique et grand couvent bâti du temps de Louis XIV. Après souper, nous montâmes sur les toits, qui servent partout de promenade en Orient. Les flots de la mer battaient les fondations du monastère ; les bruits sourds et mystérieux de l'immensité des eaux ressemblaient aux roulements lointains du tonnerre, le ciel était constellé d'une myriade d'étoiles.—Oh mon Dieu ! que vous êtes grand dans vos œuvres et que l'homme est petit et misérable en présence des merveilles que vous avez créées !

Nous passons une nuit excellente au couvent. Le lendemain, nous visitons la ville ; nous allons d'abord voir la maison de Simon le corroyeur (cordonnier), que St. Pierre habita quelque temps. On dit que Corneille passa quelques mois dans cette ville. J'entendis la messe dans l'église de St. Pierre, bâtie sur la maisonnette où est né St. George qui fut martyrisé à Beyrout. A midi, nous prenons le chemin de fer pour Jérusalem. Dans les environs de Jaffa, ou ancienne Joppé, sont de grands champs d'orangers et de citronniers dont les doux parfums enivrent ; il y a aussi d'autres arbres fruitiers de toutes espèces, tels que des figuiers, des bananiers, etc. Les oranges pendent aux arbres en grappes dorées. Non loin de Jaffa est Césarée, sur le bord de la mer ; c'est là que St. Paul fut emprisonné.

La plaine de Saaron s'étend à quelques milles de Jaffa, sur le chemin de Jérusalem ; Samson y lâcha ses 300 renards (on m'a dit chacals) à la queue desquels il avait attaché des torches enflammées qui dévastèrent les champs des Philistins. Ces immenses plaines ont à peu près huit lieues de largeur sur trente de longueur. A Renleh, on voit la tour des quarante martyrs de Sébaste, patrie de St. Jean

d'Arimathie, qui fut visitée par Bonaparte. En passant près d'une montagne (nous sommes sur la route de Jérusalem, enfin nous approchons de la ville sainte), on nous montre la grotte où se cacha Samson pour échapper aux Philistins qui le cherchaient pour le faire mourir. A trois-quarts d'heure avant d'arriver à Jérusalem, on montre aussi l'endroit où David renversa Goliath avec sa *fronde*, puis trancha la tête du géant avec sa formidable épée.

Jérusalem ! Jérusalem !!

Comme les yeux se dilatent pour mieux voir ce lieu qui a été le théâtre du déicide des Juifs, de cette tragédie sanglante et unique dans l'histoire ! Et comme le cœur dilate aussi ses fibres, pour mieux aimer ce Jésus-Sauveur qui a racheté l'humanité coupable !

La gare est à environ un mille de la ville ; de très-bonnes voitures, alertement traînées par de vigoureux petits chevaux arabes, nous conduisent promptement à la porte de Jaffa, l'entrée principale de Jérusalem. Mais là, il nous faut marcher jusqu'à la Casa-Nova, ou Maison Nouvelle, qui est à deux traits d'arbalète de l'ancienne tour de David qui n'est plus aujourd'hui qu'une caserne turque. Les voitures n'entrent jamais dans la ville, car les rues sont trop étroites, tortueuses et par marches de pierre, pour la plupart. Les ânes, les chameaux et les dromadaires remplacent ici le cheval.

Nous sommes reçus à bras ouverts par les excellents pères Franciscains, qui sont les gardiens des saints lieux depuis sept siècles. Que seraient sans eux les principales villes de la Palestine, de la Galilée et de la Judée ? rien, ou presque rien, probablement de petits hameaux ressemblant à Zamaria dont j'ai parlé plus haut. La Casa-Nova est une immense construction de pierre de taille, depuis les

fondations jusqu'au toit qui est formé lui-même d'énormes pierres, et les escaliers sont aussi de pierre ; il n'entre du bois que dans les ouvertures. Nous avons là de très-bonnes chambres et une excellente nourriture pour un prix très-modique. Après une légère collation, nous nous rendons *en corps* au saint Sépulcre. Je ne saurais décrire convenablement ce qui se passa dans mon âme en entrant dans ce lieu à jamais mémorable. Est-ce bien vrai que Jésus, le doux agneau, le fils bien-aimé de la plus pure des Vierges, le Chérubin qui fut le Fils adoptif de St. Joseph, le meilleur des hommes après lui-même, est mort ici sur le Golgotha ? Et de quelle mort ! la plus ignominieuse inventée par l'enfer. Hélas ! oui, tout nous le prouve : la tradition, les écrits des Saints Pères, l'unanimité des peuples disparates qui habitent Jérusalem, les nombreuses foules qui se pressent sans interruption autour du divin tombeau et venant de toutes les parties du monde ; les Juifs eux-mêmes reconnaissent qu'un nommé Jésus, fils de Joseph, charpentier de Nazareth, a été crucifié par leurs ancêtres. L'église, ou plutôt les quatre à six églises qui n'en forment qu'une pourtant, mais divisée en un grand nombre de chapelles, dont chacune est aussi grande que notre cathédrale, a été bâtie par Ste. Hélène, mère de l'empereur Constantin ; cette sainte et noble femme a eu l'insigne honneur de découvrir la vraie croix.

En entrant dans cette immense basilique, on se heurte à des soldats turcs qui sont chargés d'y maintenir l'ordre. Non loin de la porte principale est la grande pierre de l'onction sur laquelle le Supplicié fut déposé et embaumé après son martyre. A environ vingt-cinq pieds plus loin est le tombeau d'où Il ressuscita trois jours après y avoir été enseveli ; ce tombeau, taillé dans le roc, est recouvert d'un

bloc de marbre usé avec le temps par les lèvres des nombreux pèlerins qui le visitent chaque jour.

Du tombeau on se rend au calvaire en montant plusieurs marches ; un autel a été dressé sur les trois trous creusés côte à côte pour recevoir les trois croix : celle de Jésus et celles des deux larrons. J'ai vu ces enfoncements lugubres, ainsi que le rocher fendu par le tremblement de terre causé par les convulsions de la nature, à la mort de son Créateur. Une infinité, des milliers de lampes d'or et d'argent sont suspendues autour du tombeau, de la pierre à onctions, audessus des autels et aux voûtes des diverses chapelles.

Sous l'autel de la chapelle de Ste. Hélène est conservée précieusement, dans un étui de velours orné de pierres précieuses, la fameuse épée de Godefroy de Bouillon. J'ai eu le grand honneur de la baiser et d'en être touché avec *le plat* sur l'épaule. Cette vaillante épée, compagne fidèle du premier roi de Jérusalem qui mourut en 1100, a fait mordre la poussière à bien des disciples de Mahomet. (Qu'il me soit permis ici de remercier Sa Grandeur Mgr LaRocque, qui a bien voulu me permettre d'accepter le titre de chevalier du St. Sépulcre, honneur inappréciable pour moi.

J'ai vu la plupart des églises du Canada, des Etats-Unis, de la France, de l'Italie, de la Suisse, même Saint-Pierre de Rome, mais je n'ai rien vu de comparable à l'église du Saint Sépulcre ; c'est unique au monde, comme le drame sanglant lui-même qui a été consommé à Jérusalem il y a dix-neuf siècles.

Il y a aussi d'autres belles églises à Jérusalem : entr'autres celle du St. Sauveur, appartenant aux Révs. Pères Franciscains ; l'église St. Etienne, desservie par les Dominicains et construite près de l'endroit où le diacre St. Etienne

fut lapidé et martyrisé le premier après son divin Maître. Il y a aussi la cathédrale du Patriarche de Jérusalem et, enfin, un grand nombre de chapelles et d'oratoires. Chaque station de la voie douloureuse est surmontée d'une chapelle aux feux étincelants, surtout pendant la semaine sainte.— A ce propos, j'étais dans l'église du St. Sépulture, le Vendredi Saint, et j'ai entendu prêcher la passion en sept langues différentes : en français, en italien, en allemand, en grec, en arménien, en russe et en arabe. Ce jour-là, le patriarche grec schismatique fit une parodie, qui se répète tous les ans, paraît-il : il prétendit faire descendre le feu du ciel ou le feu sacré ! Passons, c'était trop burlesque pour être raconté. Au nombre des autres églises, il y a celle des Révs. Pères Assomptionnistes, qui luttent de zèle avec les Révs. Pères Franciscains pour donner aux nombreux pèlerins tout le confort et les renseignements nécessaires durant le beau, mais fatigant voyage de la Terre Sainte.

L'hôpital St. Louis, dirigé par les Sœurs St. Vincent de Paul ou de St. Joseph, a aussi une splendide chapelle. Cet hôpital est très-vaste et bien aménagé ; audelà de 200 malades : hommes, femmes et enfants se pressent tous les jours dans la cour dès six heures du matin. Les bonnes sœurs leur distribuent des remèdes, des vivres et surtout de bonnes paroles d'encouragement (qui valent plus que tout le reste bien souvent) ; aussi sont-elles adorées des Coptes, des Grecs, des Syriens, des Arméniens, des Musulmans, même des farouches Bédouins, surtout la Sœur Joséphine qui m'a fait penser à notre bonne et regrettée Sœur Saint-Charles, de charitable mémoire. Cette bonne sœur a ses coudées franches partout, chez les pachas comme chez les rabbins, même dans les casernes des soldats turcs. Tout le monde, me dit-on, l'appelle Sœur Camomille, parcequ'elle distribue à droite et à gauche une infusion de cette plante

bienfaisante. Elle m'a donné une petite relique de la vraie Croix, dont l'authenticité ne fait pas de doute ; j'ai donné cette précieuse relique aux bonnes Petites Sœurs de la Ste. Famille, qui sont si dignes, en tous points, de la posséder.

Comme je voudrais avoir la plume d'un Lamartine ou d'un Chateaubriand pour décrire convenablement Jérusalem et ses environs. Le lendemain, nous montons sur la montagne des Oliviers. Que de souvenirs, que de souvenirs ! Ici, Jésus sua sang et eau pour nos péchés, tandis que ses disciples choisis s'endormaient à quelques pas plus loin ; là est l'endroit même où Judas livra son bon Maître à la fureur des soldats. Sur le sommet de la montagne, nous avons une vue magnifique sur la ville déicide, sur le Jourdain, la Mer Morte, Béthanie et Bethphagé, d'un côté ; on aperçoit Bethléem de l'autre et St. Jean dans la montagne, en arrière de Jérusalem. Entre le Mont des Oliviers et la ville coulait autrefois le torrent du Cédron qui est maintenant presque desséché et bordé d'innombrables tombeaux, dont chacun est surmonté d'une petite pierre blanche ; les Juifs s'y font enterrer, afin, je suppose, d'être plus tôt rendus dans la vallée de Josaphat pour le dernier jugement. J'y ai vu le tombeau d'Absalon, sur lequel les touristes lancent une pierre en passant comme pour répudier sa révolte contre son père, le saint roi David. Non loin de là, aux pieds des murs, est la fameuse vallée de la Géhenne ou porte de l'enfer, qui était renommée dans les temps bibliques par les nombreux sacrifices humains offerts à l'affreuse divinité qu'on appelait Mulloch ; le tombeau des rois est de l'autre côté, à peu de distance de l'église Saint Etienne. Sur le penchant du Mont des Oliviers se trouve une crypte profonde, dans laquelle on prétend que se trouve le tombeau de la Ste. Vierge, bien qu'Elle ait été enlevée au ciel par les anges.

Dans les murs de Jérusalem, faisant face au Mont des Oliviers, est la fameuse porte dorée que les Musulmans ont fait fermer et murer, parcequ'ils croient que les chrétiens rentreront dans Jérusalem par cette porte, s'ils reviennent un jour l'assiéger. Vis-à-vis cette porte, tout près des murs, sur un immense carré, est la superbe Mosquée d'Omar qui était jadis le fameux temple de Solomon.

Les Juifs ont aussi leurs temples ou synagogues ; les malheureux attendent encore la venue du Messie promis à leurs pères et qu'ils ont pourtant lâchement assassiné : j'en ai visité une alors qu'ils se préparaient à fêter leurs Pâques. Il y a aussi de nombreux temples musulmans surmontés des indispensables minarets, espèces de clochers effilés, entourés au bas par une passerelle où, à six heures du matin, sur le coup de midi et à six heures du soir, un Musulman crie à tue-tête, en en faisant le tour : " Allah ! Allah ! " et d'autre chose que je n'ai jamais pu comprendre. L'empereur Guillaume d'Allemagne, tout protestant qu'il est, a donné une somme considérable pour ériger sur l'endroit de la dormition, où mourut Marie, une splendide église qui sera divisée en sept chapelles, en mémoire des Sept Douleurs et des Sept Allégresses de la Vierge ; elle était déjà bien avancée quand je suis passé à Jérusalem. Que veut donc ce belliqueux teuton ? Il me semble que son but caché est bien de supplanter la France en Orient ; les Français sont pourtant encore bien respectés partout, et leur drapeau flotte dans toutes les villes que j'ai visitées.

Les Pères Blancs d'Afrique ont une très-jolie église à Jérusalem ; elle est construite sur la fameuse piscine dont un ange agitait continuellement les eaux du temps de Jésus. Le malade qui y descendait le premier, avant le lever du soleil, était guéri.—Un jour, le Sauveur passant par là vit un pauvre paralytique qui pleurait ; le divin Maître lui

en demanda la cause. “Je désirerais me laver dans la source miraculeuse, lui répondit l’infortuné, mais je ne puis marcher.” Alors, Jésus lui dit : “Lève-toi, descends et lave-toi et tu seras guéri,” ce qui arriva en effet.—Tout près de cette piscine se trouve une autre église qui a été construite sur l’emplacement même de la maisonnette habitée par St. Joachim, Ste. Anne et la Vierge ; un beau bébé de marbre blanc, représentant la Mère de Dieu, est couché sous le maître-autel : il sourit à tous, il est enveloppé de dentelles blanches travaillées dans le marbre même, et si naturelles, qu’on croirait vraiment que c’est un échantillon de la plus belle dentelle de Lyon.

Transeamus usque Bethleem ! Oui, allons dans cette belle petite ville de bergers où, cependant, Joseph et Marie n’ont pu trouver une hôtellerie pour y déposer l’Enfant-Dieu. Sur la route, nous rencontrons une nombreuse caravane de 50 à 60 chameaux conduits par des Arabes ; ces pauvres bêtes sont lourdement chargées d’énormes poutres de fer, de pièces de bois, de sacs de grains, et que sais-je : les transports de matériaux ou de produits de la terre se font encore de cette manière primitive. Les chameaux et les dromadaires se mettent à *genoux*, sur leurs pattes de devant, pendant qu’on les charge ou les décharge ; ces animaux sont très-bien domptés, mais ils ne feraient pas mon affaire, car ils sont trop lents. C’est ainsi que voyageaient les patriarches des temps bibliques ; les Rois Mages se servirent aussi de ce système de locomotion.

Une grande église, bâtie par Ste. Hélène, recouvre la crèche et l’endroit où fut déposé le Sauveur du monde après sa naissance. Ici, comme au Saint Sépulchre, les Grecs schismatiques, les Coptes, les Arméniens, etc., ont droit, tout comme les catholiques, de *célébrer* chacun à son tour et à ses heures.

Il y a de nombreuses fabriques de corail à Bethléem. Après le dîner, nous allons visiter la *grotte du lait*, où le divin Enfant fut allaité pendant quarante jours ; puis nous montons sur le rocher qui domine la plaine où Booz rencontra Ruth. En revenant de Bethléem, nous faisons un grand détour pour voir le tombeau de Rachel, les vasques de Salomon, immenses réservoirs dont l'eau potable alimentent encore Jérusalem ; puis nous visitons St. Jean dans la montagne, qui possède une jolie église élevée en l'honneur de notre saint patron, St. Jean-Baptiste, appelé le précurseur. Enfin, nous rentrons à Jérusalem, le corps fatigué, mais l'âme sereine. Après une bonne nuit de repos, nous repartons le lendemain matin pour le Jourdain, la Mer Morte et Jéricho.

Le fleuve Jourdain, qui n'est guère plus large que notre St. François, prend sa source dans l'Anti-Liban, mêle ses eaux à celles du lac Tibériade, puis s'engouffre dans la Mer Morte, où dorment, depuis des siècles, Sodome, Gomorrhe et trois autres villes anéanties par l'ordre de Dieu. C'est dans les eaux du Jourdain que Jésus fut baptisé par St. Jean-Baptiste.—J'ai demandé à notre guide, un rusé coquin, qui nous faisait tout payer *en double* par les nombreux *bachiches* qu'il nous extorquait, s'il savait où la femme de Loth avait été changée en statue de sel. Il me répondit vivement : "*Ichi, mossiou*, mais elle est tombée à l'eau ; c'est pourquoi la Mer Morte est si salée !"

Enfin, nous arrivons à Jéricho, qui est à environ trente-cinq milles de Jérusalem, par une chaleur torride ; pas une légère brise n'agite les eaux glauques de la mer maudite : l'air lourd et embrasé nous suffoque. O Josué ! pourquoi donc avoir arrêté ici, dans sa course majestueuse, l'astre du jour dont les rayons brûlants ont tout desséché, tout carbonisé ? En effet, tout est désolé, pas de fleurs, pas

de verdure, pas d'arbres ; seule, la rose de Jéricho, aux rares pétales, fleurit le matin pour se flétrir sur le haut du jour. Nous revenons à Jérusalem, contents de sortir de cette fournaise, mais seulement le soir, quand le soleil est disparu derrière les hautes montagnes de l'Arabie.

Adieu, Jérusalem terrestre, adieu ! Jésus, fils du Dieu vivant, faites, oh ! faites-moi bientôt entrer dans votre Jérusalem céleste !

Le lendemain, nous revenons à Jaffa, d'où nous nous embarquons sur un joli bateau russe pour Port Saïd, en Egypte. Les officiers russes sont très-bien mis et d'une extrême politesse pour les étrangers, mais oh ! combien marâtres pour leurs inférieurs. Le knout remplace pour eux la parole ; c'est comme le Turc insolent qui joue du pied, quelque part dans le bas du dos, en invoquant Allah et Mahomet.

Port Saïd compte bien maintenant 50,000 âmes et ne fut fondée qu'en 1859. Cette ville est située à l'entrée du canal de Suez, ouvert au commerce de l'univers par le grand Français, Ferdinand de Lesseps, qui a là sa statue.

Le train file à toute vapeur le long du canal. Voici Ismalia, où campèrent les Hébreux, qui a été nommé ainsi en souvenir d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Cette petite ville était très-prospère lorsque se faisaient les travaux du canal, mais aujourd'hui, ce n'est plus qu'un gros bourg de 4,000 âmes, bien déchu de sa splendeur passagère. Ismaël fut le père de la race arabe.

Enfin, nous voilà au Caire, la capitale de l'Egypte, en Afrique, qui est une grande et belle ville de 400,000 habitants, la patrie des Pharaons. Du haut de la citadelle, qui domine toute la ville, nous avons, je crois, un des plus beaux panoramas du monde. La plus grande mosquée du Caire est

tout à côté de la citadelle ; c'est dans ce temple, célèbre pour les disciples de Mahomet, que les jeunes Musulmans viennent, de toutes les parties de l'Asie et de l'Afrique, étudier le Coran. Il y a ici comme à Constantinople d'énormes bazars. Le palais du Khédive, le vassal du Sultan de Turquie, sous le protectorat de l'Angleterre, est d'une magnificence inouïe. Il y a au Caire des hôtels splendides qui ne sont égalés que par les prix fabuleux qu'on y paie et les nombreux *bachiches* qu'on nous extorque à tout instant.

Dans la partie la plus pauvre de la ville, ou vieux Caire, j'ai vu l'arbre au pied duquel se reposa la Sainte Famille après sa fuite. Le musée, un des plus grands de l'univers—tout est grand en Égypte, même la sottise humaine—est un immense bâtiment de pierre brunie par le temps, renfermant les corps momifiés de plusieurs grands rois, mais aussi de combien de scélérats couronnés ! Ramès II repose tranquillement dans son sarcophage de marbre ; on voit son crâne dénudé, sa face glauque et grimaçante, ses dents serrées : tout dans cette figure annonce le désespoir et l'ambition. Ironie du sort ! la prophétesse d'Ammon est sa voisine dans la mort. Plus loin, on voit la momie de la fameuse reine Cléopâtre, cette beauté impure, ce vampire satanique, qui n'avait d'humain que l'apparence. Une salle entière du musée est réservée aux fausses et odieuses divinités égyptiennes, dont le trop fameux bœuf Apis a joué le plus grand rôle. Le jardin zoologique renferme un grand nombre d'oiseaux et d'animaux rares ; il y a même d'écœurants crocodiles qui sont les plus grands ennemis des Noirs en Afrique.

A quelques milles du Caire s'élèvent les tombeaux de quelques Pharaons orgueilleux, et quels tombeaux ! les pyramides, énormément *bêtes*, que des hommes plus *bêtes* en-

core se sont élevées à eux-mêmes, croyant par là s'immortaliser ! C'est du haut de ces énormes masses de pierre que Bonaparte, haranguant ses soldats, dit ces paroles mémorables : " Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ! " Oui, ils sont passés à la postérité, ces affreux tyrans de l'humanité, en employant plus de 10,000 hommes à la fois pour construire ces mausolées qui rediront pendant des siècles le démoniaque orgueil de leurs inventeurs ! Le Sphinx, avec sa grosse face patibulaire, regarde de ses yeux ternes la grande pyramide d'un criminel Pharaon.

Je rentrai au Caire, dégoûté, comme j'étais sorti du musée, désenchanté ; mais la route si belle bordée de palmiers géants dont les têtes touffues ressemblent à d'immenses parasols ; mais la plaine couverte d'une moisson mûrissante ; mais le Nil, le fameux fleuve aux inondations bienfaites, tout, enfin, dans la campagne égyptienne, me réconcilia un peu avec les horreurs que je venais de voir. On fait trois récoltes par année sur les bords du Nil qui laisse la terre si grasse et si fertile après chaque inondation. Nous visitons le Caire pendant trois jours, puis nous nous mettons en route pour Alexandrie, bâtie par Alexandre-le-Grand. C'est une ville de 300,000 âmes ayant un port magnifique ; j'ai compté jusqu'à 115 navires de toutes grandeurs dans le havre. J'ai vu charger plusieurs bateaux de ces fameux oignons d'Egypte dont on parle tant.

A trois heures, nous montons à bord du superbe paquebot le " Sénégal," pour retourner à Marseille. Nous sommes quatre jours en mer, sans incident remarquable. De Marseille je visitai les principales villes d'Italie et de la Suisse, puis je rentrai passer quelque temps à Paris, avant

de revenir, au milieu des miens, dans notre beau Canada que j'aime plus qu'auparavant, si c'est possible.

Dans une autre causerie, je vous parlerai de mon beau voyage en Europe. Merci, messieurs, de votre bienveillante attention.



Le Monument National et la Société St. Jean-Baptiste.

Notre "Monument National" s'élève fièrement au centre de la Métropole des Cantons de l'Est. C'est un lieu de ralliement pour les Canadiens-Français et pour tous les citoyens de Sherbrooke en général, qui le patronisent d'ailleurs d'une manière efficace, sans distinction de race ni de croyance ; mais les membres du Syndicat seraient heureux de rallier autour de sa bannière tous les citoyens de nos beaux cantons, dont la reine (Sherbrooke) convie chaleureusement et gracieusement tous ses sujets à la visiter au moins une fois l'an, le 24 juin. Que faudrait-il faire pour cela ? voici : d'abord on se propose de réorganiser notre Société St. Jean-Baptiste sur des bases solides, ayant sa constitution, son but, *perfectionner* notre race, si je puis m'exprimer ainsi, et avoir ses réunions régulières au "Monument National." Toutes les paroisses des Cantons de l'Est pourraient imiter Sherbrooke, former leur société St. Jean-Baptiste, si elle ne l'est déjà, et envoyer chacune quelques délégués à la grande fête nationale qui serait chômée le 24 juin ou à toute autre date mieux appropriée, au choix de tous les délégués réunis en convention ; mais pour en assurer pleinement le succès, il serait désirable que toutes les paroisses fussent directement intéressées, et elles le devraient si un, ou mieux, plusieurs citoyens dirigeants de chaque lo-

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

calité devenaient souscripteurs dans le fond social du syndicat du " Monument National."

Voici la petite circulaire qui a été adressée aux actionnaires actuels, avec l'approbation de Monseigneur Notre Evêque, et les garanties que l'argent souscrit est bien placé et ne peut être perdu d'aucune façon.

Approbation de Mgr LaRocque :

Nous, soussigné, verrions avec plaisir la fondation à Sherbrooke d'un Monument National qui servirait de lieu de réunion à toutes nos sociétés catholiques de bienfaisance et de secours mutuel.

† PAUL, Ev. de Sherbrooke.

Liste de souscriptions pour fonder à Sherbrooke un Monument National où toutes nos sociétés de bienfaisance pourront se réunir. Ça sera un lieu de ralliement pour la Société St. Jean-Baptiste, c'est-à-dire pour les Canadiens-français, et en certaines occasions pour tous les catholiques.

Les parts-actions sont de cent piastres pour acheter et réparer l'école connue sous le nom de " Young Ladies' Academy," près du nouveau palais de justice. Ce site est tout à fait central et un des plus beaux de la ville. Les membres qui formeront le syndicat qui achètera cette propriété ne pourront certainement rien perdre, car cette maison réparée ne pourra qu'augmenter de valeur.

Nous, soussignés, formons le dit Syndicat et nous serons les co-propriétaires de l'immeuble en question.

Le Syndicat du Monument National a été incorporé depuis par des lettres-patentes du gouvernement de Québec. Il compte déjà parmi ses souscripteurs tous les principaux citoyens de Sherbrooke, quelques-uns de Brompton, Danville, Disraëli, Bolton, etc. C'est vous dire que tout le monde a confiance dans cette œuvre nationale et patriotique à la

BIBLIOTHÈQUE
MONTREAL

quelle nous vous invitons d'appartenir comme membres actifs.

Veillez envoyer votre souscription, sous forme de chèque ou billet payable au Syndicat du Monument National, au gérant, Mgr E. C. Tanguay, ou au trésorier, M. B. A. Dugal, gérant de la Banque Nationale ici, ou au président, le Dr J. F. Rioux.

NOTA.—Sur réception de votre part, un certificat portant le sceau du Syndicat et les signatures du Trésorier et du Président vous sera immédiatement adressé



Le Capital, le Travail et les Grèves.

CONFÉRENCE.

Messieurs,

Il est dit dans l'écriture sainte que Dieu, le grand ouvrier universel, mit six jours à créer le monde. Nous ne pouvons nier qu'il avait le *capital* et la *force* pour Lui, et qu'Il aurait bien pu, d'un souffle de son infinie puissance, tout créer en un instant ; non, cependant, Il a voulu, dans sa divine sagesse, donner à ses créatures l'exemple du travail. L'écriture ajoute qu'Il se reposa le septième jour ; un Dieu se reposer ! n'est-ce pas encore une leçon qu'Il a bien voulu nous donner ? oui, certainement, tout homme de bon sens ne peut le comprendre autrement. Et je comprends de plus, qu'après avoir créé de rien, pendant cinq jours, toutes les merveilles de l'univers, Il prit un jour entier pour façonner l'homme à son image ; Il donna à cet être nouveau, composé d'un corps et d'une âme, un souffle, un rayon de son intelligence *incommensurable*... Il le plaça ensuite dans un lieu de délices, appelé paradis terrestre, et le nomma roi de la création.

Puis, Dieu se dit en Lui-même, pour me servir du langage humain : " Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; "

c'est pourquoi Il créa Eve, la compagne d'Adam. Vous savez comme moi ce qui arriva à nos premiers parents après leur désobéissance. Le premier meurtre a été commis par leur fils aîné Caïn, contre son frère Abel, et depuis lors que de sacrilèges, que de profanations, que d'infamies, que de crimes de toutes sortes n'ont-ils pas affligé la race humaine !... Ah ! l'orgueilleux Lucifer a tenu parole, il s'est bien vengé : il a levé un jour l'étendard de la révolte contre son Créateur ; des légions d'esprits célestes ont partagé son fol orgueil et son châtiment, mais quel mal n'ont-ils pas fait et ne font-ils pas encore ? Jaloux d'Adam et d'Eve, qu'ils considéraient comme leurs inférieurs, les anges déchus les perdirent, eux et tous leurs descendants, en les trompant d'une manière diabolique, et n'est-ce pas encore ce qu'ils continuent de faire tous les jours ?

J'ai dit que Dieu, après avoir créé l'univers et tout ce qu'il contient, puis l'homme pour jouir de toutes ces merveilles, se reposa le septième jour en contemplant son œuvre. On doit déduire de là qu'Il veut que nous-mêmes nous nous reposions, c'est-à-dire que nous cessions *tout* travail manuel, pour le remercier de ses dons, un jour sur sept. Ne l'a-t-Il pas dit clairement dans le décalogue dicté à Moïse sur le Mont Sinaï : " Souvenez-vous de sanctifier le jour du Sabbat ! " Quand un peuple va jusqu'à oublier ce commandement impérieux de son Créateur, oh ! alors sa chute n'est pas loin et ceux qui auront l'audace de le transgresser rouleront d'abîme en abîme comme les anges rebelles.

Notre ancienne mère-patrie, la belle France, la fille aînée de l'Église pourtant, se donne volontairement en spectacle au monde civilisé, et quel spectacle ! le plus triste que j'aie vu de ma vie. Observe-t-on le dimanche en France ? non, on y travaille tout comme les autres jours—voilà la principale cause de sa décadence morale et intellectuelle.

Le peuple hébreux en a été un autre exemple frappant, puisqu'il s'est abaissé jusqu'à adorer un veau d'or. Hélas ! de tout temps, ces aberrations de l'esprit humain se sont répétées et se répètent encore de nos jours, sous une autre forme, si vous voulez. Que de bassesses ne commet-on pas pour *ce vil métal* ! Pour se procurer un peu d'argent, quelques pièces d'or, on s'avilit, on manque à la parole donnée, on fait de faux serments. Dieu a dit cependant : "Tu ne prendras pas *en vain* le nom du Seigneur." On nuit au prochain de mille manières différentes ; enfin, on ne craint pas de descendre d'échelon en échelon jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'humain de la noble créature : l'homme, qui devrait pourtant toujours avoir droit de marcher la tête haute et fière. Mais non, pour un peu d'or, pour cette chose avec laquelle on peut se procurer toutes les jouissances, on sacrifie même sa réputation. Quelle folie ! "Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée," dit le proverbe.

Messieurs, messieurs, écoutez-moi bien : soyez toujours droits, francs et honnêtes dans toutes vos transactions, votre honneur est en jeu, votre réputation en dépend. Que vous soyez de riches capitalistes ou d'humbles ouvriers, que votre parole soit sacrée en tout et partout ; n'y manquez jamais, le succès est à ce prix. Si vous pouvez vous rendre le témoignage, en votre âme et conscience, que vous n'avez jamais trompé personne, au moins volontairement, d'abord vous serez plus heureux vous-mêmes, tout en rendant les autres moins malheureux.

De tout temps, il y a eu des pauvres et des riches : c'est une loi divine pour maintenir la bonne harmonie entre les différents membres de la grande famille humaine. Le mauvais riche dont il est parlé dans la Bible, qui ne voulut même pas qu'on donnât au pauvre, qui mourait de faim à

sa porte, les miettes qui tombaient de la table de ses festins, fut plongé dans le feu éternel, tandis que le pauvre fut glorifié dans le ciel.

Plus tard, sous la loi nouvelle, Jésus n'a-t-Il pas dit qu'il est très-difficile à un riche de se sauver — et pourquoi ? — parce que, généralement, l'or rend méchant, égoïste, endurecît le cœur de celui qui le possède ; il y a de nobles exceptions, Dieu merci, mais combien rares ! Je connais des gens qui ont déjà un pied dans la tombe, par leur âge avancé, mais qui, cependant, craindraient de donner quelques sous pour aider une bonne œuvre. Vont-ils donc emporter leur trésor avec eux ? on le dirait vraiment à leur manière d'agir.

Parmi les riches, les uns entassent leur fortune qu'ils craindraient de placer dans l'industrie ; ils préfèrent avoir leur or sous leurs yeux, ou au moins à leur portée, pour en repaître leurs regards avides : ce sont les avars. N'allez pas frapper à leur porte pour leur demander de secourir quelqu'indigence, ou d'aider à leurs concitoyens dans une œuvre quelconque, vous n'éprouveriez que des refus, et ils vous répéteraient l'éternel refrain de tous les avars passés, présents et futurs : " Nous sommes trop pauvres ! " Oui, ils sont trop pauvres d'intelligence et de cœur, et ils mourront dans leur pauvreté d'esprit ; mais leurs biens seront partagés entre leurs héritiers qui n'attendent que ce moment pour en jouir. J'en ai connus, j'en connais et vous en connaissez vous-mêmes. Quelques autres, parmi les riches, font valoir leurs richesses ; ils fondent des usines, répandent autour d'eux la joie et le bonheur : y a-t-il une plus grande jouissance que de faire des heureux ?

Voici une filature, par exemple, qui emploie deux, quatre à six cent personnes auxquelles elle paie un salaire raisonnable ; dites-moi si l'argent du promoteur de cette

industrie n'est pas mieux employé que celui de l'avare dont je vous ai parlé tout à l'heure ? Si c'est un petit industriel, ses commencements seront difficiles ; il lui faudra un travail honnête pour lui permettre d'attacher les deux bouts, comme on dit vulgairement. Il a mis *tout* son avoir *en jeu*, confiant dans son entreprise, mais comptant surtout sur l'honnêteté de ceux auxquels il confiera ses affaires ; n'a-t-il pas le droit alors d'attendre, de la part de ceux qu'il emploie et qu'il paie, un travail consciencieux ? Oui, n'est-ce pas ? Si c'est un capitaliste qui peut disposer de plus grands capitaux, ses affaires seront plus prospères, mais de même que dans le premier cas, ceux qu'il fait vivre ne devront pas profiter de ses richesses pour le voler, non ! Est-on bien scrupuleux sous ce rapport ? pas trop ; et je ne comprends pas qu'un homme qui reçoit dix, quinze, vingt, vingt-cinq à cinquante centins pour une heure de travail, suivant ses capacités, puisse perdre cinq, dix à quinze minutes sur soixante, quand il est payé pour les soixante. Il ne faut pas avoir la conscience trop élastique.

Faisons ensemble un petit calcul : prenons un homme qui est payé \$2.00 par jour, soit 20 centins l'heure, pour 10 heures de travail ; s'il perd 20 minutes par jour pour lesquelles il est sensé recevoir 6 centins et une fraction—disons seulement 6 centins—multiplions ce petit montant par 6 jours = 36 centins ; multiplions par 4 semaines, = \$1.44 par mois ; multiplions par 12 mois, = \$17.28 par année ; multiplions par 10 ans, = \$172.80 que cet ouvrier aura volées à son *bourgeois*. Maintenant, disons qu'il y a 10 ouvriers dans le même cas ; voilà tout de suite la somme énorme suivante : $\$172.80 \times 10 = \$1,728.00$ en dix ans, que ces dix mauvais employés auront volées à leur patron. Est-ce juste ? non ! c'est un vol. J'ai pris une moyenne bien basse de vingt minutes de perte par jour ; il y a des ouvriers qui en per-

dent deux, trois ou quatre fois plus : j'en ai vus. Comment peuvent-ils avoir la conscience en repos ? On est surpris parfois d'entendre dire : un tel est en banqueroute ; un autre a été obligé de liquider ses affaires, pourquoi ? bien souvent c'est la faute des mauvais employés.

Que dire du patron maintenant qui paie un salaire dérisoire à ceux qui lui aident à faire fortune ou qui les paie mal ? Comment voulez-vous que le père de quatre, six à huit enfants peut-être, puisse vivre *convenablement* avec une piastre par jour, soit dix centins l'heure, pour dix heures de travail ? Ce pauvre malheureux a sa femme, ses enfants et lui-même à nourrir et à vêtir, l'école des plus grands à payer, outre le loyer, le chauffage et l'éclairage ; j'en connais qui vivent avec ça, mais combien misérablement ! Encore faut-il que la mère de famille fasse des prodiges d'économie. . . . Si par malheur, le père est ivrogne, oh ! alors, la *misère noire* entre à ce foyer avec tout son cortège de privations et d'inquiétudes de toutes sortes.

C'est une question sérieuse que celle du capital et du travail, messieurs ; il ne s'agit pas ici de philosopher, *pour rire*, mais bien plutôt de parler théologiquement et, partant, sérieusement.

Nous savons tous qu'il y a de par le monde des pauvres et des riches, des ignorants et des savants, des saints et des pécheurs ; Dieu l'a voulu ainsi : il ne nous appartient pas de sonder ses desseins, mais nous devons suivre les préceptes qu'Il nous a donnés. Ce divin Maître n'a-t-Il pas dit : " Un verre d'eau froide, donné en mon nom à celui qui a soif, aura sa récompense ? " Et ailleurs, Il a ajouté : " J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu et vous m'avez vêtu. " Ah ! il n'y avait qu'un Dieu pour, parler ainsi et ces paroles divines ont réglé pour toujours les lois immuables qui doivent gouverner les rapports

intimes qui existent entre le capital et le travail et qui se réduisent à ceci : “ Faites à autrui ce que vous voulez qu’il vous soit fait.” Que celui qui a beaucoup, donne plus ; que celui qui a peu, donne moins ; que celui qui n’a rien, donne encore, c’est-à-dire qu’il donne un travail honnête en compensation du capital qu’il doit légitimement recevoir de ceux qui le possèdent, voilà !

J’ai expliqué qu’il faut des pauvres et des riches pour la bonne gouverne de la grande famille humaine ; chacun doit travailler selon ses aptitudes à la place que Dieu lui a assignée. Tel bon commis ne ferait pas un banquier ; tel charpentier ne ferait pas un bon peintre ; tel forgeron ne ferait pas un habile horloger ; tel bon avocat ne ferait qu’un médecin médiocre, et *vice versa* ; tel orateur ferait *triste figure* comme professeur, et ainsi de suite. Il faut donc se contenter de son sort et tâcher de se rendre le plus habile possible, afin de faire bénéficier les autres de ses talents personnels.

Maintenant, sur une population de 14,000 âmes que contient notre bonne petite ville de Sherbrooke, pensez-vous que *n’importe* lequel des hommes, qui sont presque en majorité sur le beau sexe, pourrait faire un bon maire, un bon juge, un bon médecin, un bon peintre, un bon forgeron ? Non, il faut une préparation préalable, une espèce *d’entraînement*, pour remplir telle charge plutôt que telle autre. Un habile cultivateur ne fera jamais un bon marchand ; tel ouvrier, un bon cultivateur. Quand on vient vous prêcher l’égalité des hommes, on vous trompe grossièrement, c’est une utopie, une chose irréalisable ; vous le comprenez bien vous-mêmes, messieurs. Il y a ici, dans cette salle, de dignes représentants du commerce, de l’industrie, des professions, des métiers, etc. ; dites-moi, vous qui êtes bon notaire, pourriez-vous être bon directeur de chemin de fer ?

non, vous n'avez pas dirigé vers cette spécialité toutes les puissances de votre intelligence, et je pourrais en dire autant de chacun de vous et de moi-même : je suis un médecin *passable*, mais j'aurais probablement fait un *vilain* avocat ou un pauvre mécanicien. Ensuite, qui plus est, il y a une grande différence entre les aptitudes d'un chacun.

Dans une même famille, composée de quatre à six garçons, est-ce que tous ces jeunes gens ont le même talent ? non, un sur six réussira et les autres végéteront. L'intelligence n'est pas développée également chez chacun d'eux : l'un fera un bon artiste qui aurait fait un piètre militaire ; un autre, un habile encanteur qui aurait fait un *chétif bedeau*, et ainsi des autres. Contentons-nous donc de ce que nous sommes ; il est encore plus difficile d'égaliser les intelligences que les fortunes : en supposant qu'un père de famille, par exemple, pourrait donner à tous ses garçons — mettons qu'ils sont encore six — s'il pouvait leur donner à chacun \$5,000, qu'arriverait-il ? Croyez-vous qu'au bout de dix ans, ces six jeunes gens auraient amassé une fortune égale, disons \$25,000 ? Non, deux ou trois l'auraient peut-être fait ; un autre aurait vécu simplement sans faire d'épargnes, et les autres seraient peut-être des mendiants ! ça se voit tous les jours : tout dépendrait du talent, du *ménagement*, des aptitudes d'un chacun. Vous voyez donc qu'il est impossible que tous les hommes soient égaux pécuniairement parlant, moralement parlant et intellectuellement parlant. Vous avez su quoi répondre, et vous le saurez toujours, je l'espère, à ces utopistes qui n'ont jamais su faire autre chose que d'inventer des utopies *sans rimes ni bon sens*, des choses impraticables et irréalisables et qui ne seront jamais *autre chose* que des *trouble-société* !

Ceci m'amène tout naturellement à parler des grèves. Qu'est-ce donc que cette chose à la mode qu'on appelle grè-

ve (ou *strike*) ? C'est presque aussi à la mode que l'appendicite, mais c'est encore plus sérieux, plus désastreux par ses conséquences funestes, car au moins l'appendicite, cette maladie de boudoir surtout, n'attaque qu'un individu à la fois, tandis que la grève, elle, s'attaque aux *masses*, et c'est un mal incurable, comme le premier, quand il est sérieux, et il faut aux deux un remède radical.

Qu'est-ce donc qu'une grève ? Une grève est la cessation du travail par un groupe d'ouvriers, ou d'employés quelconques, à une heure déterminée. Quelle est la puissance occulte qui a ainsi donné le mot d'ordre du chômage ? Ah ! voilà, il y a eu de tous temps des *meneurs* de foules, des *hâbleurs* politiques ou autres, des *brandons* de discorde, dans toutes les sociétés ; des gens, enfin, comme je vous le disais il y a un instant, qui n'ont jamais su faire autre chose que de semer la zizanie parmi leurs semblables. Ils me font penser aux anges rebelles qui ont dit à Dieu : "*Non serviam !*" A leur tour, ils disent à cette société qu'ils doivent pourtant protéger et servir, comme tous les membres du corps doivent obéir à l'âme qui les commande,—car ils sont solidaires les uns envers les autres—ils disent donc, eux aussi, à cette société—"*Non serviam.*" Je ne vous servirai pas, mais je vivrai à vos dépens, c'est-à-dire, je vivrai aux dépens des crédules qui travaillent et qui peinent chaque jour pour vivre honnêtement et élever leur famille chrétiennement. Voilà ce que disent et ce que font ces prétendus redresseurs de torts, et je le prouve. Les grèves sont des *malédiction*s, des châtimens qui arrivent de temps en temps comme des fléaux, pour punir les foules trop exigeantes, trop inconséquentes, trop crédules, qui se laissent *berner* par le premier *embaucheur* venu—et il faut bien que je dise l'autre mot, quoiqu'il m'en coûte—oui, qui se laissent tromper par le premier *engueuleur* qui se présente.

Demandez donc à cet individu ce qu'il est et ce qu'il a fait dans sa vie. S'il était sincère,—mais il ne le sera pas,—il vous dirait qu'il était un jour un honnête ouvrier, un barbier modèle, un boulanger propre et fidèle, un homme de profession, si vous voulez ; mais voilà qu'un jour, il s'est cru *quelqu'un*, un *personnage*, quoi ! Il a appris *par cœur* quelques phrases ronflantes, mais vides de sens ; il les débite avec aplomb à quelques badauds d'abord, puis on se groupe autour de lui, on l'applaudit, et le voilà *passé* grand homme, dans son genre. Il prend les noms de ceux qui l'écoutent, quand il en est capable, mais bien souvent il ne sait pas même lire, et il a son secrétaire, tout comme un ambassadeur ; il n'a pas trop de temps pour faire de grands gestes et électriser son auditoire en lui débitant des phrases dans le genre de celles-ci, qu'il a payées tant la ligne à un rhétoricien qui a manqué son baccalauréat : “ Camarades, voilà assez longtemps que les patrons nous *sucent*, (*sic !*) à notre tour maintenant de leur faire la loi ; jusques à quand nous laisserons-nous tondre comme des moutons ? Je suis le délégué du bureau central, messieurs, et le président vous fait dire d'avoir toute confiance en moi ; donnez vos noms à mon secrétaire, et payez deux, trois, cinq à dix piastres (suivant le cas) et vous ferez partie de telle ou telle union.” J'ai entendu ce petit boniment débité un jour par un gros garçon joufflu, qui avait son cigare *au bec*, son chapeau de *castor* insolemment placé sur sa nuque *vide*, ses deux pouces placés dans son veston ; il portait un lorgnon d'imitation d'or, une bague en faux brillants, une grosse chaîne de cuivre doré, avec l'emblème de sa prétendue union des cigariers ; deux cigares en croix sur sa breloque,—c'était à faire pitié !

Mais ce qui me révolta, c'est quand je vis une trentaine de jeunes gens, de bons enfants, aller donner leur nom à

ce sale individu, et faire tomber dans son escarcelle \$5 chacun, \$150 du coup ! On leur remit par ordre une espèce de reçu, préparé d'avance, et le tour était joué : ils faisaient partie de l'union. . . . Notre ambassadeur (*sic !*) partit aussitôt, sans même remercier la foule, pour aller faire d'autres dupes ailleurs ; mais je sais où il se rendit d'abord, moi, car j'étais intéressé au plus haut point et je voulais savoir comment tout cela tournerait. Eh bien ! voici : il se hâta d'aller rendre compte à *son chef*,—car il en avait un, lui qui venait de prêcher la révolte contre les patrons,—il se rendit, dis-je, chez son *espèce de président*. “ Bonjour, copain ! bonjour, compère ! ”—ils conservaient tous deux, par la force de l'habitude, leurs anciens titres.—“ Apportes-tu un bon magot ? ” “ Oui, assez, cent piastres. ” C'était déjà bien trop pour un discours échevelé de quinze à vingt minutes !—il avait partagé les cinquante autres avec son secrétaire ;—d'ailleurs, il fallait payer les dépenses du voyage, et ça coûte cher, un délégué, un ambassadeur qui voyage avec son secrétaire dans les chars palais, aux dépens des ouvriers.—Mon ami, fume-moi ce *pur havane* et buvons un petit verre de champagne à la santé des MM. de X. . . ., de Y. . . ., de Z. . . ., et que sais-je, moi ?—A leur santé, compère ! ils sont tous à vos ordres ; vous n'aurez qu'un signe à faire et la grève sera déclarée !

Ce que je vous dis là est arrivé ; c'est une histoire vraie, malheureusement, et qui se répète trop souvent. Si, encore, on s'en tenait là, si chaque membre des dites unions ne perdait que cinq, dix à vingt-cinq piastres par année, pour faire vivre grassement MM. leurs directeurs ; mais, hélas ! l'*ogre* du bureau central a les dents longues, il faut qu'il soit bien *repu*, et il n'y a plus de fonds : c'est donc le temps de faire une bonne grève et de prélever un pourcentage sur chaque ouvrier, quitte à le faire rembourser par

les avars de patrons qui seront bien forcés de délier le cordon de leur bourse. Et voilà comment des citoyens paisibles, d'honnêtes ouvriers, apprennent un beau matin que telle filature, que telle usine, que telle compagnie de chemin de fer, et que sais-je ? est obligée de fermer ses portes, faute de bras pour l'alimenter. C'est le moment psychologique ; tous les esprits sont inquiets : on se demande avec anxiété quels seront les résultats de cette grève, dans cette bonne petite ville jusque là si paisible, si heureuse, parce que tous les citoyens travaillaient chacun à sa place, avec entrain, et satisfaits du devoir accompli.

Je vois d'ici le fameux *bureau central* : le chef, son délégué et son secrétaire sont anxieux et ils font *jouer* les lignes télégraphiques et téléphoniques ; ils donnent des ordres. La grève va-t-elle réussir ? . . . Ils n'ont plus *le sou*, puisqu'ils font même payer leurs infâmes messages par les ouvriers locaux ; ils supputent déjà la part qui leur reviendra à chacun, les monstres ! . . . Que vois-je ? le sang coule ; les propriétaires se barricadent chez eux—ne sont-ils plus les maîtres de leurs propriétés ?—ils ont eu recours à la force publique pour les protéger. De l'autre côté, les ouvriers, excités par les fallacieuses paroles du fameux délégué, par les écrits enflammés du chef, oublient qu'ils ont toujours été de paisibles et d'honnêtes citoyens ; ils vont même jusqu'à renverser l'ordre établi, à fouler aux pieds les lois sacrées de leur pays : ils s'arment contre leurs frères qu'ils traitent en ennemis. Quelques-uns tombent de part et d'autre, dans cette *lutte fratricide* qui n'a aucune excuse ; mais, enfin, l'autorité fait valoir ses droits méprisés et le long bras de la justice arrête les coupables, les prétendus coupables, j'oserais dire, car les premiers meurtriers, je ne crains pas de le dire et je l'affirme, sont au trop fameux bureau central. Si j'étais juge, je ferais pendre haut

et court ces trois bandits, les trois sales individus que j'ai dépeints tout à l'heure, s'ils existent encore, et je serais miséricordieux pour leurs dupes, au moins pour la première fois.—Dites-moi, messieurs, si ce n'est pas là un portrait fidèle de ce qui arrive si souvent ?

Que vois-je encore ? une pauvre femme en pleurs, et ses trois enfants qui s'accrochent à ses vêtements, en demandant leur pauvre père, tué, assassiné dans la mêlée, et qu'on rapporte tout sanglant à son logis. Quel tableau déchirant ! . . . Voici une brave femme, une jeune veuve, séparée *pour jamais* du compagnon que Dieu lui avait donné pour lui aider à supporter les épreuves de la vie ; voici de petits orphelins qui marcheront maintenant seuls dans la vie, sans père, sans soutien, sans appui : on le leur a enlevé traîtreusement. . . . Oh ! les lâches ! ils seront maudits de Dieu et des hommes. . . . Est-ce vrai ? oui, messieurs, vous le savez aussi bien que moi ; n'est-ce pas ce qui est arrivé, dernièrement, dans une petite ville voisine de Montréal ?

Qui est responsable de cette échauffourée malheureuse qui a fait versé tant de sang et tant de larmes ? Nous le saurons bientôt, car la justice informe ; mais qui pourra jamais rendre à cette femme éplorée son époux bien-aimé ? Qui pourra jamais rendre à ces pauvres orphelins, leur tendre père ? personne ! la mort a passé et a fauché *sans pitié* cette chère existence. Justice sera faite et exemplaire, je l'espère, mais elle ne rendra pas les disparus : elle ajoutera de nouveaux deuils aux premiers, et elle n'atteindra peut-être pas les vrais coupables.

Il incombe à nos gouvernants de saper le mal dans sa base, de faire disparaître ces bureaux que je pourrais appeler clandestins, puisqu'ils opèrent le plus souvent dans l'ombre, comme les pires anarchistes, contre les lois établies et contre la morale. Il va s'en dire qu'il y a de bonnes unions

(au moins, je le crois) qui agissent dans l'intérêt de leurs membres, qui payent une indemnité en cas de maladie et une assurance à la mort du sociétaire. Si elles sont approuvées par les lois existantes des pays où elles opèrent, elles sont contrôlées et elles doivent exister pour le plus grand bien des membres qui en font partie ; sans quoi redoutons-les et gardons vis-à-vis d'elles notre complète indépendance. On travaillait autrefois sans ces sociétés et l'on vivait tout aussi bien, sinon mieux ; de nos jours, on veut enrégimenter tout le monde dans ces unions malfaisantes, mais surtout les jeunes : les vieux aussi, bien entendu, pourvu qu'ils paient ! Ainsi, dans une union de charpentiers-menusiers que je connais, les hommes qui ont plus de 50 ans sont admis en payant trente centins par semaine, soit \$1.20 par mois, ou \$14.40 par année, pour avoir l'honneur de faire partie de l'union—honneur qui coûte cher pour ce qu'il rapporte !—ou bien il n'y aura plus d'ouvrage pour l'honnête père de famille, pour le bon citoyen qui a toujours fait honneur à ses affaires, pour l'homme intègre dont les *chenapans* du bureau central ne sont pas dignes de délier les cordons des souliers.

Je sais qu'il y a de braves ouvriers qui ont refusé avec mépris les offres alléchantes mais trompeuses d'un certain organisateur d'unions de A. . . . Cet individu devrait être chassé de la ville à la prochaine visite qu'il y fera ; on m'a dit qu'il a essayé de former un bureau d'affaires quelque part, mais un des secrétaires qu'il avait nommés a pris la poudre d'escampette avec les fonds de ses trop crédules partisans, et peu de temps après, un nouveau secrétaire, qui remplaçait ce défalcataire, n'est pas parti, lui, mais a bu avec les souscriptions nouvelles : l'histoire ne dit pas si l'union a été dissoute.

Pourquoi existe-t-il un gouvernement dans chaque pays bien organisé ? n'est-ce pas pour administrer les revenus de l'Etat, pour faire des lois justes que chaque citoyen, digne de ce nom, doit respecter ? Les membres de ce gouvernement, choisis par le peuple, doivent avoir toute sa confiance, sinon, il les changera quand ils viendront de nouveau briguer ses suffrages, voilà ! Eh bien ! que nos députés, qui sont munis de tous les pouvoirs, fassent leur devoir ; ils sont nos mandataires, ils doivent veiller au maintien de l'ordre dans le pays que nous, les électeurs, leur avons donné charge de maintenir.

Le gouvernement fédéral a fait preuve de sagesse, dernièrement, en faisant une enquête (a-t-elle été assez sévère ?) sur les compagnies d'assurance ; c'est un bon début, mais qui doit se poursuivre sans relâche, jusqu'au bout. Pas de quartier ! les économies du peuple sont sacrées et le gouvernement, comme un bon père de famille, doit faire rendre justice à chacun de ses enfants qui doivent tous lui être aussi chers les uns que les autres ; les électeurs lui ont donné le pouvoir d'édicter des lois sages, prudentes, pondérées, et, une fois ces lois en vigueur, qu'il les fasse respecter. Ainsi donc, chaque *union* de mouleurs, de charretiers, de cigariers, de tisserands, d'ouvriers quelconques, de médecins, d'hommes de loi, de militaires, n'importe, doit être sous le contrôle de l'état qui jugera si elle doit exister ou, si elle existe déjà, si elle fonctionne en conformité avec la loi. Les plus puissantes organisations comme les plus infimes doivent être sous son contrôle immédiat ; une compagnie, par exemple, qui a à son service 65,000 employés (il y en a de bien plus nombreuses encore), dont 85 pour cent font partie d'une union, ne devrait-elle pas être soumise au pouvoir établi tout comme une autre association de quelques centaines de personnes ? A plus forte rai-

son, car si, par malheur, un ordre injuste était donné un bon jour à cette masse d'hommes, quels en seraient les résultats? je vous aide à répondre : il en résulterait l'anarchie, les désordres de toutes sortes, le désarroi sur toute la ligne et peut-être un grand nombre de pertes de vies. Qui serait responsable? nos gouvernants, ceux-là même que le peuple a appelés au pouvoir pour maintenir l'ordre; est-ce vrai?

J'ai été témoin d'une grève à X. . . . dans un voyage que je fis dans cette ville manufacturière. J'avais vu cette cité très-prospère, deux ans auparavant; une activité fébrile régnait partout, tout était à l'ordre parmi toutes les classes de la société : la joie, le bonheur et le contentement se lisaient sur la figure de chaque personne que je rencontrais. Quel affreux changement s'était opéré en quelques mois! tout le monde paraissait inquiet : les regards *erraient* dans le vide; le voisin fuyait son voisin; les enfants, en loques, couraient à l'aventure dans les rues; les pères de familles, l'air morne, gesticulaient par groupes; les bourgeois, soucieux de leurs biens, avaient placé des gardes à l'entrée de leurs usines; enfin, on se sentait mal à l'aise, presque sur un volcan qui pouvait faire éruption d'un moment à l'autre.

Et on avait bien raison de craindre une catastrophe, car il n'y avait plus de pain au logis; un estomac vide ne se rend à aucun raisonnement, si ce n'est à celui qui apaise sa faim. Nos compatriotes forment la majorité de la population travailleuse de cet endroit; étaient-ils les seuls coupables? je ne le crois pas, mais ils s'étaient trop facilement laissés entraîner par le trop *fameux bureau central* des mauvaises unions—que je n'ai pas de termes assez vil pour qualifier—qui se composait, du reste, comme partout ailleurs, d'un président, d'un secrétaire, d'un ambassa-

deur, (*sic!*) etc. Ces brutes fumaient des havanes et buvaient du champagne; enfin, faisaient bombance, à leur bureau bien capitonné, aux dépens de leurs dupes qui crevaient de faim et mouraient de froid dans leurs mansardes.

Ces fameuses *officines*, où l'on *fabrique* à demande des directeurs, des *engueuleurs*, devraient être converties en salles de correction, sous le contrôle des gouvernements qui auraient pour *entraîneur* et *dompteur*, l'exécuteur public, le bourreau des hautes œuvres; ou mieux encore, ces individus devraient être condamnés au pénitencier pour cinq, dix, quinze à vingt ans, afin d'en débarrasser la société et pour leur donner le temps d'apprendre un bon métier, avec lequel ils gagneraient leur vie honnêtement plus tard. Ces mandarins éhontés et sans cœur veulent *tirer* du grand; ils prendraient plaisir, comme Néron, à voir mettre à *feu et à sang* leur ville natale: que leur importe, pourvu qu'ils vivent largement et grassement des sueurs de l'ouvrier. . . . Nouveaux Bigots, ils entassent, dans leurs repaires de brigands, les économies du pauvre monde et ils se moquent ensuite des misères affreuses dont ils ont été la cause première.

Allons, Chevaliers de Colomb, mes frères, dénonçons ces infamies, et si nous sommes dignes de celui dont nous sommes si fiers de porter le nom, l'immortel Christophe Colomb, revendiquons les droits des honnêtes gens; aidons les autorités légitimement constituées à débarrasser notre pays de ces vampires à face humaine, s'il y en a chez nous, qui exploitent la crédulité publique, et nous aurons bien mérité de tous nos concitoyens.

Merci de votre bienveillante attention.

Grand Concert au Monument National.

(ENTRE NOUS).

Le *tout-Sherbrooke* amateur de belle musique se pressait, mardi soir, dans la salle du Monument, pour applaudir nos musiciens, qui ont donné un vrai régal artistique.

Le célèbre oratorio " Joseph " a été rendu d'une manière admirable par nos jeunes. Ne craignez plus de paraître en public, et devant n'importe quel public, mesdames et messieurs ; vous aviez déjà fait vos preuves, mais vous avez prouvé une fois de plus, qu'avec un peu de travail et de bonne volonté, il vous était facile de bien rendre, de très-bien rendre les œuvres des plus grands maîtres. La musique de Méhul n'est pas du *pianotage* ordinaire, mais de l'harmonie de *grande envergure* qui dilate les fibres du cœur, qui fait goûter à toute âme, tant soit peu sensible au *beau*, un avant-goût de l'art divin, surtout quand elle est exécutée par une artiste comme Mme Codère. Les sublimes paroles d'Alexandre Duval, rappelant la tragédie de la *vente* de Joseph par ses frères à des marchands Ismaélites, son histoire en Egypte, sa grandeur comme ministre de Pharaon, le chagrin de son vieux père Jacob qui pleure son fils à Hébron, puis la découverte de son enfant bien-aimé qu'il croyait mort depuis longtemps ; les soins caressants de Benjamin ; enfin les remords des autres fils du vieux pa-

triarche, le pardon de celui-ci : tout dans cet oratorio, accompagné de l'orchestre, tantôt doux, tantôt plus sévère, était de nature à charmer les auditeurs. M. l'avocat Victor-Emile Rioux a fait un Jacob superbe ; Mme Messier *un vrai* Benjamin ; Mlle Lanctôt, une charmante fille d'Israël ; M. Comtois, un habile Joseph ; M. Genest, un brave Uto-bal ; MM. Picard, Bélanger et Légaré, de bons fils repentants ; enfin, tous se sont acquittés de leur tâche d'une manière parfaite. MM. les Prof. Cartier et Bourgeault doivent être fiers de leur succès.

Notre société chorale française ne le cède à aucune autre, et nous avons *chez nous* tous les éléments pour réussir : pas n'est besoin donc de faire d'importation ; mais il faudrait avoir un peu plus de confiance en soi. Il y a de belles, de très-belles voix à Sherbrooke ; il ne faut pas se croire plus que les autres, et on doit bien se convaincre que nous ne valons pas moins par exemple. C'est un peu, beaucoup même, notre défaut dominant comme peuple et comme individu : nous aimons *l'étrange*, le nouveau.—Un artiste chez nous ! mais, c'est trop *commun* ! Quoi, le *petit Chose* ! le garçon à Jean-Louis ! la fille à Jean-Pierre ! qu'est-ce que ça sait ça ? on le ou la rencontre tous les jours sur la rue, ce n'est plus drôle !—Et voilà comment on fait venir à grands frais de prétendus artistes, des orateurs, des acteurs, des organisateurs, que sais-je ? (c'est si beau, parce que ça vient d'ailleurs !) qu'on a sous la main, mais qu'on ne sait pas apprécier. Autant vous dire ce que je pense de suite, puisque je suis à faire des *compliments*. Si nous avions plus de confiance en nous-mêmes, (sans pédanterie), si nous ne nous jalouisions pas tant, si nous encourageions plus ceux qui ont un talent réel, chacun dans son métier ou sa profession, nous serions à la hauteur de n'importe quelle autre race ; est-ce vrai ? et nous le sommes quand même, malgré tout,

On peut dire la même chose de chaque village et de chaque ville de notre province.

Je vais vous citer un exemple entre cent, et vous prouverai par un contraste que je n'ai pas tort : nos concitoyens anglais, sans distinction de secte religieuse, se sont groupés pour faire un succès de leur belle œuvre (the Y. M. C. A.) Est-ce que quelques-uns parmi eux ont essayé de mettre des entraves pour empêcher la réussite de leur projet ? non, mille fois non ; tous, comme un seul homme, se sont donné la main et ont fourni à cœur-joie, même sans espérer de dividende, et nous-mêmes, catholiques, leur avons aidé par nos paroles d'encouragement et de nos faibles moyens pécuniaires.

Voilà des gens que j'admire, parcequ'ils voulaient réussir, et ils ont réussi, parce qu'ils l'ont voulu. Des sociétés de bienfaisance leur ont envoyé des contributions, très-bien. Par contre, (voici le contraste) : quand il s'est agi de fonder parmi nous une institution qui ressemble à la leur sur quelques points, plusieurs des nôtres en ont compris l'importance et je les remercie de nouveau des sacrifices qu'ils ont faits ; mais combien se sont abstenus ? Si tous les Canadiens, si tous les catholiques avaient fait comme nos amis les protestants, notre Monument National serait au complet ; notre bain public, notre gymnase, etc., qui ne sont encore qu'ébauchés, seraient déjà en opération, est-ce vrai ? Nos sociétés de bienfaisance ont été empêchées de nous tendre la main ; la société St. Jean-Baptiste elle-même, pour laquelle pourtant est construit spécialement le Monument, n'a pas jugé à propos de fournir sa quote-part dans l'érection de ce bâtiment ! Est-ce encore vrai ? Je concède que nous ne sommes pas riches, mais on n'a jamais demandé un \$1,000 à un citoyen, non—quelques-uns auraient pu le faire, mais il aurait valu autant leur *arracher la vie* !—on leur

demandait seulement 100, 50, 25, 10 et même 5 piastres ou ce qu'ils voulaient ; était-ce donc si difficile ? Pas un seul catholique n'aurait dû se faire tirer l'oreille ; mais vaut mieux tard que jamais, et il est temps encore d'aider à compléter notre Monument.

Le noyau de notre bibliothèque commence à faire du bien ; le cercle catholique de notre studieuse jeunesse nous fait donner des conférences de temps en temps, (l'honorable juge Lemieux sera le prochain conférencier, me dit-on) ; notre société chorale vient de nous donner, *chez nous*, le magnifique concert qui fait le sujet de cette chronique ; mais il faudrait encore plus que cela : nous devrions avoir des classes d'histoire, de solfège, d'économie politique ou autre, et que sais-je ? Nous avons le plus beau site de la ville. L'hon. juge en chef Lacoste, l'hon. premier Gouin et ses collègues, et combien d'autres, nous l'ont répété à satiété ; il n'y a que nous qui semblons l'ignorer, et c'est toujours la même histoire : on *s'écœure* trop vite de ce que l'on a, parce qu'on ne sait pas l'apprécier, ici comme ailleurs.

J'avoue que nos concitoyens anglais sont mieux organisés que nous l'avons été, et que tous leurs principaux citoyens se sont mis à la tête du mouvement, tandis qu'au début de notre entreprise, un pauvre *petit individu*, un seul, quêtait de porte en porte. Oh ! comme il remercie les personnes généreuses qui l'ont encouragé et tant aidé plus tard ; mais si tout le monde, sans exception, avait fait ce que font nos voisins, notre ville serait dotée aujourd'hui d'un de ses plus beaux monuments. Ce que nous avons est déjà bien passable, mais si nous voulions *tous*, nous pourrions faire encore mieux dans l'intérêt des nôtres. Un mot d'encouragement, et je suis prêt *pour un* à recommencer.

Avril 1907.

FIN.

ERRATA.

Page 33, 3^{me} ligne : “emplisent,” au lieu de *emplissent*.

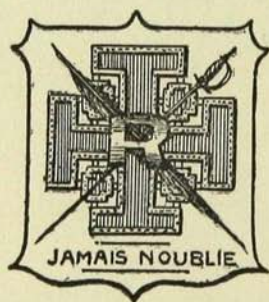
Page 40, 23^{me} ligne : “c’était dans la vieille maison,” pour *dans l’infirmierie de la vieille maison*.

Page 49, 3^{me} ligne : “elle s’était donné,” pour *s’était donnée*. Et *tutti quanti*; ne vous en occupez pas : c’est aussi bien la faute du correcteur d’épreuves que celle du typographe.

Du même auteur : “Chroniques diverses,” “Factum justiciable,” “Mon Premier Né,” etc.

Un troisième volume de conférences sur l’Italie, la Suisse, la France, la Belgique et *Divers* fera suite à “Ma Cadette.”

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

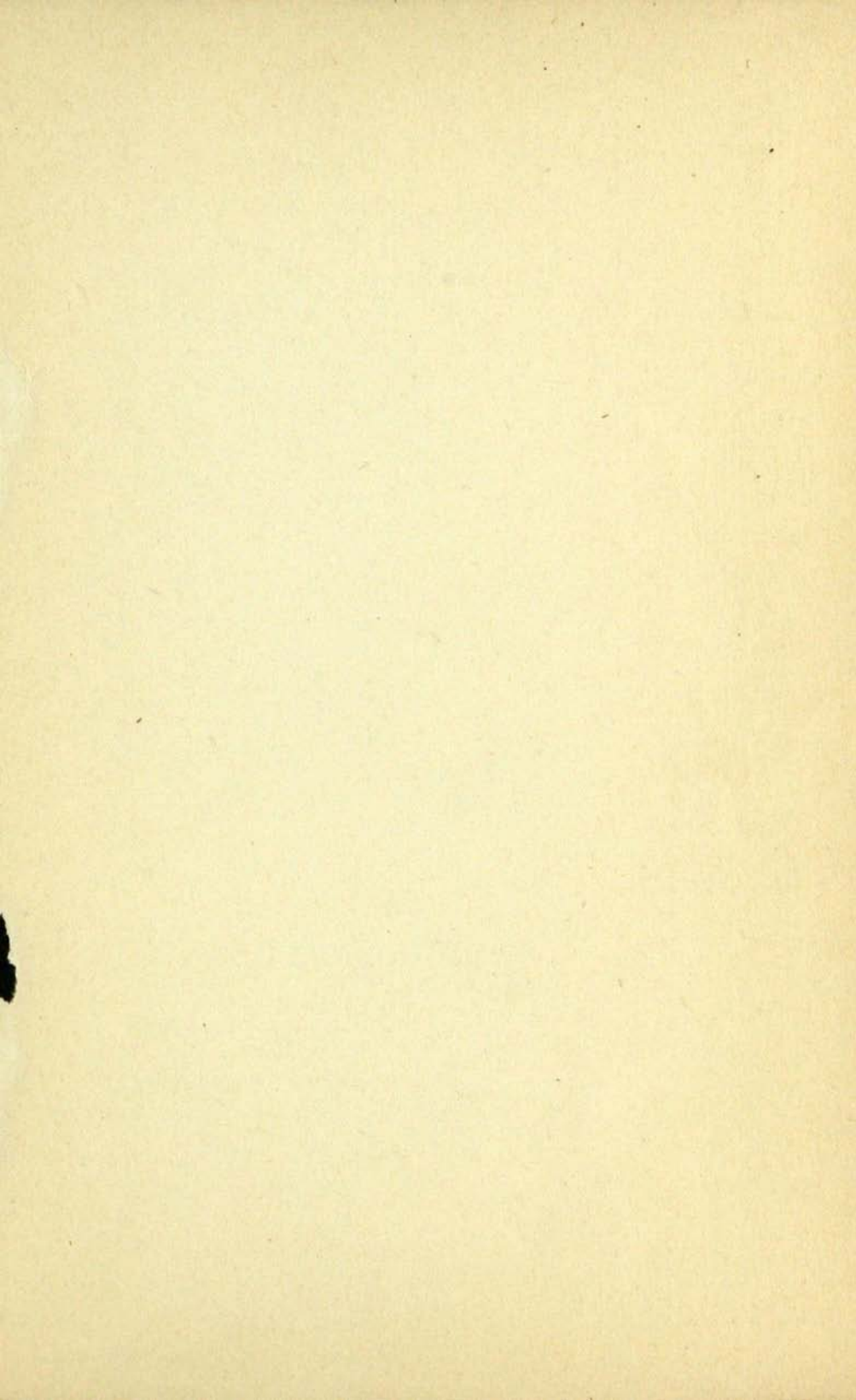


BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SUPLICE

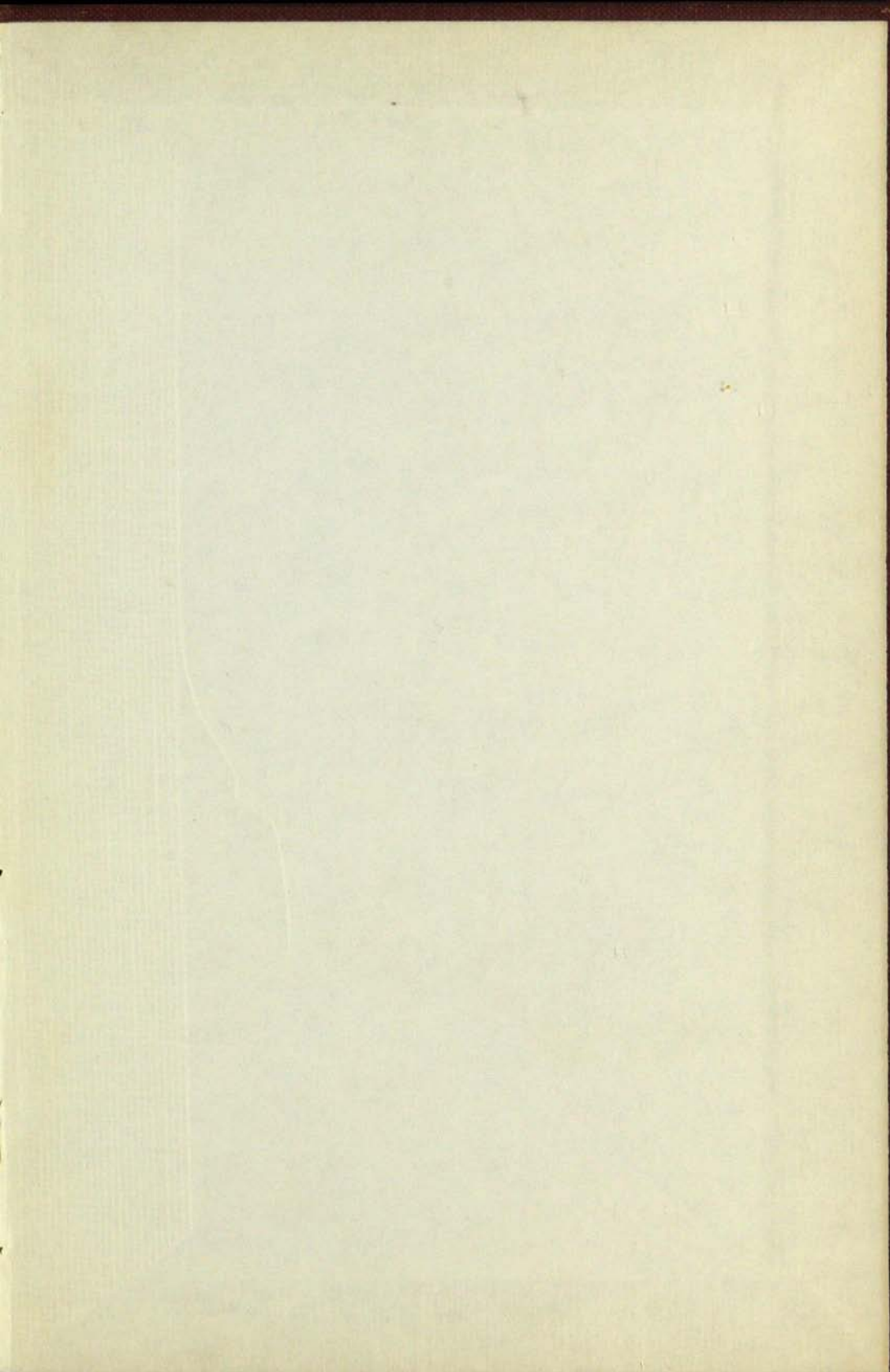
TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
Préface.....	3
Chez les Artisans.....	5
Conférence sur la Consommation.....	9
Quelques observations sur la tuberculose, l'hygiène et les Rayons X.....	30
Conférence sur l'hygiène.....	36
La St. Jean-Baptiste (au parc).....	51
La St. Jean-Baptiste (à la salle Murray).....	56
Voyage en Orient.....	60
Le Monument National et la Société St. Jean-Baptiste	99
Le capital, le travail et les grèves.....	102
Grand concert au Monument National (entre nous)...	119









BNQ



000 532 769

C
D
1